

L'ITALIEN,

OU

LE CONFESSIONAL

DES PÉNITENS NOIRS.

AVERTISSEMENT.

Le Roman dont on donne ici la traduction paroît depuis près de six semaines, traduit par une autre main, en 7 vol. in-18. *Cette traduction est écrite avec quelqu'élégance et quelque facilité, et on se seroit abstenu d'en donner une nouvelle, si celle-ci n'eût pas été plus d'à moitié imprimée, lorsque la première a paru; mais le libraire n'a pas voulu perdre ses frais, ni l'homme de lettres le fruit de son travail. Un autre motif les a encouragés l'un et l'autre à cette publication. La traduction qu'on donne ici est, à ce qu'on croit, plus fidelle, mais à coup sûr plus complette, parce qu'on ne s'y est permis aucun des retranchemens qu'a faits l'auteur de la traduction en 7 volumes. Les caractères et le format de celle-ci peuvent lui mériter aussi quelque préférence que le traducteur ne demande à aucun autre titre.*

la
six
tre
ra-
élé-
se
ou-
plus
la
raire
s, ni
n tra-
pura-
lica-
ne ici
lelle;
lette,
aucun
s l'au-
lumes.
e celle-
uelque
ne de-

N'allez point à Villa: Altieri, la mort y est.

p 128

Gaitte Sculp.

L'ITALIEN,

OU

LE CONFESSIONAL DES PÉNITENS NOIRS.

PAR ANNE RADCLIFFE,

Auteur de la Forêt, ou l'Abbaye de Saint-Clair, et des Mystères d'Udolpho.

TRADUIT PAR ANDRÉ MORELLET.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez { DENNÉ jeune, Libraire, rue Vivienne, nº. 41, Maison de la ci-devant Caisse d'Escompte.
MARADAN, Libraire, rue du Cimetière-Saint-André-des-Arts.

1797.

AVERTISSEMENT.

VERS l'an 1764 quelques Anglais, voyageant en Italie, dans une excursion aux environs de Naples, s'arrêtèrent devant l'église de *Santa Maria del Pianto*, appartenant à un très-ancien couvent de l'ordre des Pénitens noirs. La magnificence du portique, quoique dégradé par l'injure du tems, excitant l'admiration de nos voyageurs, ils furent curieux de parcourir l'édifice entier, et montèrent le perron de marbre qui y conduisoit.

Dans la partie enfoncée du portique, un personnage, les bras croîsés, les yeux fixés en terre,

le parcouroit derrière les piliers dans sa longueur, tellement absorbé dans ses pensées qu'il n'appercevoit pas les étrangers s'approchant. Cependant, au bruit de leurs pas, il se retourna soudainement, et sans s'arrêter il gagna une porte qui donnoit dans l'église, et disparut.

La figure de cet homme avoit quelque chose d'extraordinaire, et ses mouvemens une singularité qui attirèrent l'attention de nos étrangers. Il étoit d'une taille haute et mince ; il avoit les épaules un peu voûtées, le teint bilieux, les traits durs et le regard féroce.

Les voyageurs entrés dans l'église cherchèrent, inutilement des yeux, l'homme qu'ils avoient

vu devant eux, et dans l'obscurité des bas-côtés ils ne virent personne qu'un religieux d'un couvent voisin, qui montroit quelquefois aux voyageurs les objets qui méritoient quelqu'attention dans cette église, et qui venoit leur offrir ses services.

L'intérieur de cet édifice n'offroit point les ornemens et l'éclat qui distinguent les églises d'Italie, et particulièrement celles de Naples; mais il étoit remarquable par une simplicité et une noblesse qui intéressent davantage l'homme de goût, et par une certaine proportion de lumière et d'obscurité qui a quelque chose de solemnel et de plus propre à exciter et à

soutenir les élans de la dévotion.

Nos voyageurs ayant parcouru les chapelles, et tout ce qui leur avoit paru digne de leurs observations, revenoient au portique, lorsqu'ils apperçurent l'homme qu'ils avoient vu d'abord entrant dans un confessional sur leur gauche. L'un d'eux demanda au moine qui est ce religieux. Le moine hésita à répondre; mais la question lui étant faite de nouveau, il baissa la tête en signe d'obéissance, et dit, sans montrer aucune émotion, c'est un assassin.

Un assassin! s'écria l'un des Anglais, et il demeure en liberté!

Un Italien de la compagnie sourit à ce grand étonnement de son ami.

Il a trouvé ici un asyle, dit-il, où il ne peut être arrêté.

Vos autels, reprit l'Anglais, protègent donc les meurtriers?

Il ne trouveroit de sûreté, dit le moine avec douceur, en aucun autre lieu.

Cela est bien étrange, dit l'Anglais. Quel pouvoir reste donc à vos loix, si les plus grands criminels ont des moyens de défense contr'elles? Mais comment peut-il vivre en ce lieu? Il est au moins en danger d'y mourir de faim.

Non, dit le moine. Il y a toujours des personnes disposées à secourir ceux qui ne peu-

vent se secourir eux-mêmes ; et comme le criminel ne peut sortir de cette enceinte pour pourvoir à ses besoins, on lui apporte sa nourriture.

Est-il possible ? dit l'Anglais s'adressant à l'Italien son ami.

Mais, quoi ! reprend celui-ci, voudriez-vous qu'on laissât le malheureux mourir de faim ? Est-ce que depuis votre arrivée en Italie vous n'avez encore rien vu de semblable ? Le cas n'est cependant pas rare.

Jamais, répond l'Anglais, et je crois à peine ce que je vois.

Mon ami, lui dit l'Italien, sans l'usage des asyles pour les malheureux, coupables d'assassinats, ce crime est si fréquent parmi nous que nos cités se-

roient bientôt à moitié dépeuplées.

A cette remarque, l'Anglais se contenta de baisser la tête.

Remarquez, continua l'Italien, ce confessional là-bas au-delà des piliers, sur la gauche, et au-dessous du vîtrau peint; peut-être les verres colorés qui jettent une lumière sombre sur cette partie, vous empêchent-ils de distinguer les objets?

L'Anglais redoublant d'attention, observa un confessional de chêne et d'un bois bruni par le tems, et reconnut celui où l'assassin venoit d'entrer. Il étoit en trois compartimens; le dessus en étoit couvert d'une étoffe noire; la partie du milieu étoit le siége du confesseur élevé de

deux ou trois marches. Au-dessus du pavé, sur sa droite et sur sa gauche, étoient deux autres petits cabinets ouverts pardevant, séparés de la partie du milieu par une grille, au travers delaquelle le pénitent agenouillé pouvoit verser dans l'oreille du confesseur l'aveu des crimes dont sa conscience étoit chargée.

C'est, dit l'Anglais, le confessional où l'assassin vient de se retirer, et je pense que c'est un des plus tristes lieux que j'aie jamais vus. Cette vue peut suffire seule pour jeter un criminel dans le désespoir.

Oh ! dit l'Italien souriant, nous ne tombons pas si facilement dans le désespoir.

Eh bien, reprit l'Anglais, que

vouliez-vous me dire à propos de ce confessional où l'assassin est entré ?

Je voulois, dit l'Italien, vous le faire remarquer, parce qu'il y a quelques années qu'à ce même confessional a été faite une confession qui tient à une histoire que m'a rappelée, et la vue de l'assassin, et votre surprise à le voir demeuré libre. Quand vous serez retourné à votre hôtel, je vous la communiquerai; car je l'ai par écrit d'un jeune étudiant de Padoue qui se trouvoit à Naples peu de tems après que cette horrible confession y étoit devenue publique.

Vous m'étonnez beaucoup, interrompit l'Anglais; je croyois

que la confession étoit gardée par les prêtres sous un secret inviolable ?

Votre observation est juste, dit l'Italien. Le secret de la confession n'est jamais violé que par le commandement d'une autorité supérieure, et dans des circonstances qui justifient cette violation : mais, quand vous lirez le récit, votre surprise cessera. Je vous disois donc que cette histoire a été écrite par un étudiant de Padoue, qui, se trouvant ici lorsque l'affaire venoit d'éclater, en fut si frappé que partie pour s'exercer à écrire et partie pour reconnoître quelques légers services que je lui avois rendus, il la mit par écrit et me la donna. Vous pourrez re-

connoître dans l'ouvrage même que l'écrivain étoit jeune, et peu versé dans l'art de la composition ; mais l'exactitude des faits est ce que vous cherchez, et vous y trouverez ce mérite : il est tems que nous quittions l'église.

Oui, dit l'Anglais, après que j'aurai jeté encore un coup-d'œil sur cet édifice imposant et sur le confessional sur lequel vous avez excité si fortement mon attention.

Tandis que l'Anglais portait ses regards sur ces hautes voûtes et sur l'intérieur de ce vaste édifice, l'assassin sorti du confessional, traversa le chœur ; et l'Anglais éprouvant à cette vue un mouvement d'horreur en

détourna ses yeux, et sortit en hâte de l'église.

Les amis se séparèrent, et l'Anglais de retour à son auberge y reçut le volume qu'on lui avoit promis, et y lut ce qu'on va voir.

L'ITALIEN;

L'ITALIEN,

OU

LE CONFESSIONAL DES PÉNITENS NOIRS.

CHAPITRE PREMIER.

C'est dans l'église de San Lorenzo à Naples et dans l'année 1758, que Vincentio Vivaldi vit pour la première fois Ellena Rosalba. La douceur et le charme de sa voix, suivant les chants de l'église, attirèrent toute l'attention de Vivaldi : elle avoit le visage couvert d'un voile ; mais un air distingué et la grace et la délicatesse s'annonçoient dans toute sa personne. Le son en-

chanteur de sa voix inspiroit à Vivaldi une vive curiosité de voir des traits qu'il imaginoit devoir exprimer toute la sensibilité que ses accens annonçoient. Il y avoit remarqué une expression ravissante, et n'avoit pu détourner ses yeux d'elle durant tout le cours de l'office, lorsqu'elle sortit de l'église avec une femme âgée, à qui elle donnoit le bras et qui paroissoit être sa mère.

Vivaldi se mit sur leurs traces, espérant voir Ellena sans voile, et reconnoître la maison qu'elle habitoit; elles alloient assez vîte sans regarder autour d'elles, et il pensa les perdre de vue au détour de la rue de Tolède; mais, hâtant le pas, et ne se tenant plus à la distance qu'il avoit eu la précaution de garder jusques-là, il les atteignit au Terrazzo Nuovo, qui longe la baie de Naples jusqu'au grand cours. Là, il les devança de quelques pas

mais la belle inconnue demeuroit toujours voilée, et il ne voyoit aucun moyen de satisfaire sa curiosité. Il étoit retenu par une timidité respectueuse qui se mêloit à son admiration, et qui lui imposoit silence malgré tout son desir de parler.

Un heureux accident vint à son secours. En descendant les dernières marches de la terrasse, la vieille dame fit un faux pas; et comme Vivaldi se hâtoit pour la soutenir, le vent souleva le voile d'Ellena, et découvrit aux yeux de Vivaldi une figure plus touchante et plus belle qu'il n'auroit osé l'imaginer. Ses traits étoient d'une beauté grecque, et exprimoient le calme d'une ame pure en même tems que ses yeux bleus brilloient d'esprit et de vivacité. Elle étoit si occupée de secourir sa compagne qu'elle ne s'apperçut pas de l'admiration qu'elle inspiroit; mais ses yeux n'eurent pas plutôt

rencontré ceux de Vivaldi qu'elle s'apperçut de l'impression qu'elle faisoit, et rabattit promptement son voile.

La vieille dame ne s'étoit pas blessée dans sa chûte ; mais, comme elle marchoit avec quelque difficulté, Vivaldi saisit l'occasion qui lui étoit offerte, et la pressa d'accepter son bras. Elle le refusa d'abord en lui faisant beaucoup de remercimens ; mais il renouvela ses offres avec tant d'empressement et de respect qu'à la fin elle les accepta, et qu'elle lui permit de la conduire jusques chez elle.

Durant le chemin il tenta plusieurs fois d'entrer en conversation avec Ellena, qui lui répondoit toujours par monosyllabes, et ils étoient arrivés à la porte de la maison, qu'il étoit encore à chercher ce qu'il pourroit lui dire qui pût faire cesser cette réserve sévère. L'aspect de la

maison lui donna lieu de croire que les deux femmes étoient d'un rang honnête, mais d'une fortune médiocre. Leur habitation étoit petite, mais sembloit être commode et bâtie avec goût. Elle étoit située sur une hauteur, entourée d'un jardin et de vignobles, et commandant la baie de Naples; ce tableau sans cesse mouvant. Elle étoit dominée par un bois épais de pins et de palmiers; un petit portique et une colonnade de marbre commun, en formoient la façade dont le style étoit élégant. On y trouvoit un abri contre l'ardeur du soleil, et on y respiroit l'air frais de la mer à la vue de ses rivages enchantés.

Vivaldi s'arrêta à la petite barrière qui donnoit entrée dans le jardin, où la vieille dame lui renouvela ses remercimens, mais sans l'inviter à entrer; et lui-même troublé et abattu, en se voyant trompé

dans son espoir, demeura quelque tems les yeux attachés sur Ellena, ne pouvant se déterminer à prendre congé, et ne sachant que dire pour prolonger l'entrevue, jusqu'à ce que la dame lui répéta ses adieux. Il reprit alors assez de courage pour lui demander la permission d'envoyer savoir des nouvelles de sa santé; et, après l'avoir obtenue, ses regards exprimèrent un tendre adieu à Ellena, qui se hasarda à le remercier pour les soins qu'il avoit rendus à sa tante. Le son de cette voix et l'expression de la reconnoissance d'Ellena lui rendoient désormais une séparation plus difficile; mais à la fin il s'arracha de ces lieux.

Alors, les traits charmans d'Ellena s'emparant de son imagination, et les doux accens de sa voix agitant toutes les fibres de son cœur, il descendit au rivage content de rester près du lieu qu'elle habitoit, quoiqu'il ne

pût plus la voir ; espérant pourtant encore qu'elle pourroit se montrer à lui sur son balcon, où un store de soie sembloit inviter et recueillir la brise qui s'élevoit de la mer. Il passa ainsi plusieurs heures couché sous les pins dont les têtes se balancent sur ce rivage, ou, sans être arrêté par la chaleur, parcourant les côteaux qui le couronnent, rappelant à son imagination le sourire enchanteur d'Ellena, et croyant entendre encore les doux accens de sa voix.

Le soir arrivé, il retourna au palais de son père à Naples. Pensif, mais satisfait ; inquiet, quoique heureux ; arrêtant sa pensée et fondant une espérance délicieuse sur le souvenir des remercimens qu'il avoit reçus d'Ellena, mais n'osant faire encore aucun plan de conduite pour l'avenir. Il étoit revenu à son hôtel d'assez bonne heure pour accompa-

gner sa mère dans sa promenade au cours. Dans chaque voiture qui passoit, il se flattoit de voir l'objet qui occupoit toutes ses pensées. Vain espoir! Sa mère, la marquise de Vivaldi, observa son trouble et un silence qui ne lui étoit pas ordinaire. Elle lui fit quelques questions qu'elle espéroit pouvoir la conduire à obtenir une explication du changement qu'elle observoit en lui; mais les réponses du fils ne firent qu'irriter la curiosité de la mère, et en cessant de le presser de questions il est probable qu'elle prépara des moyens plus adroits de parvenir à son but.

Vincentio di Vivaldi étoit fils unique du marquis de Vivaldi, d'une des plus anciennes familles du royaume de Naples; favori du roi, et jouissant d'un grand crédit à la cour; plus élevé encore en pouvoir qu'en dignité. Très-vain de sa naissance,

sance, il joignoit à ce sentiment l'orgueil excusable d'une ame élevée et juste, principe qui gouvernoit sa conduite morale, ainsi que le soin jaloux qu'il prenoit de conserver et d'étendre les prérogatives de sa naissance et de son rang, et qui donnoit de l'élévation à sa conduite comme à ses prétentions. Son orgueil étoit à la fois en lui un vice et une vertu, une force et une foiblesse.

La mère de Vivaldi descendoit d'une famille aussi ancienne que celle du marquis, et attachoit à sa noblesse autant d'importance que son époux; mais son orgueil se bornoit à sa naissance et à son rang, sans élever sur sa morale. Elle étoit violente dans ses passions, hautaine, vindicative, et en même-tems artificieuse et fausse, patiente dans l'exécution de ses projets, infatigable à poursuivre sa vengeance sur l'être qui

devenoit l'objet de son ressentiment. Elle aimoit son fils moins avec la tendresse d'une mère que comme le dernier rejeton de deux illustres maisons, destiné à perpétuer la gloire et les honneurs de l'une et de l'autre.

Le caractère de Vincentio tenoit beaucoup de celui de son père et fort peu de celui de sa mère. Il avoit l'orgueil généreux et noble du marquis et quelque chose de la violence des passions de la marquise, sans avoir rien de son artifice, de sa duplicité et de son esprit de vengeance. Franc dans ses mouvemens, ingénu dans ses sentimens, s'offensant aisément, mais s'appaisant de même; irrité par le plus léger manque d'égards, mais touché des moindres attentions; un sentiment délicat de l'honneur le rendoit facile à blesser; mais une bonté généreuse le tenoit toujours disposé à l'indulgence et toujours éloigné de blesser.

Le lendemain du jour où il avoit vu Ellena, il retourna à Villa Altieri, en vertu de la permission qu'il avoit obtenue d'aller s'informer de la santé de la signora Bianchi. La pensée qu'il alloit voir Ellena l'agitoit d'une joie impatiente et d'une espérance craintive; et, ces sentimens prenant plus de force à mesure qu'il approchoit, il fut obligé de s'arrêter quelque tems à la porte du jardin, pour recouvrer haleine et composer son maintien.

Après s'être annoncé lui-même à une vieille servante qui vînt lui ouvrir la barrière, il fut introduit dans un petit vestibule où il trouva la signora Bianchi dévidant de la soie, et seule; mais une chaise près de laquelle étoit un métier à broder, lui fit juger qu'Ellena venoit de quitter la chambre. La signora Bianchi le reçut avec une politesse réservée, sur-tout dans ses réponses aux ques-

tions qu'il lui fit sur sa nièce, qu'il espéroit toujours voir bientôt reparoître. Il prolongea sa visite jusqu'à ce que tout prétexte lui manquât pour rester plus long-tems. Après avoir épuisé tous les lieux communs de la conversation, et lorsque le silence de la signora Bianchi semblât lui donner à entendre qu'elle attendoit son départ, il prit enfin congé d'elle, désespéré de n'avoir pu voir Ellena, et après avoir obtenu, avec quelque peine, la permission de revenir dans quelques jours s'informer de la santé de la vieille dame.

En traversant le jardin, il s'arrêta plusieurs fois, se retournant pour jeter un coup-d'œil sur la maison, dans l'espérance d'entrevoir Ellena au travers des jalousies, ou se flattant de la trouver assise sous les beaux platanes qui ombrageoient cette partie du jardin. Mais ses soins furent vains, et il fut forcé de quitter la place d'un

pas lent et pesant qui témoignoit son abattement.

Il employa toute la journée suivante à se procurer quelques renseignemens sur la famille d'Ellena, et ceux qu'il obtint furent peu satisfaisans. Il apprit qu'Ellena étoit orpheline et qu'elle vivoit avec sa tante, la signora Bianchi ; que sa famille étoit d'une noblesse peu relevée et dont la fortune étoit déchue, et que la jeune personne n'avoit de ressource que sa tante. En cela on ne l'instruisit pas exactement ; car il étoit au contraire vrai qu'Ellena faisoit subsister par son travail sa vieille tante, dont la seule possession étoit la petite retraite où elles vivoient, et qu'elle employoit les journées entières à des ouvrages de broderie que des religieuses d'un couvent voisin vendoient à haut prix aux dames de Naples qui venoient les visiter. Vivaldi étoit loin de pen-

ser qu'une très-belle robe de sa mère étoit l'ouvrage des mains d'Ellena, ainsi que plusieurs copies d'antiques qui ornoient un cabinet du palais Vivaldi. Ces circonstances, si elles lui eussent été connues, n'eussent servi qu'à enflammer sa passion qu'il étoit plus sage de ne pas nourrir, depuis que l'inégalité de rang et de fortune reconnue mettoit un obstacle puissant à l'union des deux familles.

Ellena pouvoit endurer la pauvreté, mais non le mépris; et pour éloigner d'elle cet effet des vils préjugés dans les personnes qui pouvoient la connoître, elle cachoit soigneusement l'usage qu'elle faisoit de ses talens, quoiqu'il ne pût qu'honorer son caractère. Elle ne rougissoit ni de sa pauvreté ni du travail par lequel elle la combattoit, mais son courage foiblissoit au sourire humiliant de compassion que la ri-

chesse accorde quelquefois à l'indigence. Son esprit n'étoit pas encore assez fortifié, ni ses idées assez étendues pour la mettre au-dessus des dédains du vice insensé, et lui faire trouver même de la gloire dans la dignité de la vertu qui se suffit à elle-même. Ellena étoit le seul soutien de la vieillesse de sa tante. Patiente à la secourir dans ses infirmités et à la consoler dans ses souffrances, elle payoit en elle l'affection d'une mère par la tendresse d'une fille. Elle n'avoit jamais connu sa véritable mère, qu'elle avoit perdue étant enfant, et la signora Bianchi lui en avoit tenu lieu.

C'est ainsi que vivoit innocente et heureuse, dans la retraite et en remplissant ces pieux devoirs, Ellena Rosalba, lorsqu'elle vit pour la première fois Vincentio Vivaldi. Il n'étoit pas d'une figure qu'on pût rencontrer sans la remarquer. Ellena

avoit été frappée de la vivacité de sa physionomie, de la dignité de son air, de la franchise et de la noblesse de son maintien et d'un ensemble qui annonçoit en lui une ame énergique ; mais elle se défendoit d'un sentiment plus tendre que l'admiration, et s'efforçoit d'écarter de son esprit l'image de Vivaldi, en se livrant à ses occupations ordinaires, pour recouvrer la tranquillité un peu troublée depuis qu'elle l'avoit vu.

Cependant Vivaldi, désolé de n'avoir pu parvenir à revoir Ellena, après avoir passé toute la journée en recherches dont le résultat n'avoit fait que lui donner des doutes et des craintes, se détermina à retourner à Villa Altieri, lorsque la nuit venue cacheroit ses démarches, espérant trouver quelque consolation en se rapprochant du lieu qu'habitoit l'objet de toutes ses pensées, et se flattant que quelque heureux ha-

sard lui procureroit encore une fois le plaisir de voir Ellena, ne fût-ce qu'à la dérobée.

La marquise Vivaldi avoit chez elle, ce soir même, une grande assemblée. Quelques soupçons nés de l'impatience que montroit Vivaldi, portèrent la marquise à retenir son fils très-avant dans la nuit, en l'engageant à choisir de la musique pour son orchestre et à présider à l'exécution d'un nouvel opéra dont elle protégeoit l'auteur. Ses assemblées étoient des plus brillantes et des plus nombreuses de Naples; la noblesse qui y assistoit étoit divisée en deux partis opposés sur le mérite de deux compositeurs. Le concert de ce soir devoit décider la victoire. C'étoit un évènement d'une grande importance pour la marquise, jalouse de la réputation de son protégé autant que de la sienne propre; et cet intérêt l'emportoit de beau-

coup sur celui qu'elle pouvoit mettre au plaisir et à la satisfaction de son fils.

Au moment où il crut pouvoir sortir sans être observé, il quitta l'assemblée, et s'enveloppant de son manteau, il porta ses pas en grande hâte à Villa Altieri, qui n'est qu'à une petite distance à l'ouest de la ville. Il y arriva sans être observé, et, respirant à peine d'impatience, il franchit la haie qui fermoit le jardin, et, libre de toute contrainte, rapproché de l'objet de son affection, il éprouva pendant les premiers momens une satisfaction presqu'aussi vive que celle que la vue d'Ellena lui eût causée. Mais les premières impressions passées, ce plaisir s'affoiblit, et Vivaldi se trouva bientôt aussi seul, que s'il eût été séparé pour jamais d'Ellena, dans ce même lieu où un instant auparavant il croyoit presque l'avoir présente à ses yeux.

La nuit s'avançoit, et aucune lumière ne se montrant dans la maison, il en conclut que les dames étoient retirées pour se coucher, et qu'il falloit renoncer à tout espoir de voir Ellena. Cependant il trouvoit si doux d'être près d'elle, qu'il chercha encore à s'en rapprocher davantage en pénétrant dans la partie du jardin qui entouroit la maison de plus près, et en tâchant de s'approcher d'une fenêtre de la chambre où il étoit possible qu'elle se trouvât. Une haie formée d'arbustes et de buissons assez épais ne pouvoit l'arrêter, et il se trouva encore une fois sous le portique de la maison.

Il étoit minuit, et le calme de la nature étoit plutôt adouci que troublé par le battement des flots dans la baie et par le murmure sourd du Vésuve jetant par intervalles une flamme soudaine qui, après avoir éclairé un moment l'horizon, le ren-

doit à son obscurité. Cette scène imposante étoit d'accord avec l'état de l'ame de Vivaldi. Il attendoit, immobile et en silence, le retour de ce mugissement du volcan qui arrivoit à son oreille comme le murmure du tonnerre grondant du sein des nuages, à un grand éloignement. Les intervalles de silence entre chaque mugissement de la montagne, et l'attente de celui qui alloit suivre, imprimoient à l'ame de Vivaldi une sorte de terreur qui avoit ses charmes. Absorbé dans ses pensées, il suivoit de l'œil les beaux contours du rivage, et cherchoit à distinguer les eaux de la mer du ciel obscur, mais sans nuage, auquel elles semblent se réunir. La mer étoit sillonnée par plusieurs bâtimens poursuivant leur route en silence et guidés par l'étoile brillante du pôle. L'air étoit doux et apportoit de la baie une fraicheur balsamique; il ne

donnoit qu'un léger balancement aux pins élevés qui couronnoient les côteaux voisins, et ou n'entendoit d'autre bruit que celui des flots mollement agités, et les mugissemens affoiblis du Vésuve.

Tout-à-coup Vivaldi entend dans l'éloignement un chant grave d'une multitude de voix. Le caractère solemnel de ce chant attire toute son attention. Il reconnoît que c'est un *Requiem* et s'efforce de découvrir de quel côté viennent les voix. Le bruit s'avançoit, quoiqu'à une assez grande distance, et paroissoit se dissiper dans l'air. Cette circonstance le frappa. Il n'ignoroit pas qu'il étoit d'usage en Italie de chanter ainsi auprès du lit des mourans ; il avoit entendu ces chants dans une autre occasion, et ne pouvoit s'y tromper. Comme il écoutoit encore, quelques sons touchans vinrent frapper son oreille et lui rappellèrent ceux qu'El-

lena lui avoit fait entendre dans l'église de San Lorenzo. Frappé de ce rapport, il s'avance dans le jardin et arrive à un autre côté de la maison où il entend bientôt la voix d'Ellena elle-même chantant un hymne à la Vierge, et s'accompagnant d'un luth qu'elle touchoit avec la plus délicate et la plus tendre expression. Il demeura quelque tems en extase, et n'osant respirer, de peur de perdre un son de ce chant si doux et si religieux qui sembloit inspiré par une dévotion angelique. Bientôt cherchant à découvrir l'objet de son admiration, une ouverture au travers d'une touffe de clématite lui laissa voir distinctement Ellena dans une chambre dont la jalousie étoit ouverte pour admettre l'air frais. Elle se levoit d'un prie-dieu où elle venoit d'achever sa prière ; la ferveur de la dévotion se montroit dans son maintien et dans ses regards en-

core élevés et fixés vers le ciel : elle avoit encore son luth dans les mains; mais elle ne le touchoit plus, occupée de ses pensées et distraite de tous les objets environnans : ses beaux cheveux étoient négligemment rassemblés sous un réseau de soie ; seulement quelques tresses échappées jouoient sur son cou et accompagnoient son beau visage dont aucune partie n'étoit dérobée aux regards par un voile jaloux. La draperie légère de son habillement, sa taille, son attitude, étoient telles qu'on l'eût prise pour modèle pour peindre une nimphe grecque.

Vivaldi, agité et balançant entre le desir de saisir une occasion qu'il ne recouvreroit peut-être jamais de déclarer sa passion, et la crainte d'offenser Ellena en se montrant à elle à une telle heure, et en troublant sa retraite au milieu de la nuit, hésitoit, lorsqu'il entendit Ellena

pousser un soupir et prononcer le nom de Vivaldi avec un accent d'une douceur remarquable. Dans l'incertitude avec laquelle il attendoit ce qui pourroit suivre cette mention qu'on venoit faire de son nom, il écarta les branches de la clématite qui étoient entre la fenêtre et lui, et elle-même tourna les yeux du côté de la fenêtre ; mais Vivaldi étoit encore caché sous le feuillage. Elle s'approcha pour fermer la jalousie. Vivaldi, incapable d'un plus long empire sur lui-même, se montra. Elle demeura immobile un instant, et son visage pâlit : elle ferma cependant la jalousie en hâte et en tremblant et quitta son appartement, laissant Vivaldi désespéré de voir ainsi s'évanouir avec elle toutes ses espérances.

Après avoir erré quelque tems dans le jardin sans appercevoir aucune lumière dans la maison, et sans

entendre le moindre bruit, il reprit tristement son chemin vers Naples. Il commença à se faire à lui-même une question qu'il auroit dû se faire plutôt : Pourquoi avoit-il recherché le plaisir dangereux de revoir Ellena, après avoir appris que l'inégalité de leur condition empêcheroit toujours ses parens de consentir à son union avec l'objet auquel il vouloit s'attacher ?

Il étoit absorbé dans cette pensée, tantôt presque résolu de ne plus voir Ellena, et tantôt rejetant une idée qui le mettoit au désespoir, lorsqu'après avoir passé sous une voûte, partie d'un grand édifice dont les ruines s'étendoient jusques sur le chemin, il fut croisé dans sa route par une personne en habit de religieux, dont le visage étoit caché autant par un capuchon que par l'obscurité de la nuit. Cet homme, l'apostrophant par son nom, lui dit :

Vos pas sont surveillés, gardez-vous de retourner à Villa Altieri. Ayant prononcé ces mots, il disparut avant que Vivaldi eut pu mettre l'épée à la main, et demander une explication de ce qu'on venoit de lui dire. Il rappela l'inconnu à haute voix, et à plusieurs reprises, le conjurant de se remontrer ; et attendit long-tems l'effet de ses interpellations ; mais la vision ne se renouvela plus.

Vivaldi rentra chez lui l'esprit frappé de cet incident, et tourmenté d'un sentiment jaloux qui en fut la suite ; car, après s'être épuisé en conjectures, il s'arrêta à la pensée que l'avis qui lui avoit été donné étoit d'un rival, et que le danger dont on le menaçoit étoit le poignard de la jalousie. Cette persuasion lui découvrit à la fois la violence de sa passion et l'imprudence avec laquelle il s'y étoit livré. Cependant ces réflexions, loin de lui

rendre quelqu'empire sur lui-même, ne firent que lui causer un tourment qu'il n'avoit pas encore connu, et il se résolut à tout risque de déclarer son amour et de demander la main d'Ellena. Le malheureux jeune homme ignoroit tous les malheurs dans lesquels cette résolution devoit le précipiter.

A son arrivée au palais Vivaldi, il apprit que sa mère avoit observé son absence; qu'elle avoit fréquemment demandé s'il étoit rentré, et qu'elle avoit donné ordre qu'on l'avertit dès qu'il seroit de retour. Elle s'étoit cependant couchée; mais le marquis, qui avoit accompagné le roi dans une course à une de ses maisons de campagne dans la baie, étoit rentré peu de momens après son fils, et lui jeta en le voyant des regards sévères qui ne lui étoient pas ordinaires; mais, évitant de dire rien qui pût indiquer la cause de

son mécontentement, ils se séparèrent après une courte conversation.

Vivaldi, renfermé dans son appartement, se mit à délibérer, si l'on peut appeler délibération un combat de passions diverses dans lequel le jugement n'entre pour rien. Il se promenoit à grands pas, alternativement tourmenté par le souvenir d'Ellena, enflammé de jalousie, et alarmé des suites de la démarche imprudente qu'il étoit près de faire. Il connoissoit assez les sentimens de son père et le caractère de sa mère, pour être persuadé qu'ils ne permettroient jamais ni ne pardonneroient le mariage qu'il méditoit. Cependant, en considérant qu'il étoit fils unique, il étoit porté à croire qu'il pourroit les fléchir. Ces réflexions étoient interrompues par la crainte qu'Ellena n'eût déjà disposé de son cœur en faveur d'un rival imaginaire ; d'autres fois, il se

rassuroit en se rappelant le soupir qu'elle avoit poussé, et la tendresse avec laquelle elle avoit prononcé son nom. D'un autre côté, en supposant qu'elle approuvât sa poursuite, comment oseroit-il demander sa main, et quelle assurance pourroit-elle lui donner, lorsqu'il lui déclareroit qu'il ne pouvoit l'épouser qu'en secret? Il ne pouvoit se persuader qu'elle voulût entrer dans une famille qui dédaigneroit de la recevoir; et cette pensée le jetoit de nouveau dans le désespoir.

Le retour du jour le trouva aussi troublé qu'il l'avoit été toute la nuit. Sa résolution cependant fut prise, et ce fut de sacrifier ce qu'il voyoit alors comme un préjugé, l'orgueil de la naissance, à un choix qui devoit assurer le bonheur de sa vie. Mais, avant de se déclarer à Ellena, il lui parut nécessaire de s'assurer s'il étoit l'objet de quel-

qu'intérêt pour elle, ou s'il avoit un rival, et quel étoit ce rival.

Il étoit plus aisé de souhaiter un tel éclâircissement que de l'obtenir; car le respect de Vivaldi pour Ellena, sa crainte de la blesser, et le danger que le marquis et sa mère ne découvrissent sa passion avant qu'il sût lui-même si Ellena y répondoit, opposoient à cette recherche de grandes difficultés.

Dans cet embarras, il ouvrit son cœur à un ami qui avoit depuis long-tems toute sa confiance, et à qui il demanda conseil avec plus de sincérité et de docilité qu'on n'en met ordinairement dans de semblables occasions. Il ne vouloit point obtenir de lui une approbation de résolutions déjà prises, mais un jugement impartial d'un autre lui-même.

Bonarmo, quoique peu propre à servir de guide et à faire le métier

de conseiller, ne se fit pas scrupule de donner ses avis. Il proposa, comme un bon moyen de connoître les dispositions d'Ellena, de lui donner une sérénade selon l'usage du pays. Il prétendit que, si elle n'avoit point d'éloignement pour Vivaldi, elle donneroit quelque signe d'approbation de la galanterie qu'on lui faisoit, et que, s'il en étoit autrement, elle demeureroit dans le silence et invisible. Vivaldi se récria contre cette manière grossière, commune et insuffisante d'exprimer un amour aussi délicat que le sien. Il avoit trop bonne opinion de l'élévation d'ame, et de la délicatesse d'Ellena, pour croire que le futile hommage d'une sérénade pût la flatter ni l'intéresser en sa faveur; et quand cela seroit, il ne pensoit pas qu'elle voulût faire connoître ses sentimens par aucun signe d'approbation.

Bonarmo trouva ridicules ces scrupules, qu'il dit être dictés par une délicatesse romanesque, que l'ignorance où Vivaldi étoit encore des choses du monde pouvoit seule excuser. Vivaldi arrêta ses plaisanteries, et lui déclara qu'il ne souffriroit point qu'on parlât sur ce ton d'Ellena, ni de ses sentimens pour elle.

Bonarmo cependant insista pour la sérénade, comme un moyen de découvrir les dispositions dans lesquelles on étoit pour Vivaldi; et Vivaldi lui-même, vaincu par les difficultés qu'il trouvoit à employer d'autres expédiens, plutôt que persuadé par les raisons de son ami, consentit à risquer sa sérénade aux approches de la nuit, non qu'il en espérât aucun succès, car il croyoit toujours qu'Ellena ne donneroit aucun signe qui pût faire connoître ses sentimens, mais pour terminer

son incertitude et calmer son agitation.

Ils prirent leurs instrumens sous leurs manteaux; et cachant soigneusement leurs visages, ils marchèrent en silence vers Villa Altieri. Ils avoient déjà passé l'arcade où Vivaldi avoit été arrêté par l'inconnu la nuit précédente, quand ils entendirent du bruit près d'eux. Vivaldi, levant les yeux, apperçut la même figure qu'il avoit vu la veille. Il n'avoit pas encore eu le tems de s'écrier, que l'inconnu lui dit d'une voix imposante : « N'allez » pas à Villa Altieri, pour ne pas » y rencontrer le sort que vous de» vez craindre ».

Quel sort, dit Vivaldi en reculant d'horreur ; parlez, je vous en conjure ?

Mais le moine avoit disparu, et l'obscurité de la nuit ne permettoit pas de reconnoître par où.

Dieu nous soit en aide ! s'écria Bonarmo, cela passe toute croyance; retournons à Naples : il faut obéir à ce second avertissement.

Ah ! dit Vivaldi, ce coup me renverse. Par où s'en est-il allé ?

Il a passé à côté de moi comme un trait, dit Bonarmo, et il a disparu avant que je pusse l'atteindre.

Je veux tout risquer, dit Vivaldi. Si j'ai un rival, il vaut mieux que je l'affronte sur le champ. Allons.

Bonarmo lui représenta le danger qu'il couroit dans une entreprise si hasardeuse. Il est évident, lui dit-il, que vous avez un rival ; mais que peut votre courage contre des spadassins gagés ? Vivaldi réplique : Si vous craignez le danger, j'irai seul ?

Blessé par ce reproche, Bonarmo accompagna son ami en silence jusqu'à Villa Altieri ; et Vivaldi, passant par l'endroit qu'il avoit reconnu

la nuit précédente, arriva sans peine dans le jardin.

Où sont, dit Vivaldi à son ami, ces braves que vous avez voulu me faire craindre?

Parlez bas, reprit l'ami; nous sommes peut-être à quatre pas d'eux.

Eh bien! ils seront aussi à qnatre pas de nous, dit Vivaldi.

Enfin, les deux aventuriers arrivèrent à l'orangerie, qui étoit voisine de la maison; et là, fatigués de la route, ils se reposèrent pour prendre haleine et préparer leurs instrumens.

La nuit étoit calme. Ils entendirent alors les voix confuses d'une multitude, et virent bientôt le ciel éclairé par un feu d'artifice donné à l'occasion de la naissance d'un prince de la maison royale. Un nombre infini de fusées s'élevoient du rivage occidental de la baie à une

immense hauteur; et leur éclat dissipant tout-à-coup l'obscurité de la nuit éclairoit les visages d'une multitude immense, et les eaux de la baie, et les barques nombreuses qui voloient sur sa surface, et toute la magnificence de ses bords, et la riche cité de Naples, et ses terrasses couvertes de spectateurs, et le cours rempli de voitures et brillant de mille flambeaux.

Tandis que Bonarmo étoit occupé de ce beau spectacle, Vivaldi avoit les yeux attachés sur la demeure d'Ellena, dans l'espoir que le bruit du feu d'artifice l'attireroit sur le balcon; mais elle ne parut point, et aucune lumière dans la maison n'indiqua qu'elle pût y venir.

Pendant qu'ils étoient assis sur le gazon dans l'orangerie, ils entendirent un bruit de feuillages comme celui que fait une personne qui écarte des branches pour se frayer

un passage. Vivaldi demanda qui va là ? Point de réponse, et un long silence.

Nous sommes observés, dit Bonarmo ; et nous sommes peut-être, dès ce moment, sous le poignard des assassins. Éloignons-nous de ce lieu.

Oh ! plût à Dieu, dit Vivaldi, que mon cœur fût autant à l'abri des traits de l'amour conspirant contre mon repos, que le vôtre l'est des coups de ces braves que vous craignez ! Mon ami, aucun intérêt bien vif ne vous occupe ici, puisque votre ame laisse un si facile accès à vos craintes.

Ma crainte est celle de la prudence, et non celle de la foiblesse, reprit Bonarmo avec vivacité. Vous éprouverez peut-être que je ne la connois pas au moment où vous desireriez que je n'en fusse pas exempt.

Je vous entends, dit Vivaldi. Terminons l'affaire qui m'amène ici; et si vous croyez que je vous ai insulté, je serai prêt à vous en donner satisfaction.

Vous croyez donc que vous répareriez l'injure faite à l'amitié, en versant le sang de votre ami ?

Oh ! jamais, jamais, s'écria Vivaldi se jetant au cou de Bonarmo: Pardonnez ma violence inconsidérée au trouble de mon ame.

Bonarmo lui rendant ses embrassemens; c'est assez, lui dit-il, n'en parlons plus. Je serre encore mon ami contre mon cœur.

En tenant cette conversation, ils avoient quitté l'orangerie, et s'étoient rapprochés de la maison, où ils s'établirent sous le balcon qui étoit au-dessus de la fenêtre de la chambre où Vivaldi avoit vu Ellena la nuit précédente. Là, ils accor-

dèrent leurs instrumens, et ouvrirent la sérénade par un duo.

La voix de Vivaldi étoit un beau tenor, et la même sensibilité qui le passionnoit pour la musique lui inspiroit des formes de chant d'une extrême délicatesse, et donnoit à sa voix l'expression tout à la fois la plus simple et la plus pathétique. Son ame respiroit dans ses accens tendres, touchans, énergiques; en ce moment, une sorte d'enthousiasme lui inspira la plus haute éloquence, à laquelle peut-être la musique soit capable d'atteindre : mais il n'eut aucun moyen de juger quels effets il avoit produit sur Ellena; car elle ne parut, ni sur le balcon, ni à sa jalousie, et ne donna aucun signe d'applaudissement et d'approbation. Nul autre son que celui de leurs voix n'avoit troublé le silence de la nuit, et aucune lumière n'en dissipoit l'obscurité; seulement dans

un intervalle de silence, Bonarmo imagina entendre près de lui des gens qui parloient avec une grande précaution ; mais, en écoutant attentivement, il ne put s'assurer tout-à-fait de la vérité. Vivaldi prétendoit que ce bruit n'étoit que le murmure confus de la multitude répandue sur les quais de la ville ; mais il ne pouvoit parvenir à le persuader à Bonarmo.

Les musiciens n'ayant pas réussi dans leur première tentative pour attirer l'attention, passèrent à la partie opposée de la maison et se placèrent en face du portique ; mais, avec aussi peu de succès, et après avoir déployé encore toutes les ressources de l'harmonie et toutes celles de la patience, pendant environ une heure, ils renoncèrent à faire de nouveaux efforts pour triompher de l'insensible Ellena. Vivaldi, quoique venu avec peu d'espérance de la

voir, éprouva une douleur si vive de son peu de succès, que Bonarmo, craignant les suites de son désespoir, s'occupa alors de lui persuader qu'il n'avoit point de rival, avec autant de chaleur qu'il en avoit mis à lui soutenir qu'il en avoit un.

A la fin, ils quittèrent le jardin, Vivaldi jurant qu'il ne prendroit aucun repos jusqu'à ce qu'il eût découvert l'inconnu qui s'étoit fait un cruel plaisir de détruire son bonheur, et qu'il l'eût forcé de lui expliquer ses obscurs avertissemens; Bonarmo lui représentant toujours l'imprudence et la difficulté de cette recherche, et lui faisant observer qu'une telle conduite rendroit infailliblement public un attachement qu'il craignoit si fort de laisser connoître.

Vivaldi résistoit à toutes ces remontrances. Nous verrons, dit-il, si ce démon, sous l'habit de moine,

me poursuivra de nouveau dans mon chemin ; s'il paroît, il ne m'échappera pas ; s'il ne se montre pas, j'attendrai son retour avec la même constance qu'il a attendu le mien ; je me cacherai parmi ces ruines, dussé-je y périr.

Bonarmo fut particulièrement frappé de la véhémence avec laquelle il prononça ces derniers mots ; mais il ne s'opposa plus à son dessein ; il le pria seulement de considérer qu'il n'étoit pas trop bien armé ; car, ajouta-t-il, vous aurez besoin d'armes ici, quoique vous ayez pu vous en passer à Villa Altieri, et rappelez-vous que l'inconnu vous a dit que tous vos pas étoient surveillés.

J'ai mon épée, reprit Vivaldi, et la dague que j'ai coutume de porter. Mais, vous-même, quelle arme avez-vous ?

Paix, dit Bonarmo, au détour du pied d'une roche pendante sur le che-

min, nous approchons de l'endroit : voilà la voûte. Elle se montroit en effet dans l'obscurité, comme en perspective, entre deux montagnes coupées à pic, sur l'une desquelles on voit encore les ruines d'un ancien fort du tems des Romains, et sur l'autre, des pins et des touffes de chênes qui revêtent le rocher depuis sa base jusqu'à son sommet.

Ils marchoient en silence et d'un pas léger, jetant souvent autour d'eux des regards défians, attendant à chaque instant que le moine sortît d'entre les rochers ; mais ils arrivèrent sans obstacle à la voute. Nous voilà ici avant lui, dit Vivaldi. Parlez bas, mòn ami, dit Bonarmo ; il peut y avoir d'autres gens que nous dans cette obscurité : je n'aime point cet endroit.

Quels autres hommes que nous pourroient choisir une si triste retraite, dit Vivaldi, si ce n'est des

bandits? Un lieu si sauvage peut convenir en effet à leur humeur, et convient aussi fort bien à la mienne en ce moment.

Oui, dit Bonarmo; il peut convenir à leur humeur et à leurs desseins. Aussi éloignons-nous de cette obscurité et gagnons la route ouverte où nous pourrons mieux voir ce qui se passera autour de nous.

Vivaldi lui objecta que, dans la route, ils seroient eux-mêmes plus aisément observés, et, ajouta-t-il, si l'inconnu qui me persécute nous apperçoit le premier, notre dessein est avorté; car il pourra arriver sur nous soudainement, ou ne pas se montrer du tout, s'il craint que nous ne soyons en état de nous saisir de lui.

En disant ces mots, Vivaldi prit son poste contre la muraille et dans le milieu de la voûte, près d'un escalier taillé dans le roc, qui conduisoit au fort. Son ami se plaça à ses

côtés. Après un silence, pendant lequel Bonarmo rêvoit, et Vivaldi observoit autour de lui avec impatience : croyez-vous réellement, dit Bonarmo, que nous puissions parvenir à le saisir; il a passé à côté de moi avec une étrange rapidité. Il y a dans cet homme quelque chose de plus qu'humain.

Qu'entendez-vous par-là, dit Vivaldi ?

J'entends que la superstition me gagne ici; ce lieu est contagieux et infeste mon esprit de ses ténèbres, et je crois qu'à ce moment je suis capable de tout craindre et de tout croire.

Vous avouerez, continua Bonarmo, que son apparition a été accompagnée de circonstances bien extraordinaires. Comment a-t-il su votre nom qu'il a prononcé lorsqu'il vous est apparu la première fois ? Comment a-t-il su d'où vous veniez

et où vous alliez ? Par quelle magie a-t-il pu être instruit de vos projets?

Aussi, dit Vivaldi, je ne suis pas certain qu'il les connoisse; mais, s'il en est instruit, il n'est pas nécessaire pour cela qu'il ait eu des moyens surnaturels.

Ce qui vient de nous arriver à Villa Altieri doit vous convaincre, dit Bonarmo, que vos projets lui sont connus; car croyez-vous possible qu'Ellena eût été insensible à vos attentions, si son cœur n'étoit pas engagé ailleurs, et qu'elle ne se fût pas montrée à la jalousie!

Vous ne connoissez pas Ellena, dit Vivaldi, et pour cette raison je vous pardonne votre question. Il est cependant vrai que, si elle avoit été disposée à m'écouter, quelque signe d'approbation. . . . . Là il s'arrêta tout court.

L'inconnu, reprit Bonarmo, vous a averti de ne point aller à Villa

Altieri : il sembloit instruit de la réception qui vous y attendoit et du danger que vous avez jusqu'ici évité heureusement.

Ah ! oui ; il savoit trop bien l'accueil que j'y trouverois, s'écria Vivaldi avec violence ; et il est lui-même le rival que je dois craindre. Il a pris ce déguisement pour en imposer plus sûrement à ma crédulité et pour me détourner de suivre mes projets sur Ellena, et je suis réduit à me cacher honteusement pour l'attendre, et à guetter ce rival en assassin.

Pour Dieu, dit Bonarmo, modérez ces transports ; considérez en quel lieu nous sommes : votre soupçon manque de vraisemblance. A quoi il ajouta diverses raisons de son opinion qui convainquirent Vivaldi et le déterminèrent à rester plus tranquille.

Ils avoient demeuré ainsi dans

leur embuscade un tems considérable, lorsque Bonarmo apperçut un homme près de l'entrée de la voûte, du côté de Villa Altieri. Il n'entendit point marcher; mais il vit une espèce d'ombre se placer à l'entrée de la voûte, où pénétroit la lumière du crépuscule de ce beau climat. Vivaldi ayant les yeux tournés du côté de Naples n'appercevoit pas l'objet qui attiroit toute l'attention de Bonarmo; celui-ci se défiant de la précipitation de Vivaldi, jugea qu'il étoit plus prudent de veiller sur les mouvemens de l'inconnu, et de s'assurer si c'étoit réellement le moine. La taille de cette figure, la draperie dont elle étoit enveloppée, lui persuada à la fin que c'étoit le personnage attendu par Vivaldi. Il saisit alors celui-ci par le bras pour lui faire diriger ses regards vers l'objet qui l'occupoit; mais, au même moment, la figure

s'avançant

s'avançant dans l'intérieur de la voûte disparut dans l'obscurité, mais non pas avant que Vivaldi eût compris l'occasion du geste de son ami et de son silence expressif. Ils n'entendirent cependant le bruit d'aucun pas ; et, convaincus que l'inconnu n'avoit pas quitté la voûte, ils gardèrent leur poste dans un parfait silence. Mais ils entendirent bientôt près d'eux le bruit d'un vêtement traînant ; et Vivaldi, incapable de se contenir plus long-tems, sortit de sa cachette, et, les bras étendus pour occuper le passage, demanda qui va-là ?

Le bruit ayant cessé, et personne ne répondant, Bonarmo tira son épée, protestant qu'il alloit l'agiter autour de lui jusqu'à ce qu'il rencontrât la personne qui se cachoit, mais que, si elle se découvroit, il ne lui seroit fait aucun mal. Vivaldi confirma cette promesse ; mais ils

ne reçurent aucune réponse. Ils continuèrent d'écouter, et crurent entendre quelqu'un passer près d'eux. Le passage en effet n'étoit pas assez étroit pour pouvoir le fermer tout entier. Vivaldi s'avança vers le bruit ; mais il ne vit personne sortir de la voûte du côté de Naples, où le crépuscule plus fort l'auroit fait aisément découvrir.

Certainement, dit Bonarmo, quelqu'un a passé ici, et je crois avoir entendu des pas dans l'escalier qui conduit au fort.

Suivons-le, dit Vivaldi ; et il commença à monter.

Arrêtez, dit Bonarmo, pour l'amour du ciel. Considérez ce que vous entreprenez ; ne vous aventurez pas dans ces ruines avec cette obscurité ; ne poursuivez pas l'assassin dans sa caverne.

C'est le moine lui-même, s'écria

Vivaldi, toujours montant. Il ne m'échappera pas.

Bonarmo s'arrêta un moment au pied de l'escalier. Son ami s'éloignant toujours, il hésita sur le parti qu'il prendroit, jusqu'à ce que, honteux d'abandonner Vivaldi seul au danger, il se détermina à le braver lui-même, et monta, non sans peine, les marches usées de l'escalier.

Après avoir atteint le sommet du rocher, il se trouva sur une terrasse qui couvroit le dessus de la voûte, et qui, commandant le chemin des deux côtés, gardoit le défilé. Quelques restes de murailles et de créneaux indiquoient son ancien usage; elle conduisoit à une tour presque cachée dans un bois épais de pins qui couronnoit la montagne. La plate-forme paroissoit avoir servi non-seulement à dominer la route, mais encore à lier ensemble les deux parties opposées du défilé, et à for-

mer une communication entre le fort et les autres postes.

Bonarmo chercha vainement son ami des yeux ; les échos des rochers répondirent seuls à sa voix. Après avoir hésité quelque tems s'il entreroit dans l'enceinte du principal édifice, ou dans la tour, il se détermina pour le premier parti, et entra dans un espace couvert de débris, enfermé de murs qui suivoient les pentes de la montagne. La citadelle étoit une tour ronde, immense, élevée et forte. Cette tour et quelques arcades ruinées étoient les seuls restes de cette importante forteresse, si l'on en excepte les ruines d'un autre ancien édifice sur le sommet de la montagne, dont il étoit difficile de reconnoître et la forme ancienne et l'usage.

Bonarmo, entré dans l'enceinte de la grande tour, n'osa se porter plus avant, arrêté par l'obscurité

qui y régnoit ; et il se contenta d'appeler Vivaldi à grands cris, et revint sur la plate-forme.

Comme il approchoit d'une masse de ruines, il crut reconnoître les sons affoiblis d'une voix humaine ; et tandis qu'il écoutoit avec une attention inquiette, il vit sortir de ces ruines un homme l'épée à la main. C'étoit Vivaldi.

Bonarmo courut à lui. Il étoit pâle, et avoit peine à respirer. Quelques momens s'écoulèrent avant qu'il pût parler ni entendre les questions répétées que lui faisoit son ami.

Quittons ce lieu, dit Vivaldi.

Très-volontiers, répond Bonarmo. Mais d'où sortez-vous, et qu'avez-vous vu pour être ainsi troublé?

Ne me faites point de questions. Sortons d'ici.

Ils descendirent du rocher; et lorsqu'ils se retrouvèrent sous la

voûte, Bonarmo lui demanda s'ils alloient se remettre en sentinelle. Non, dit Vivaldi d'un ton qui effraya Bonarmo. Ils reprirent leur chemin vers Naples, celui-ci renouvelant ses questions, aussi étonné de la réserve que mettoit Vivaldi à y répondre, que curieux et inquiet de savoir ce que son ami avoit vu.

C'étoit donc le moine, dit-il. L'avez-vous saisi à la fin ?

Je ne sais qu'en penser, dit Vivaldi. Je suis dans une perplexité plus grande que jamais.

Il vous a donc échappé !

Nous parlerons une autre fois de cela ; mais, quoiqu'il en soit, l'affaire ne peut en rester-là. J'y retournerai demain avec une torche. Aurez-vous le courage de me suivre ?

Je ne sais si je le dois, jusqu'à ce que je connoisse quel est votre dessein.

Je ne vous presse point ; mais mon dessein vous est déjà connu.

Avez-vous reconnu cet homme ? Avez-vous encore quelque doute ?

J'ai des doutes que la nuit prochaine dissipera.

Cela est étrange, dit Bonarmo. Il n'y a qu'un moment que j'ai été témoin de l'horreur avec laquelle vous avez quitté la forteresse de Paluzzi, et vous parlez déjà d'y retourner ; et pourquoi la nuit ? Pourquoi non dans le jour où le danger est moindre pour vous ?

Ce danger me touche peu ; mais je vous ferai observer que le jour n'entre jamais dans le lieu où j'ai pénétré. A quelque heure qu'on y aille, on a besoin de torches pour s'y conduire.

Et comment donc, reprit Bonarmo, en avez-vous trouvé le chemin dans une totale obscurité ?

Je me suis engagé dans la route

sans savoir où j'allois. J'étois comme conduit par une main invisible.

Nous devons toujours y aller, dit Bonarmo, dans le jour, bien que nous ayons besoin d'une autre lumière pour y pénétrer, et je vous y accompagnerai ; mais ce seroit une extravagance de retourner une seconde fois dans un lieu probablement infesté de voleurs, et à l'heure qui leur est la plus favorable.

Je veux épier de nouveau sous la voûte, dit Vivaldi, avant d'user de mes dernières ressources, et cela ne se peut que la nuit. D'ailleurs, je ne puis y aller qu'à l'heure où je puis espérer d'y trouver le moine.

Il vous est donc échappé, dit Bonarmo, et vous ignorez encore qui il est?

Vivaldi ne répondit qu'en demandant à son ami s'il étoit déterminé à le suivre, sinon il chercheroit un autre second.

Bonarmo lui dit qu'il y penseroit, et qu'il lui diroit sa résolution à tems.

Cette conversation finissant, ils se trouvèrent arrivés à Naples à la grille du palais Vivaldi, où ils se séparèrent.

CHAPITRE II.

VIVALDI, ayant échoué dans son projet de se faire expliquer les menaces du moine, résolut de se délivrer des tourmens de l'incertitude, en déclarant ses prétentions à Ellena, qui ne pourroit se dispenser de lui faire connoître son rival s'il en avoit un. Dès le matin, il se rendit à Villa Altieri, où, ayant demandé des nouvelles de la signora Bianchi, on lui dit qu'elle n'étoit pas visible. Il obtint avec beaucoup de peine d'une vieille servante qu'elle voulût insister pour lui obtenir une entrevue d'un moment. La permission lui fut accordée, et il fut reçu dans la même chambre où il avoit vu Ellena. Il n'y trouva personne, et on lui dit que la signora Bianchi alloit venir.

Durant cet intervalle, il étoit agité, tantôt d'une vive impatience, et tantôt d'un enthousiasme délicieux, en jetant les yeux sur le prie-dieu d'où il avoit vu Ellena se lever, et où son imagination la lui montroit encore; chaque objet sur lequel les yeux d'Ellena s'étoient arrêtés, tous ceux qui étoient à son usage empruntoient d'elle, pour l'imagination de Vivaldi, quelque chose du caractère sacré qu'il voyoit dans Ellena elle-même, et faisoit en quelque manière sur lui la même impression qu'auroit faite sa présence. Ses mains étoient tremblantes en prenant le luth qu'elle avoit touché; et en en tirant quelques foibles sons, il croyoit entendre la voix d'Ellena. Il remarqua un dessin seulement ébauché, d'une nymphe dansant, copié des peintures d'Herculanum et rendant déjà l'esprit et le génie de l'original, elle sembloit se

mouvoir, et toute la figure déployoit la grace et la légèreté. Vivaldi reconnut que cette figure appartenoit à une suite de pièces de même genre qui ornoient le cabinet de son père, et qu'il lui avoit entendu dire avoir eu seul la permission du roi de faire copier.

Tous les objets qui frappoient ses yeux annonçoient ainsi la présence d'Ellena à son imagination, et les fleurs même qui embellissoient et parfumoient l'appartement entretenoient son illusion. Avant l'arrivée de la signora Bianchi, son trouble étoit tellement accru que, craignant de ne pouvoir le cacher à ses yeux, il fut plus d'une fois tenté de quitter la maison. Enfin, la dame parut. Un observateur eut souri en voyant l'embarras du jeune homme, sa démarche chancelante, et son regard timide, lorsque, s'avançant vers la signora Bianchi, il baisa sa main

desséchée, et prêta une oreille attentive à sa voix tremblante. Elle le reçut avec un air de réserve très-marqué; et quelques momens se passèrent sans qu'il pût exposer le sujet de sa visite. Elle écouta froidement, et d'un air presque sévère, les protestations qu'il lui fit de son attachement pour Ellena; et lorsqu'il la pressa d'intercéder auprès de sa nièce pour lui, elle lui répondit : Je ne puis ignorer l'éloignement que doit avoir votre famille à s'unir avec la mienne. Je sais combien le marquis et la marquise de Vivaldi attachent d'importance à l'avantage de la naissance; votre projet doit leur déplaire beaucoup, à moins qu'ils ne l'ignorent; mais je dois vous déclarer, monsieur, que, quoique ma nièce soit leur inférieure en rang, elle n'a pas à un moindre degré qu'eux le sentiment de sa dignité.

Vivaldi étoit incapable de déguiser la vérité ; mais il n'osoit convenir trop facilement des dispositions de sa famille. Cependant l'ingénuité avec laquelle il en parla, et l'énergie d'une passion trop vive pour n'être pas éloquente, et trop éloquente pour ne pas entraîner la conviction, adoucit par degrés la signora Bianchi. D'autres considérations influèrent sur ce changement. Elle se voyoit par son âge et ses infirmités, et selon le cours de la nature, devant laisser bientôt Ellena orpheline, jeune, sans parens et sans amis. Avec une grande beauté, et peu de connoissance du monde, sa nièce alloit courir de grands dangers, qui se présentoient sous un aspect effrayant à la tendresse de la signora Bianchi. Ces circonstances pouvoient faire pardonner à la tante de passer par-dessus des considérations qu'on eût dû respecter en une

autre situation ; elle ne devoit pas refuser d'assurer à sa nièce la protection d'un homme d'honneur en le lui donnant pour époux. Si elle se relâchoit pour cela de la délicatesse qui s'opposoit à faire entrer Ellena dans une famille à l'insu du père et de la mère de son nouvel époux, sa tendresse pour sa nièce pouvoit adoucir la censure à laquelle elle s'exposoit.

Mais, avant de se déterminer sur ce sujet, elle devoit s'assurer que Vivaldi étoit digne de la confiance qu'elle mettoit en lui. Pour l'éprouver, elle ne donna à ses espérances que de foibles encouragemens ; elle refusa absolument de lui laisser voir Ellena, jusqu'à ce qu'il eût mûrement réfléchi sur ses propres projets. A toutes les questions qu'il lui fit pour s'éclaircir s'il avoit un rival, et si Ellena étoit dans quelque disposition favorable pour lui, elle

ne fit que des réponses évasives, ne voulant pas lui donner des espérances qu'elle pourroit être dans la suite obligée de lui faire perdre.

Enfin, Vivaldi prit congé d'elle un peu soulagé, mais n'ayant encore que de foibles espérances, ignorant s'il avoit un rival, et doutant même encore si Ellena avoit quelque bienveillance et quelqu'estime pour lui.

Il avoit obtenu de sa tante la permission d'aller la revoir au premier jour. En attendant, le tems ne paroissoit ne point s'écouler pour lui; et comme il lui sembloit impossible de supporter un tel délai, toutes ses pensées furent occupées à chercher des moyens de l'abréger, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la voûte fatale, où il chercha des yeux, quoique sans espoir de le découvrir à cette heure, son mystérieux ennemi. L'inconnu ne se montra point en effet, et

Vivaldi poursuivit sa route, déterminé à revenir à la voûte le même soir, comme aussi à retourner à Villa Altieri, où il espéroit qu'une seconde visite calmeroit un peu ses inquiétudes.

A son arrivée au palais, on lui dit que le marquis son père avoit donné ordre de lui dire de l'attendre ; mais la journée acheva de se passer sans que le père revînt. La marquise le voyant lui demanda, avec un regard très - expressif, pourquoi il étoit revenu si tard la veille, et dérangea tous ses plans pour le soir, en lui ordonnant de l'accompagner à Portici. Ce contre-tems l'empêcha d'être instruit de la détermination de Bonarmo sur le projet de retourner le soir aux ruines de Paluzzi, et de se rendre à Villa Altieri.

Il passa à Portici encore la soirée suivante ; et, à son retour à Naples, le marquis se trouvant encore ab-

sent, il continua d'ignorer ce que son père avoit à lui dire. Un billet de Bonarmo lui annonça son refus de l'accompagner désormais à la forteresse, en le détournant de poursuivre une entreprise si hasardeuse.

N'ayant point de compagnon pour exécuter son projet de visiter de nouveau les ruines de Paluzzi, il en renvoya l'exécution au lendemain ; mais nulle considération ne put l'empêcher d'aller à Villa Altieri ; et dédaignant de solliciter l'ami dont il avoit déjà essuyé un refus, il prit son luth, et arriva au jardin plus tôt que les jours précédens.

Le soleil étoit couché depuis environ une heure ; mais l'horison conservoit encore au couchant une teinte brillante de jaune, et la voûte des cieux avoit cette sorte de transparence qu'on ne connoît que sous ce climat enchanteur, et qui semble

répandre la lumière douce du crépuscule sur le monde en repos. Au sud-est, le Vésuve se dessinoit à l'horison, mais le volcan se taisoit.

Vivaldi entendoit seulement les cris de quelques lazaronis jouant et se querellant à quelque distance du rivage. Au travers des jalousies d'un petit pavillon de l'orangerie, il apperçut une lumière, et il ne fut plus le maître de se refuser à l'espoir de voir Ellena. En vain hésita-t-il sur la démarche qu'il alloit faire ; en vain se dit-il qu'il étoit indécent de la poursuivre ainsi jusques dans sa retraite, et d'épier ses secrettes pensées : la tentation étoit trop forte pour céder à ces considérations. Elles ne l'arrêtèrent qu'un moment ; et, s'avançant vers le pavillon, il se plaça en face d'une jalousie ouverte, de manière à être caché par les branches et les feuilles d'un oranger. Ellena étoit seule, assise, et

dans une attitude pensive. Elle tenoit son luth sans en jouer ; elle paroissoit distraite de tous les objets qui l'environnoient. Sa physionomie et son regard tendre sembloient dire que son ame étoit occupée de sentimens intéressans. Vivaldi se rappelant alors que, dans une situation toute semblable, il lui avoit entendu prononcer son nom, reprit confiance, et alloit se découvrir à elle et se jeter à ses pieds, lorsqu'elle prononça ces paroles qui l'arrêtèrent :

Qu'il est insensé, dit-elle, cet orgueil de la naissance, préjugé, chimère, ennemis de notre bonheur. Non, je ne me résoudrai jamais à entrer dans une famille qui dédaigneroit de me recevoir. Ils apprendront au moins que je tiens de mes pères la noblesse de l'ame et des sentimens. Cependant, ô Vivaldi ! ce malheureux préjugé . . . . .

Vivaldi, entendant ces paroles, demeuroit immobile. Il étoit comme enchanté. Le son du luth et de la voix d'Ellena le rappela à lui. Elle se mit à chanter le premier couplet du même air par lequel il avoit commencé sa sérénade, et qu'elle chanta avec tout le goût et toute l'expression que le compositeur avoit pu y mettre en le produisant.

Elle s'arrêta après le premier couplet, et Vivaldi, emporté par la tentation d'une occasion si favorable de faire connoître sa passion, chanta le second couplet en s'accompagnant de son luth. Le tremblement dont il étoit saisi, en empêchant le développement de sa voix, rendoit son chant plus pathétique.

Ellena le reconnut bien vîte; son teint pâlit et rougit alternativement, et avant la fin du couplet elle étoit prête à s'évanouir. Vivaldi cependant s'avançoit vers le pavil-

lon. A son approche, elle rappela ses sens; elle lui ordonna de se retirer; et avant qu'il pût arriver jusqu'à elle, elle auroit quitté la place, s'il ne l'avoit arrêtée en implorant un moment d'attention.

Cela est impossible, dit Ellena.

Que j'entende seulement de vous que vous ne me haïssez pas, et que la hardiesse que j'ai eue de me présenter à vous ne m'a pas fait perdre les sentimens dont je viens d'entendre que vous m'honorez.

Ah! oubliez, dit Ellena, ce que vous avez entendu; je n'ai su ce que je disois.

Belle Ellena! croyez-vous qu'il me soit possible de l'oublier jamais? Ce souvenir sera dans tous les tems le consolateur de ma solitude et l'espérance qui me soutiendra.

Je ne puis être retenue plus longtems. Je ne me pardonnerois jamais de m'être laissée aller à une pareille

conversation ; mais, en disant ces derniers mots, Ellena laissa échapper un regard et un sourire qui les démentoit. Vivaldi crut à ces signes plutôt qu'aux paroles; mais, comme il cherchoit à lui exprimer toute sa satisfaction, elle avoit quitté le pavillon. Il voulut la suivre dans le jardin ; mais elle se déroba, et rentra avant qu'il pût l'atteindre.

Dès ce moment, Vivaldi sembla prendre une existence nouvelle. Le monde entier lui parut le séjour de la félicité. Le sourire d'Ellena laissa pour toujours son impression sur son cœur. Dans les transports de sa joie, il crut impossible qu'on le rendît jamais malheureux, et il défioit les caprices mêmes de la fortune. Il revola plutôt qu'il ne retourna à Naples, ne pensant plus au sévère moniteur dont il avoit déjà reçu les avertissemens.

Le marquis et sa mère n'étant pas

chez eux, il eut tout le loisir de s'abandonner avec délices à ses doux souvenirs qu'il recueilloit tous, et qu'il souffroit impatiemment qu'on vînt troubler. Il se promena toute la nuit dans son appartement avec une agitation égale, mais non semblable à celle que l'incertitude des sentimens d'Ellena lui avoit causée quelques jours auparavant. Il écrivit et déchira plusieurs lettres, tantôt craignant d'en avoir trop dit, et tantôt regrettant de n'en avoir pas dit davantage, se rappelant des traits qu'il auroit dû employer, se reprochant la foiblesse de ses expressions d'une passion qu'il lui sembloit qu'aucune langue ne pouvoit rendre.

Au matin cependant il étoit parvenu à écrire une lettre dont il étoit un peu plus content, et il la donna à un domestique de confiance pour la porter à Villa Altieri; mais à peine le porteur étoit-il parti qu'il se rappela

pela beaucoup de choses qu'il auroit dû dire, et beaucoup d'expressions qui auroient mieux rendu sa pensée ou ses sentimens, et qu'il eût voulu ravoir sa lettre à tout prix.

Dans cet état d'agitation, on l'avertit que son père le demandoit. Vivaldi ne fut pas long-tems en doute de ce qu'on avoit à lui dire.

J'ai voulu vous parler, lui dit le marquis avec hauteur et sévérité, sur un sujet de la plus grande importance pour votre honneur et votre bonheur; et j'ai voulu aussi vous fournir une occasion de démentir un rapport qui m'auroit fait beaucoup de peine si j'avois pu y croire. Heureusement j'ai trop bonne opinion de mon fils pour donner quelque foi à ce qu'on m'a dit de vous. J'ai même assuré que vous connoissiez trop bien ce que vous devez à votre famille et à vous-même pour vous laisser aller à une démarche

déshonorante pour elle et pour vous. Mon objet dans cette conversation est donc uniquement de vous donner un moment pour réfuter la calomnie dont on vous a noirci, et d'être autorisé par vous-même à détromper les personnes qui m'ont parlé ainsi de vous.

Vivaldi, qui avoit attendu impatiemment la fin de cet exorde, pria son père de l'instruire de l'objet du rapport qu'on lui avoit fait.

On m'a dit, reprit le marquis, qu'il y a une jeune personne appelée Ellena Rosalba. Connoissez-vous une personne de ce nom ?

Si je la connois ! s'écria Vivaldi. Mais excusez-moi, monsieur, ayez la bonté de continuer.

Le marquis s'arrêta un moment, regardant son fils avec sévérité, mais sans étonnement.

On dit qu'une jeune personne de

ce nom est venue à bout de vous séduire?

Il est très-vrai, monsieur, reprit le fils que la signora Ellena Rosalba m'a inspiré une tendre affection ; mais elle n'a employé pour cela aucun artifice ni aucun soin.

Je ne veux pas être interrompu, dit le marquis interrompant son fils à son tour. On dit qu'aidée d'une parente, près de laquelle elle vit, elle s'est conduite avec tant d'art qu'elle vous a amené à vous dégrader jusqu'à être son adorateur?

La signora Rosalba m'a élevé à l'honneur de lui faire ma cour, répliqua Vivaldi ne pouvant se contenir davantage. Et il alloit continuer, lorsque son père lui dit : Vous confessez donc votre folie ?

Monsieur, je m'honore de mon choix.

Jeune homme, comme je ne vois en vous que l'enthousiasme roma-

nesque d'un enfant, je veux bien vous pardonner pour cette fois, et seulement pour cette fois. Si vous reconnoissez votre erreur, détachez-vous au moment même de votre nouvelle favorite?

Monsieur........

Je vous le répète, reprit le marquis avec la plus grande emphase, détachez-vous-en; et pour vous prouver que je suis plus indulgent encore que juste, je veux bien à cette condition lui accorder une petite rente, qui sera une sorte de réparation du tort que vous lui avez fait en concourant à la corrompre.

Ah! monsieur, dit Vivaldi comme égaré, la corrompre! Qui a pu souiller sa réputation en portant à vos oreilles une si infâme fausseté? Nommez-le moi, je vous en conjure; nommez-le moi, pour que je lui en paie son juste salaire.

La corrompre! une rente prix de

sa corruption ! ô Ellena ! Ellena ! Comme il prononçoit ces mots, des larmes de tendresse couloient de ses yeux animés en même tems de la plus vive indignation.

Jeune homme, dit le marquis qui avoit observé avec inquiétude et avec un grand déplaisir la violence de l'émotion de son fils, je n'en crois pas légèrement un rapport, et je ne puis souffrir qu'on révoque en doute la vérité de ce que j'avance. On vous a trompé, et votre vanité perpétueroit l'illusion, si je n'interposois pas mon autorité pour déchirer le voile qui couvre vos yeux. Abandonnez-la à l'instant même, et je vous donnerai des preuves de sa mauvaise conduite, qui ébranleront la confiance que vous avez en elle, toute enthousiaste qu'elle est.

Moi, l'abandonner ! reprit Vivaldi avec plus de calme, mais d'un ton

ferme et énergique que son père ne lui avoit jamais vu prendre. Monsieur, vous n'avez jamais révoqué ma véracité en doute ; eh bien ! sur ma parole d'honneur, Ellena est innocente. Oui, innocente ! O ciel ! comment peut-il être devenu nécessaire de la justifier ! et comment sur-tout arrive-t-il que cette justification soit devenue un besoin pour moi !

Je vous plains en effet, lui dit froidement le marquis. Vous engagez pour elle votre parole d'honneur ; vous pouvez être de bonne foi. Je crois donc que vous êtes trompé ; vous la croyez vertueuse nonobstant vos visites de nuit à sa maison ; et supposons qu'elle le soit, comment la dédommagerez-vous de la tache dont sa réputation est désormais souillée ?

En proclamant au monde entier qu'elle est digne de devenir ma

femme, reprit Vivaldi avec des yeux ardens qui annonçoient le courage et la résolution.

Votre femme! dit le marquis avec un regard exprimant le plus profond dédain, et ensuite une colère inquiette. Si je croyois que vous puissiez oublier jusqu'à ce point l'honneur de notre maison, je vous renoncerois à jamais pour mon fils.

Eh! comment donc, s'écria Vivaldi, oublierois-je ce qui est dû à un père, en ne faisant que défendre les droits de l'innocence qui n'a point d'autre défenseur! Pourquoi ne me seroit-il pas permis de concilier ensemble l'accomplissement de deux devoirs si analogues? Mais, quoiqu'il en puisse arriver, je prendrai la défense de la foiblesse et de l'innocence opprimées, et je m'honorerai d'écouter la voix de la vertu qui m'enseigne qu'en cela je ne fais qu'obéir à la voix de l'humanité.

Oui, monsieur, si c'est-là ma destinée, je suis disposé à sacrifier ces petits prétendus devoirs à la grandeur d'un principe qui ennoblit les ames, et les porte aux plus belles actions; et c'est ainsi que je soutiendrai mieux l'honneur de ma maison.

D'après quel principe de morale, dit le marquis, désobéissez-vous à un père? Quelle est donc la vertu qui vous enseigne à dégrader votre famille?

Il n'y a de dégradation que dans le vice, monsieur, et il y a des circonstances en petit nombre où c'est vertu de désobéir.

Ce paradoxe et ce langage romanesque me font suffisamment connoître, reprit le marquis, le caractère de vos associés, et la prétendue innocence de celle que vous défendez d'un ton et d'un air si chevaleresque. Est-ce que vous ignorez que vous appartenez

tenez à votre famille, et non pas votre famille à vous; que vous avez à garder le dépôt de son honneur, et que vous ne pouvez pas disposer de vous-même? Je vous avertis que ma patience est à bout.

Vivaldi ne put entendre attaquer de nouveau la vertu d'Ellena sans reprendre sa défense; mais ce fut avec tous les égards dus à un père, quoiqu'avec l'indépendance et la dignité d'un homme. Malheureusement le père et le fils différoient d'opinion sur les limites de ces devoirs; le premier les portant jusqu'à une obéissance passive, et celui-ci ne les étendant que jusqu'au point où le bonheur de l'individu peut être en entier compromis, comme dans le mariage. Ils se séparèrent fort échauffés l'un et l'autre, Vivaldi ayant fait des efforts inutiles pour savoir de son père le nom du calomniateur d'Ellena, ainsi que pour le convaincre de

l'innocence de cette intéressante personne, et le marquis n'ayant pu tirer de son fils la promesse de ne plus la voir.

Telle étoit la situation de Vivaldi, qui, peu d'heures auparavant, avoit éprouvé un sentiment de bonheur assez grand pour lui faire oublier toutes ses souffrances passées, et le détourner de toute crainte pour l'avenir.

Le combat de ses passions entr'elles ne pouvoit avoir aucune fin. Il aimoit son père, et se seroit reproché davantage le chagrin qu'il lui causoit, sans le ressentiment qu'il éprouvoit du mépris avec lequel le marquis avoit parlé d'Ellena; et sentant qu'il lui étoit impossible de l'abandonner, il étoit révolté de la calomnie dont elle étoit l'objet, et impatient de la venger sur la personne de son détracteur.

Quoiqu'il eut prévu le méconten-

tement de son père, la scène qu'il venoit d'avoir lui avoit été plus pénible qu'il ne l'avoit imaginé d'avance; mais l'insulte faite à Ellena étoit pour lui aussi inattendue qu'intolérable. Cette circonstance même sembloit l'autoriser davantage à continuer de lui adresser ses vœux; car, s'il eût été possible qu'il l'abandonnât, il étoit désormais engagé par le sentiment de l'honneur à la défendre et à la protéger; et puisqu'il avoit été l'occasion, quoiqu'innocente, de l'atteinte portée à sa réputation, il étoit de son devoir d'en effacer entièrement l'impression. Les leçons de cette morale si plausible lui étant agréables, il se détermina à les suivre; mais il porta ses premiers soins à découvrir l'auteur des rapports faits à son père, et se rappelant avec surprise que le marquis lui avoit parlé de ses visites de nuit à Villa Altieri, il crut reconnoître

son délateur dans le moine qui lui avoit donné des avertissemens sur la route, et que cet homme étoit en même tems l'espion de ses démarches et le diffamateur d'Ellena, quoiqu'il ne pût concilier cette conduite avec la bienveillance apparente de celui qui lui donnoit de tels avis.

Cependant le cœur d'Ellena n'étoit pas tranquille, partagé qu'il étoit entre l'amour et l'orgueil. Mais, si elle avoit été instruite de ce qui s'étoit passé entre le marquis et son fils, le combat n'eut pas duré long-tems, et un juste sentiment de sa propre dignité l'eut bientôt déterminée à étouffer un amour naissant.

La signora Bianchi avoit instruit sa nièce du sujet de la dernière visite de Vivaldi; mais elle avoit un peu dissimulée dans son récit les circonstances qui pouvoient faire quelque peine à Ellena. Ainsi, elle s'étoit

contentée de lui dire qu'il ne falloit pas espérer que la famille du marquis approuvât une union avec une personne d'un rang si inférieur. Ellena, alarmée par cette insinuation, avoit repliqué que, puisque cela étoit ainsi, elle avoit bien fait d'écarter Vivaldi ; mais un soupir accompagnant ces mots, n'échappa pas à la signora Bianchi, qui se hasarda d'ajouter qu'elle n'avoit pas rejeté absolument sa demande.

Par cette conversation et quelques autres, Ellena vit avec plaisir sa secrette estime pour Vivaldi justifiée par l'autorité de sa tante ; elle s'efforça dès-lors de croire que la circonstance qui avoit alarmé son orgueil n'étoit pas aussi humiliante qu'elle l'avoit d'abord imaginé. La signora Bianchi de son côté cacha soigneusement à sa nièce les considérations qui lui avoient fait écouter Vivaldi, bien assurée que des motifs

d'intérêt, comptés pour quelque chose dans un engagement aussi sacré que le mariage, révolteroient l'ame noble et généreuse d'Ellena. Cependant, après quelques réflexions ultérieures sur les avantages qu'une telle alliance apporteroit à sa nièce, la signora Bianchi se détermina à en favoriser le projet auprès d'Ellena elle-même qui y étoit déjà si portée; elle trouva sa nièce moins docile sur ce point qu'elle ne s'y étoit attendue. Ellena étoit choquée de l'idée d'entrer clandestinement dans la famille de Vivaldi; mais sa tante, dont les infirmités pressoient les résolutions, demeura si convaincue de la nécessité et des avantages d'un tel engagement, qu'elle se résolut de faire tout ce qu'elle pourroit pour vaincre la résistance de sa nièce, quoiqu'elle vit bien que des moyens plus gradués pourroient avoir des effets plus sûrs. L'embarras

et le trouble qu'Ellena avoit laissé voir dans la soirée où Vivaldi l'avoit surprise exprimant ses sentimens pour lui, et le récit qu'elle avoit fait de cette entrevue à sa tante, avoit fait connoître suffisamment la situation de son cœur ; et lorsqu'arriva le lendemain matin la lettre de Vivaldi, où il peignoit avec simplicité et avec énergie tous ses sentimens, la tante ne négligea pas d'y joindre les observations qu'elle savoit bien devoir faire leur impression, d'après la connoissance qu'elle avoit du caractère et des dispositions d'Ellena.

Vivaldi, après son entrevue avec son père, ayant passé le reste de la journée à chercher les moyens de découvrir la personne qui l'avoit dénoncé, retourna le soir même à Villa Altieri, non pas avec mystère pour donner une sérénade sous le balcon de sa maîtresse, mais ouvertement pour converser avec la tante, qui le reçut

plus courtoisement qu'elle n'avoit fait à sa première visite. En voyant sur la physionomie de Vivaldi quelqu'anxiété, elle l'attribua à l'incertitude où il étoit encore sur les dispositions d'Ellena pour lui, et elle n'en fut ni surprise ni offensée; elle se hasarda à la dissiper, et à relever les espérances du jeune homme. Vivaldi craignoit de son côté qu'elle ne lui fît quelques questions sur les dispositions du marquis et de la marquise; mais elle ménagea sa propre délicatesse et celle de Vivaldi en gardant le silence sur ce point, et, après une conversation assez longue, il quitta Villa Altieri, le cœur un peu soulagé par l'approbation de la signora, et ranimé par un rayon d'espérance, quoiqu'il n'eût pu obtenir de voir Ellena. Pour celle-ci, la pensée de la déclaration qu'elle avoit faite la veille de ses sentimens, et la connoissance qu'elle avoit ac-

quise de l'opposition de la famille Vivaldi, lui causèrent un tel trouble qu'elle n'osa se risquer à une nouvelle entrevue.

A peine étoit-il de retour chez lui, que la marquise, qui n'avoit pas coutume d'être chez elle et seule à cette heure-là, l'envoya chercher, et eut avec lui une scène toute semblable à celle qu'il avoit eue avec son père, avec cette différence que la marquise le questionna avec plus d'adresse, et l'observa avec plus de sagacité. Vivaldi ne perdit pas un moment le respect dû à une mère. La marquise, ménageant la passion de son fils loin de l'irriter, et lui dissimulant en grande partie son ressentiment, se montra moins violente que le marquis dans ses représentations et dans ses menaces; modération qu'il lui étoit peut-être plus aisé de garder, parce qu'elle avoit déjà préparé les moyens d'empêcher

l'exécution des projets de son fils.

Vivaldi la quitta sans avoir été convaincu par ses argumens, ni effrayé par ses prophéties, et bien résolu de poursuivre ses desseins. Il ne fut pas fort alarmé, parce qu'il ne connoissoit pas assez le caractère de sa mère pour savoir combien les mesures qu'elle pouvoit prendre étoient redoutables. La mère de son côté désespérant de vaincre la résistance de son fils à force ouverte, prit pour auxiliaire un homme doué du genre de talens qu'il lui falloit, et dont le génie et le caractère le rendoient parfaitement propre à la servir; aidée dans ce choix bien plus par sa méchanceté que par la pénétration de son esprit, mais connoissant bien l'homme qu'elle vouloit employer, et déterminée à le mettre en action pour seconder ses vues.

Il y avoit alors chez les dominicains du couvent du Spirito Santo à

Naples, un religieux appelé le père Schedoni, italien, comme son nom l'indique, mais dont la famille étoit inconnue, lui-même montrant dans toutes les occasions un grand soin de jeter un voile impénétrable sur son origine. Quelles que fussent ses raisons, jamais on ne lui entendoit faire mention d'aucun parent, ni du lieu de sa naissance. Il éludoit avec beaucoup d'art toutes les questions relatives à ce sujet que ses confrères lui faisoient quelquefois. Diverses circonstances cependant donnoient à penser qu'il étoit homme de quelque naissance, et qu'il avoit joui de quelque fortune. Son caractère perçant quelquefois au travers du costume de son état, sembloit hautain ; mais c'étoit plutôt le sombre orgueil de la prétention déjouée, que la fierté d'une ame généreuse. Ceux de ses confrères, à qui il avoit inspiré quelqu'intérêt, croyoient que la singu-

larité de ses manières, sa réserve sévère, son silence obstiné, ses fréquentes pénitences étoient l'effet des malheurs qu'il avoit éprouvés, et dont le souvenir déchiroit encore un esprit hautain et désordonné; tandis que les autres conjecturoient que sa manière d'être étoit la conséquence de quelque grand crime, remplissant de remords une conscience troublée.

Quelquefois il se tenoit écarté de toute société plusieurs jours de suite, ou, quand dans la même disposition il étoit forcé d'y rentrer, il sembloit ignorer où il étoit, et demeuroit plongé dans la méditation et gardant le silence. On ne savoit pas toujours où il se retiroit, quoique ses pas fussent souvent observés. On ne l'entendoit jamais se plaindre. Les plus anciens religieux disoient qu'il avoit du talent, mais ils ne lui accordoient pas de savoir.

Ils applaudissoient à la subtilité qu'il montroit quelquefois ; mais ils observoient que rarement il saisissoit la vérité simple, et que, capable de la poursuivre dans les labyrinthes de la métaphysique, il la méconnoissoit lorsqu'elle se présentoit sans voile devant lui. Et en effet, il n'avoit aucun amour du vrai ; il ne le cherchoit pas par les routes larges d'un raisonnement franc et vigoureux ; il n'aimoit qu'à exercer son esprit artificieux dans un dédale de sophismes. A la fin une longue habitude de cet abus de l'esprit avoit tellement gâté le sien, qu'il ne pouvoit plus admettre comme vrai rien de ce qui étoit simple et se comprenoit aisément.

Parmi ses confrères aucun ne l'aimoit ; plusieurs avoient pour lui de l'aversion, et presque tous le craignoient. Sa figure frappoit, mais non pas d'une manière favorable. Il

étoit d'une taille haute et mince, et ses jambes et ses bras étoient d'une grandeur démésurée. Lorsqu'il marchoit enveloppé dans la robe noire de son ordre, il avoit dans son air quelque chose de terrible et de plus qu'humain. Son capuce, jetant une ombre sur la pâleur livide de son visage, ajoutoit à la sévérité de sa physionomie, et donnoit à ses grands yeux un caractère de mélancolie dont l'effet approchoit de l'horreur. Ce n'étoit pas la mélancolie d'un cœur sensible et blessé, mais celle d'une ame sombre et féroce. Il y avoit dans sa physionomie quelque chose de très-singulier, et qu'on ne pouvoit aisément définir. On y voyoit les traces de beaucoup de passions qui sembloient avoir formé et fixé des traits qu'elles n'animoient plus. La tristesse et la sévérité y dominoient. Ses yeux étoient si perçans qu'ils sembloient

pénétrer d'un seul regard dans les profondeurs du cœur des hommes, et y lire leurs plus secrettes pensées. Peu de personnes pouvoient supporter son coup-d'œil; et après en avoir été atteint, on évitoit de le rencontrer de nouveau. Cependant nonobstant son goût pour la retraite et son austérité, il avoit déployé dans quelques occasions un caractère qu'on ne lui eût pas soupçonné; et en s'accommodant avec une étonnante facilité à l'humeur et aux passions des personnes qu'il vouloit se concilier, il avoit su les subjuguer entièrement.

Or, ce moine, ce Schedoni, étoit le confesseur et le conseil de la marquise Vivaldi. Elle l'avoit consulté dans les premiers mouvemens de son orgueil blessé, et de son indignation à la connoissance des projets de son fils, et avoit reconnu bientôt que ses talens la serviroient à merveilles.

Ils étoient l'un et l'autre parfaitement assortis pour s'aider dans l'exécution d'un même plan. Schedoni étoit doué d'une grande adresse, et animé par une grande ambition à l'employer toute entière ; et la marquise résolue à tout sacrifier pour défendre son inflexible orgueil de l'atteinte qu'elle craignoit, et ayant un grand crédit à la cour : l'un espérant obtenir pour ses services une riche récompense, et l'autre disposée à prodiguer ses dons à celui qui l'aideroit à soutenir la dignité de sa maison. Excités par ces passions et ces motifs, ils concertèrent en secret, et à l'insu du marquis lui-même, les moyens d'arriver à leur but.

Vivaldi sortant du cabinet de sa mère avoit rencontré Schedoni qui en sortoit. Il n'ignoroit pas qu'il étoit le confesseur de sa mère ; mais il fut surpris de le voir chez elle à l'heure qu'il étoit. Schedoni lui fit une

une inclination de tête avec un air de douceur affecté ; mais Vivaldi, frappé de son regard pénétrant, recula par un mouvement involontaire, sorte de pressentiment des embûches et des persécutions que le moine lui préparoit.

CHAPITRE III.

DEPUIS sa dernière visite à Villa Altieri, Vivaldi alloit fréquemment revoir la signora Bianchi, et Ellena s'étoit enfin laissée amener à se joindre à eux dans une conversation qui rouloit le plus souvent sur des sujets indifférens. La tante, connoissant les sentimens et le caractère de sa nièce, jugeoit que Vivaldi réussiroit plus sûrement auprès d'elle par la réserve et le silence qu'en déclarant plus ouvertement ses sentimens. Ellena, jusqu'à ce que son cœur fût absolument subjugué, pouvoit être alarmée par une telle déclaration, et ce danger diminuoit chaque jour à mesure qu'il la voyoit davantage.

La signora Bianchi avoit fait connoître à Vivaldi qu'il n'avoit point

de rival à craindre; qu'Ellena avoit constamment repoussé tous les admirateurs qui l'avoient découverte dans sa retraite, et que sa réserve actuelle procédoit de la crainte qu'elle avoit de l'opposition de la famille de Vivaldi, et non d'aucun éloignement pour lui-même. Il s'abstînt dès-lors de presser davantage Ellena, jusqu'à ce qu'il lui eût inspiré plus de sécurité; et son espérance fut encouragée par la signora Bianchi, qui plaidoit tous les jours sa cause avec plus de succès.

Plusieurs semaines se passèrent de cette manière, jusqu'à ce qu'Ellena, cédant aux instances de sa tante et à l'inclination de son propre cœur, agréa enfin Vivaldi pour son admirateur déclaré. On oublia l'opposition de la famille, ou, si on s'en souvînt, ce fut avec l'espérance qu'on viendroit à bout de la surmonter.

Les amoureux avec la signora Bianchi, et un parent éloigné de cette dernière, appelé il signor Giotto, faisoient de fréquentes excursions dans les délicieux environs de Naples. Vivaldi ne prenoit plus la peine de cacher son attachement, et vouloit au contraire démentir les bruits injurieux répandus contre Ellena par la publicité de ses soins pour elle. Le souvenir de ce qu'elle avoit souffert dans sa réputation à son occasion, ainsi que son innocente confiance et la douceur de ses manières envers lui, mêloit à son amour un sentiment de compassion respectueuse qui éloignoit désormais de sa pensée toute vanité de famille, et l'attachoit pour toujours à elle.

Ces promenades les menoient tantôt à Puzzoles, ou à Baies, ou sur les côteaux boisés de Pausilippe ; et à leur retour dans une barque sur

la baie, ils jouissoient des scènes ravissantes que leur offroit le rivage, qu'animoient les chants des vignerons après le travail du jour, et les airs vifs des danses des pêcheurs. Les rameurs suspendoient leurs mouvemens, tandis que la petite société prêtoit une oreille attentive à des voix auxquelles le sentiment inspiroit des modulations d'une éloquence plus touchante que toutes celles que l'art seul peut déployer. Ils admiroient la légèreté et la grace naturelle qui distinguent la danse des mariniers et des gens de la campagne de Naples. Souvent en doublant un promontoire formé de roches s'avançant dans la mer, ou suspendues sur leurs têtes, ils voyoient se déployer sous leurs yeux des beautés qu'aucun pinceau ne peut rendre, chaque partie du paysage se réfléchissant dans les eaux; les roches

coupées à pic de formes différentes et bizarres, couvertes d'arbres de leur pied jusqu'à leurs sommets; une ruine, sur une pointe avancée, se montrant au travers des arbres ; des chaumières sur le bord d'un précipice; les grouppes dansans sur le rivage : ces objets, tantôt éclairés par la lumière argentée de l'astre de la nuit, ou seulement à demi-cachés dans ses douces ombres ; les rayons de la lune jetant sur la surface de la mer une longue trace de lumière tremblante, et faisant distinguer au loin des navires voguant dans toutes les directions : tous ces objets présentoient un spectacle dont la magnificence répondoit à la beauté du lieu qui les rassembloit.

Dans l'une de ces soirées, Vivaldi assis avec Ellena et la signora Bianchi, dans ce même pavillon où il avoit entendu le court et intéressant soliloque par lequel il avoit

connu le penchant d'Ellena pour lui, pressoit avec plus d'instance son union. La signora Bianchi n'y opposoit aucune objection. Depuis quelque tems elle n'étoit pas bien ; et voyant sa santé décliner, elle étoit impatiente de voir le sort de sa nièce assuré ; elle ne voyoit qu'avec des yeux languissans la belle scène qui se déployoit au coucher du soleil. La mer enflammée de ses rayons, la multitude de barques retournant de Santa Lucia au port de Naples, la belle tour romaine qui termine le môle, et les pêcheurs fumant au pied et à l'ombre de ses murailles, ou se tenant sur les bords de la mer pour recevoir leurs camarades à l'arrivée de leurs bateaux, ces tableaux charmans sembloient ne faire sur elle qu'une triste impression. Hélas! dit-elle rompant une long silence, ce beau soleil qui colore ces rivages, et qui éclaire au loin ces montagnes

majestueuses, ne brillera bientôt plus pour moi ; mes yeux se fermeront bientôt pour ne plus jouir de ce spectacle.

Ellena ayant fait à sa tante de tendres reproches pour cette idée mélancolique, Bianchi ne répondit qu'en exprimant un desir ardent de la voir assurée d'une protection après elle ; à quoi elle ajouta que, si ce bonheur étoit retardé, elle ne vivroit pas assez pour le voir. Ellena vivement affectée de ce triste pressentiment, et de cette mention directe de sa situation en présence de Vivaldi, fondit en larmes, tandis que lui-même, s'appuyant des desirs de la signora Bianchi, pressa de nouveau son union avec une plus grande vivacité.

On ne peut plus, dit la signora Bianchi, se laisser arrêter par de vains scrupules, lorsque le tems de dire la vérité est arrivé. Ma chère fille,

fille, je ne dois plus rien vous cacher. Les médecins disent que je ne puis vivre encore long-tems. Cédez à la seule demande que j'aie à vous faire, et je mourrai contente.

Après un moment de silence, prenant la main de sa nièce, et se tournant vers Vivaldi, ceci sera sans doute une séparation cruelle pour toutes deux ; car elle a toujours eu pour moi la tendresse d'une fille, et je me flatte d'avoir rempli envers elle tous les devoirs d'une mère. Jugez donc de sa douleur quand je ne serai plus ; mais ce sera à vous de l'adoucir.

Vivaldi jeta sur Ellena un regard tendre, et alloit parler, lorsque la tante reprit : Mes regrets seroient plus vifs, si je ne croyois pas que je la confie à une tendresse qui ne peut s'affoiblir, et si je ne la laissois pas résolue à accepter la protection qu'un époux peut seul lui donner.

Monsieur, je vous lègue ma fille; veillez sur elle, et défendez-la, s'il est possible, des infortunes de la vie avec le soin et la vigilance que j'ai mis à l'en garantir. J'aurois encore beaucoup à dire, mais mes forces sont épuisées.

En recevant des mains de la signora Bianchi ce sacré dépôt, Vivaldi se rappelant l'injure faite à Ellena par le marquis, fut saisi d'une indignation généreuse dont il eut beaucoup de peine à cacher la cause, et qui fut bientôt suivie d'un mouvement de tendresse qui mouilla ses yeux de larmes. En ce moment même, il se fit à lui-même le vœu de défendre la réputation, et d'assurer le bonheur d'Ellena au prix de toute espèce de sacrifice, et nonobstant toute autre considération.

La signora Bianchi, en terminant son discours, donna la main d'Ellena à Vivaldi, qui la reçut avec une

émotion que sa physionomie seule pouvoit peindre. Je jure, dit-il d'un ton solemnel, en levant au ciel des yeux animés, que je ne trahirai jamais la confiance dont on m'a cru digne ; que ma vie entière sera consacrée à assurer le bonheur d'Ellena qui deviendra désormais le mien ; que, dès ce moment, je me regarde comme attaché irrévocablement à elle par des liens aussi sacrés que ceux que forme la religion, et que je la protégerai comme mon épouse tant qu'il me restera un souffle de vie : et tandis qu'il proféroit ces paroles, la vérité de ses sentimens se montroit par l'air et le ton qui accompagnoient ses énergiques expressions.

Ellena toujours en larmes, et agitée par diverses pensées, ne dît pas une parole ; mais, écartant son mouchoir de ses yeux, elle lui jeta un regard si tendre, et lui laissa voir un

sourire si doux, si timide, et cependant si plein de confiance, qu'elle exprima toutes les émotions de son cœur plus distinctement et plus éloquemment que n'auroit pu faire le langage le plus éloquent.

Avant de quitter Villa Altieri, il eut encore une conversation avec la signora Bianchi, où il fut convenu que le mariage se feroit dans la semaine suivante, si on pouvoit y faire consentir Ellena, et qu'il reviendroit le lendemain pour connoître sa détermination.

Il retourna à Naples transporté d'une joie qui fut un peu troublée par l'ordre qu'il reçut de son père de venir lui parler; Vivaldi, sachant pour quel motif, obéit avec répugnance.

Le marquis étoit plongé dans une rêverie si profonde, qu'il n'apperçut pas d'abord son fils. En levant des yeux où se montroient le mécon-

tentement et quelqu'embarras, il les fixa sur Vivaldi. J'apprends, dit-il, que vous persistez dans les indignes projets que j'ai voulu vous faire abandonner; je vous ai laissé à vous-même jusqu'à présent, pour vous donner le tems et le mérite de rétracter de votre propre mouvement la déclaration que vous avez osé me faire de vos principes et de vos intentions; je suis instruit que vos visites à cette malheureuse fille n'ont pas été moins fréquentes qu'auparavant, et que vous en êtes aussi fortement épris.

Si vous parlez, monsieur, d'Ellena Rosalba, permettez-moi de vous dire qu'elle n'est point malheureuse. Je ne crains pas de vous avouer que je lui suis attaché pour la vie. Eh! pourquoi, mon père, ajouta-t-il, persisteriez-vous à vous opposer au bonheur de votre fils? Et sur-tout pourquoi continuez-vous à

juger avec injustice une personne digne de votre estime autant qu'elle l'est de tout mon amour ?

Comme je n'en suis pas amoureux, reprit le marquis, et que l'âge d'une jeunesse crédule est passé pour moi, je ne me détermine dans mes opinions qu'après un mûr examen, et je ne cède qu'aux preuves et à la conviction.

Quelle preuve donc vous a si aisément convaincu ? dit Vivaldi. Quel est celui qui persiste à abuser de votre confiance et à conspirer contre mon bonheur ?

Le marquis parut fort blessé de ces doutes et de ces questions de son fils. Une longue conversation s'ensuivit, où il ne se fit aucun rapprochement ; le père renouvelant l'accusation et les menaces, et Vivaldi défendant Ellena, et protestant que son attachement pour elle et ses résolutions étoient inébranlables.

Toutes les instances de Vivaldi ne purent obtenir de son père les preuves de la mauvaise opinion qu'il montroit pour Ellena, ni le nom de son détracteur ; ni les menaces du marquis tirer du fils la promesse de renoncer à son amour. Le marquis avoit oublié en cette occasion sa politique ordinaire ; car sa violence avoit révolté Vivaldi, en qui la douceur et des remontrances plus mesurées, réveillant la tendresse filiale, auroient au moins élevé des scrupules et un combat entre ses devoirs et sa passion : mais il ne pouvoit plus hésiter. Il regarda désormais son père comme un oppresseur qui prétendoit le priver de ses droits les plus sacrés, et comme un homme injuste qui ne se faisoit aucun scrupule de souiller la réputation d'une créature innocente et sans défense sur le rapport suspect d'un vil délateur ; et dès-lors aucun remords

n'affoiblit chez Vivaldi sa résolution de défendre sa liberté, et il fût plus pressé que jamais de conclure un mariage qui assureroit l'honneur d'Ellena et sa propre félicité.

Il retourna donc le jour suivant à Villa Altieri, avec une plus vive impatience d'apprendre le résultat de la conversation que la signora Bianchi devoit avoir eue avec sa nièce, et le jour auquel le mariage pourroit se faire. Pendant sa route, toutes ses pensées se portant sur Ellena, il marchoit sans jeter les yeux autour de lui, et sans remarquer où il étoit, jusqu'à ce qu'arrivé à la voûte qui étoit sur son chemin, une voix se fit entendre : *N'allez point à Villa Altieri, la mort y est.* Et c'étoit la même voix qu'il avoit déjà entendue, et la même figure de moine qui passa rapidement devant lui.

Avant que Vivaldi fût revenu de

l'effroi que cette soudaine apparition lui causa, l'inconnu avoit disparu. Il lui sembla s'être replongé dans une partie obscure d'où il étoit sorti soudainement; car il ne le vit point sortir par aucune des deux ouvertures de la voûte. Vivaldi le poursuivit de la voix, le conjurant de se montrer, et de lui dire qui étoit mort à Villa Altieri. Personne ne répondit.

Persuadé que l'inconnu ne pouvoit lui avoir échappé, en sortant de dessous la voûte sans être vu, autrement que par l'escalier qui conduisoit à la forteresse, Vivaldi avoit commencé à le monter, lorsqu'il considéra que le meilleur moyen d'entendre le sens de l'avis effrayant qu'il venoit de recevoir étoit d'aller toute de suite à Villa Altieri, il abandonna son entreprise, et marcha à grands pas vers la demeure d'Ellena.

Une personne indifférente, instruite comme l'étoit Vivaldi de l'état de foiblesse où étoit la signora Bianchi, auroit tout de suite pensé que c'étoit d'elle que le moine avoit parlé; mais Ellèna mourante se présenta d'abord à l'imagination effrayée de Vivaldi. Cette crainte naturelle à une ardente passion fut accompagnée en lui d'un pressentiment aussi extraordinaire qu'horrible. Il crut voir Ellena assassinée et baignée dans son sang, le visage couvert de la pâleur de la mort, tournant vers lui des yeux éteints, et implorant son secours contre la destinée qui la précipitoit au tombeau. Cette horrible image l'avoit tellement affecté que, lorsqu'il arriva à la porte du jardin, il étoit agité d'un tel tremblement qu'il s'arrêta tout court, ne pouvant avancer plus loin dans la crainte de voir la vérité. A la fin, il prit courage; et

ouvrant une petite porte dont on lui avoit confié la clef depuis quelques jours, il arriva à la maison par un chemin plus court. Le silence et la solitude régnoit tout autour; plusieurs des jalousies étoient fermées. Comme il s'efforçoit de tirer des conjectures des moindres circonstances, son abattement augmentoit à mesure qu'il avançoit, jusqu'à ce qu'arrivé à quelques pas du péristile toutes ses craintes furent confirmées. Il entendit du dedans des gémissemens étouffés, et quelques sons de ce chant lugubre en usage dans quelques parties de l'Italie pour les prières qu'on fait auprès des mourans. Ces sons étoient si foibles et paroissoient venir de si loin, qu'ils venoient, pour ainsi dire, expirer à son oreille; mais, sans s'arrêter davantage, il frappa fortement à la porte.

Enfin, après plusieurs coups, la vieille femme-de-chambre Béatrix

parut. Elle n'attendit pas les questions de Vivaldi. Hélas ! monsieur, qui s'y seroit attendu ? vous l'avez vue encore hier au soir : elle se portoit aussi bien que moi. Qui pouvoit penser qu'aujourd'hui même elle ne seroit plus ?

Elle est morte ! dites-vous, s'écria Vivaldi ; elle est morte ! et le cœur lui manquant, il s'appuya contre un pilier pour se soutenir. Béatrix venant à son secours, il lui fit signe de s'arrêter. Quand est-elle morte? dit-il en respirant avec une extrême difficulté. Comment et où est-elle ?

Hélas ! dit Béatrix sanglotant, qui m'eût dit que je vivrois assez pour voir ce jour malheureux ! J'espérois mourir avant elle.

Comment est-elle morte, et quand ? reprit Vivaldi. Quand ?

Vers les deux heures du matin, monsieur. Malheureuse que je suis.

Je suis mieux, dit Vivaldi s'encourageant lui-même. Conduisez-moi à son appartement. Il faut que je la voie. Menez-moi.

Hélas ! monsieur, c'est un triste spectacle. Pourquoi voulez-vous la voir ? Croyez-moi, monsieur, n'y allez point.

Conduisez-moi sur le champ, dit Vivaldi, ou j'en trouverai moi-même le chemin.

Béatrix, effrayée de son regard et de ses mouvemens, ne s'opposa plus à son desir. Elle le pria seulement d'attendre qu'elle eût informé sa maîtresse de son arrivée, et il la suivit par une suite de chambres dont toutes les jalousies étoient fermées. Les chants avoient cessé, et rien ne troubloit le silence de ces appartemens déserts. A la porte du dernier, où il fut obligé de s'arrêter, son agitation fut telle que Béatrix, craignant à chaque instant qu'il ne

se laissât tomber, s'offrit à le soutenir; mais il rejeta son offre, et, jetant les yeux tout autour de la chambre où il se trouvoit, il voit une personne en pleurs assise auprès d'un lit, et reconnut Ellena. On peut imaginer sa surprise et ses transports. Il se garda bien d'en expliquer la cause, Ellena pouvant être blessée de voir que le même évènement qui la désoloit pouvoit, par le concours singulier des circonstances, causer de la joie à l'homme qu'elle aimoit.

Il ne voulut pas la distraire longtems des soins pieux par lesquels elle exhaloit et soulageoit sa douleur, et il employa tout le tems qu'il passa auprès d'elle à contenir sa propre émotion et à calmer celle d'Ellena.

En la quittant, il s'entretint encore avec Béatrix, et il apprit d'elle que la signora Bianchi s'étoit retirée le soir précédent dans son état

ordinaire de santé. Vers une heure du matin, dit-elle, je fus tirée de mon premier sommeil par un bruit venant de la chambre de madame. C'est une cruelle chose pour moi, monsieur, que d'être éveillée ainsi ; et, Dieu me pardonne, j'en pris de l'humeur, et ne voulant pas me déranger, j'essayai de me rendormir ; mais le bruit recommença bientôt. Je me dis à moi-même : quelqu'un est entré dans la maison. J'entends bientôt la voix de ma jeune maîtresse : Béatrix, Béatrix ! Ah ! la pauvre dame, elle étoit d'un effroi. . . . . Elle vint à ma porte. Je me levai, et la trouvai pâle comme la mort et toute tremblante. Ma tante se meurt, me dit-elle, venez vîte ; et elle s'en alla sans attendre ma réponse. Sainte-Vierge ! je crus que j'allois m'évanouir.

Ensuite, dit Vivaldi excédé de ce long récit, votre maîtresse. . . . .

Ah ! la pauvre dame, dit-elle. Je crus que je ne pourrois jamais me traîner jusqu'à sa chambre ; et quand j'y arrivai, j'étois presqu'aussi mal qu'elle. Elle étoit sur son lit. Quel triste spectacle ! Je vis qu'elle s'en alloit mourant ; elle ne pouvoit parler, quoiqu'elle fît des efforts pour cela. Mais elle conservoit toute sa raison ; car elle regardoit la signora Ellena avec tant de tendresse, s'efforçant en vain de lui parler, qu'il y avoit de quoi fendre le cœur de la voir. Ainsi quelque chose sembloit lui peser sur le cœur, et elle essayoit de s'en soulager ; elle serroit la main d'Ellena, et fixoit ses yeux sur elle avec une telle expression, qu'à moins d'avoir un cœur de pierre, on n'eût pu s'empêcher d'en être attendri. Ma pauvre jeune maîtresse étoit abîmée dans la douleur, et son cœur sembloit se briser. Pauvre demoiselle ! elle a perdu une bonne amie

en effet, et de celles qu'on ne retrouve jamais.

Oui, dit Vivaldi avec chaleur; mais elle trouvera un ami aussi constant et aussi tendre.

Dieu le veuille, dit Béatrix en exprimant quelque sorte de doute. On a essayé, continua-t-elle, tous les remèdes; elle n'a pu avaler la médecine que le docteur avoit ordonnée. Sa foiblesse a augmenté rapidement. A la fin, en me serrant fortement la main, elle a jeté les yeux sur Ellena; mais son regard est devenu bientôt terne et fixe, et elle sembloit ne plus distinguer les objets. Je vis bien qu'elle s'en alloit. Sa main ne pressoit plus la mienne, et le froid de la mort la saisit. En peu de minutes, son visage devint comme vous l'avez vu, et elle est morte, sans avoir eu le tems d'être confessée, vers les deux heures après midi.

Béatrix, ayant enfin cessé de parler, se mit à pleurer, et Vivaldi s'attendrit avec elle. Il se passa quelques momens avant qu'il pût être assez maître de lui-même pour demander quels avoient été les symptômes de la maladie de la signora Bianchi, et si elle avoit éprouvé auparavant quelque chose de semblable ?

Jamais, monsieur, dit la vieille femme-de chambre, quoiqu'elle ait été long-tems infirme, et baissant, pour ainsi dire, tous les jours; et je vous avoue . . . . .

Qu'entendez-vous par-là, dit Vivaldi.

Véritablement, monsieur, je ne sais que penser de cette mort. On n'en peut rien dire de certain. On se moqueroit de moi, et personne ne me croiroit, si je disois tout ce que j'en pense.

Parlez clairement, dit Vivaldi, et ne craignez rien de ma part.

Je ne crains rien de vous, dit-elle ; mais mon propos peut courir, et si l'on savoit que je l'ai tenu la première.

Jamais on ne le saura de moi, dit Vivaldi avec impatience. Confiez-moi sans crainte toutes vos conjectures.

Eh bien donc, monsieur, je vous avouerai que je n'aime point cette mort si subite, ni l'espèce de mal qui l'a emportée, ni l'aspect de son visage après sa mort.

Expliquez - vous nettement sur cela ? dit Vivaldi.

Il y a des gens, monsieur, qui ne veulent pas entendre ce que l'on dit le plus clairement. Je m'explique, je crois assez bien, si je pouvois dire tout ce que je pense.... Enfin, je ne crois pas qu'elle soit morte de sa belle mort.

Comment, dit Vivaldi, et sur quelles raisons ?

Je vous les ai déjà dites, en vous témoignant mon étonnement de la promptitude de sa mort, et de la couleur de son visage immédiatement après.

Grands dieux ! dit Vivaldi, vous soupçonnez du poison.

Je ne dis pas cela, reprit-elle ; mais elle ne me semble pas être morte naturellement.

Qui est-ce qui est venu ici en dernier lieu ? dit Vivaldi d'une voix tremblante.

Hélas ! personne, elle vivoit si retirée.

Quoi ! elle n'a reçu aucune visite ces jours passés ?

Non, depuis long-tems, personne que vous et le signor Giotto. La seule personne qui soit entrée ici depuis plusieurs semaines, autant que je m'en souviens, est une sœur

du couvent voisin qui venoit ici cher-cher les broderies de ma jeune maîtresse.

Des broderies ! et quel est ce couvent ?

Sainte-Marie de la Pieta, que vous verrez d'ici, si vous vous approchez de la fenêtre, là-bas parmi les arbres de ce côteau, justement au-dessus des jardins qui sont le long de la baie. Il y a une plantation d'oliviers au-delà, et vous observerez, monsieur, une chaîne de rochers rougeâtres plus élevés encore que le bois, et qui semble aller tomber sur le clocher. Le voyez-vous !

Y a-t-il long-tems que cette sœur est venue ici ? demanda Vivaldi.

Environ trois semaines, monsieur.

Et vous êtes certaine qu'il n'est venu personne autre ici ?

Non, personne, excepté le pêcheur et le jardinier et le marchand

de macaroni ; car il y a si loin d'ici à Naples, et j'ai si peu de tems.

Trois semaines, dites-vous. Nous parlerons de cela une autre fois ; mais faites-moi voir le visage de la défunte sans qu'Ellena en sache rien, et je vous recommande bien, Béatrix, de garder un silence absolu avec Ellena sur vos conjectures concernant la mort de sa tante. Croyez-vous qu'elle ait conçu quelques soupçons semblables ?

Béatrix l'assura que non, et lui promit le plus profond secret.

Il quitta Villa Altieri méditant sur les circonstances dont il venoit d'être instruit, et sur l'espèce de prophétie du moine, qu'il ne pouvoit s'empêcher de voir comme ayant quelque liaison avec la mort soudaine de la signora Bianchi. Il lui vint alors en pensée pour la première fois que ce moine, cet inconnu étoit Schedoni lui-même,

qu'il voyoit depuis quelque tems rendre des visites plus fréquentes à la marquise. Cette conjecture le conduisit à un autre soupçon, qu'il repoussa d'abord avec horreur, mais qui se représenta bientôt avec plus de force à son esprit. Il s'efforça de se rappeler la voix et la figure de l'inconnu pour les comparer avec celles du confesseur ; l'un et l'autre lui paroissoient différer dans les deux individus : mais cette différence n'empêchoit pas que l'inconnu ne pût être un agent de Schedoni, un espion attaché à ses pas par le confesseur et le diffamateur d'Ellena, et tous deux, s'il y avoit deux personnes en action, employés par ses parens. Enflammé d'indignation contre les indignes artifices mis en usage pour contrarier son amour, et dévoré d'impatience de connoître le délateur d'Ellena, il se détermina à tenter tout pour découvrir la vérité,

soit en forçant Schedoni à la lui avouer, soit en poursuivant dans les ruines de Paluzzi l'inconnu qui pouvoit être l'agent du confesseur.

Le couvent que Béatrix lui avoit montré fut aussi l'objet de ses réflexions et de ses inquiétudes. Cependant il étoit difficile d'y supposer des ennemis d'Ellena ; elle étoit depuis quelques années en liaison avec les religieuses. Les broderies dont Béatrix lui avoit parlé expliquoient assez la nature de leurs relations ; et cette circonstance lui faisant connoître plus sûrement le peu de fortune d'Ellena, et la vie laborieuse par laquelle elle fournissoit à ses besoins et à ceux de sa tante, augmentoit la tendre admiration qu'il avoit conçue pour elle.

Les soupçons de poison que lui avoit communiqués Béatrix, lui revenoient aussi sans cesse à l'esprit ; mais il étoit hors de vraisemblance

que

que personne eût un intérêt assez grand à la mort de cette pauvre femme pour l'avoir empoisonnée. Cependant une mort si subite, et la singularité de quelques circonstances antérieures et subséquentes, conduisoient Vivaldi à quelques doutes sur les causes de cet événement. Il pensa qu'en revoyant le corps, ses doutes s'évanouiroient. Béatrix avoit promis de le lui montrer s'il pouvoit revenir le soir, lorsqu'Ellena seroit retirée dans sa chambre. Il avoit bien quelqu'éloignement pour cette démarche. Il se reprochoit de s'introduire ainsi secrettement dans la maison d'Ellena dans les circonstances délicates où elle se trouvoit. Il étoit cependant nécessaire qu'il s'y rendit avec un médecin qui pût reconnoître les véritables causes de la mort; et cette nécessité et l'espoir qu'il avoit d'acquérir bientôt le droit de mettre l'honneur et la réputation

d'Ellena à l'abri de toute censure, dissipèrent les scrupules qu'il avoit conçus sur cette démarche. Il devoit s'y rendre à l'heure convenue avec Béatrix. Il fut ainsi forcé de renvoyer à un autre moment son projet d'aller à la recherche de l'inconnu.

CHAPITRE IV.

VIVALDI, de retour à Naples, se rendit dans l'appartement de sa mère avec le projet de lui faire quelques questions relatives à Schedoni. Il n'espéroit pas qu'elle y répondît nettement; mais, quelles que fussent ses réponses, elles pouvoient le conduire à découvrir quelque partie de la vérité.

La marquise étoit dans son cabinet avec le confesseur. Cet homme me poursuit, dit-il en lui-même, comme mon mauvais ange; mais, avant qu'il quitte la chambre, je saurai si mes soupçons sont fondés.

Schedoni étoit tellement engagé dans la conversation qu'il ne s'apperçut pas d'abord de l'arrivée de Vivaldi, qui profita de ce moment

pour examiner sa physionomie. Le moine en parlant avoit les yeux baissés, et ses traits sans mouvement exprimoient à la fois l'artifice et la sévérité. La marquise l'écoutoit avec une profonde attention, la tête baissée de son côté comme pour saisir les plus foibles articulations de sa voix, et son visage peignant l'inquiétude de son esprit. C'étoit évidemment une conférence et non une confession.

Vivaldi s'avançant, le moine leva les yeux ; mais en rencontrant ceux de Vivaldi, il ne changea point de physionomie. Il se leva ensuite, mais sans s'en aller, et il rendit à Vivaldi le salut léger et un peu hautain de celui-ci avec une inclination de tête où se montroient un orgueil sans embarras et une assurance voisine du mépris.

La marquise, appercevant son fils, parut interdite, et ses sourcils légè-

rement froncés, tandis qu'elle écoutoit le moine, prirent toute l'expression de la sévérité. Ce mouvement n'étoit pourtant pas volontaire ; car elle s'efforça de le dissimuler par un sourire qui déplut encore plus à Vivaldi que la sévérité de son premier régard.

Schedoni se rassît tranquillement, et se mit à causer avec l'aisance d'un homme du monde sur un lieu commun de conversation. Vivaldi se tut. Il ne savoit comment amener un discours qui pût le conduire à son but, et la marquise ne l'aidoit point à vaincre cette difficulté. Il ne put employer que le secours de ses yeux et de ses oreilles pour arriver à la connoissance qu'il poursuivoit. En écoutant les tons graves de la voix de Schedoni, il demeura presqu'assuré que ce moine n'étoit pas celui des ruines de Paluzzi, quoiqu'il ne se dissimulât pas qu'il n'étoit pas

difficile de déguiser sa voix. La différence de stature le conduisoit encore plus sûrement au même résultat ; car la taille de Schedoni paroissoit plus haute que celle de l'inconnu ; et quoiqu'il y eût dans leur air quelque ressemblance, ce que Vivaldi n'avoit pas encore observé, il considéroit que l'habit du même ordre porté par les deux religieux pouvoit aisément augmenter la difficulté de les distinguer. Quant au visage et à la physionomie, il ne pouvoit les comparer, l'inconnu ayant toujours eu le visage caché par son capuce de manière à ne laisser voir aucun de ses traits. Le capuchon de Schedoni étant alors rejeté sur ses épaules, Vivaldi ne pouvoit comparer les deux têtes dans les mêmes circonstances ; mais il se souvenoit d'avoir vu un des jours précédens le confesseur entrant chez sa mère son capuchon

sur la tête, et alors il y avoit remarqué cette même sévérité sombre qui l'avoit frappé dans le moine des ruines de Paluzzi, et avoit cru voir la même figure dont son imagination avoit conservé l'effrayant portrait. Il ne pouvoit arrêter son opinion. Une circonstance cependant sembloit pouvoir lui apporter quelque lumière. L'inconnu de Paluzzi étoit en habit de moine, et, si Vivaldi ne s'étoit pas trompé, l'habit étoit le même que celui que portoit Schedoni. Cependant si cet homme étoit Schedoni lui-même ou son agent, il n'étoit pas vraisemblable qu'il se fût montré sous un habillement qui pouvoit conduire à le faire découvrir ; et puisqu'il prenoit un si grand soin de n'être pas reconnu, sans doute l'habit de moine n'étoit pour lui qu'un déguisement propre à égarer les conjectures. Au milieu de ces incertitudes, Vivaldi se dé-

termina à faire quelques questions au confesseur en observant sa physionomie. Il prit son texte de quelques dessins de ruines qui ornoient le cabinet de la marquise, en disant que celles de la forteresse de Paluzzi étoient dignes d'entrer dans cette collection. Peut-être les avez-vous vues nouvellement, mon révérend père ? ajouta Vivaldi avec un regard pénétrant.

C'est un beau reste d'antiquités, répondit le confesseur.

Cette voûte, continua Vivaldi les yeux toujours fixés sur Schedoni, suspendue entre deux roches, dont l'une est surmontée de la tour, et l'autre ombragée de ces grands pins et de ces beaux chênes, est d'un grand effet; mais le tableau a besoin de figures, et je croirois qu'un grouppe de bandits se cachants dans ces ruines comme pour se jeter à l'improviste sur les voyageurs, ou

un religieux enveloppé dans sa robe noire sortant tout-à-coup de la partie obscure, et se montrant à l'entrée de la voûte comme pour annoncer quelqu'évènement sinistre, seroient des accidens très-pittoresques.

Durant ce discours, la physionomie de Schedoni n'éprouva pas la moindre altération. Votre tableau est parfaitement ordonné, dit Schedoni ; et je ne puis qu'admirer l'aisance avec laquelle vous avez mis ensemble les religieux et les brigands.

Excusez, mon révérend père, mon étourderie. Je n'ai pas prétendu mettre les uns et les autres sur la même ligne.

Oh ! monsieur, je ne m'en offense pas, dit le moine avec un sourire presqu'effrayant.

Pendant cet entretien, la marquise étoit sortie de sa chambre, suivant un domestique qui venoit

de lui apporter une lettre ; et comme le confesseur paroissoit impatient de la voir revenir, Vivaldi pressa ses questions. Il me paroît cependant que, si ces ruines ne sont pas fréquentées par des voleurs, elles le sont souvent par des religieux ; car j'ai rarement passé par-là sans y en voir quelqu'un, et un sur-tout qui a paru et disparu à mes yeux si soudainement, que j'ai été tenté de croire qu'il étoit à la lettre un être spirituel.

Le couvent des Pénitens noirs, dit le confesseur, n'est pas loin de là.

Leur habillement ressemble-t-il au vôtre, mon révérend père ? dit Vivaldi. J'ai cru voir que le religieux dont je parle étoit habillé à-peu-près comme vous, et même il m'a paru être de la même taille et vous ressemblant beaucoup.

Cela peut très-bien être, répliqua

le confesseur toujours calme. Mais les Pénitens noirs sont revêtus d'une espèce de sac, et la tête de mort qu'ils portent sur leur vêtement n'auroit pas échappé à votre observation ; ce ne peut donc être un religieux de ce couvent que vous aurez vu.

Je n'ai pas en effet de raison forte de le croire, dit Vivaldi ; mais, quoiqu'il en soit, j'espère bientôt le connoître mieux, et lui parler un langage qu'il ne pourra pas feindre de ne pas entendre.

Vous ferez bien, dit Schedoni, si vous avez sujet de vous plaindre de lui.

Est-ce seulement, reprit Vivaldi, si j'ai moi-même raison de m'en plaindre ? N'est-on obligé de dire la vérité que lorsqu'on a un intérêt personnel à la dire, et n'est-ce que lorsque nous sommes insultés nous-mêmes que nous devons être sincères?

Vivaldi crut alors avoir reconnu son ennemi dans Schedoni, qui lui sembla s'être trahi en laissant voir qu'il avoit quelque connoissance des sujets de plainte que Vivaldi pouvoit avoir contre l'homme dont il parloit.

Vous observerez, mon révérend père, ajouta-t-il, que je n'ai pas dit que j'eusse été insulté. Si vous êtes instruit que j'aie reçu en effet quelqu'insulte, ce ne peut être que par d'autres moyens que mes propres paroles ; car je n'ai moi-même exprimé aucun ressentiment.

Non par vos paroles, répliqua sèchement Schedoni ; mais votre voix et vos regards l'ont exprimé clairement. La véhémence et le désordre dans le discours nous autorisent à supposer, dans l'homme qui les laisse voir, une cause de mécontentement réelle ou imaginaire. Comme je ne sais pas les faits auxquels vous faites

allusion, je ne puis décider à laquelle de ces deux classes appartient le motif qui vous anime.

Je n'ai jamais eu de doute sur ce point, reprit Vivaldi avec hauteur; et si j'en avois, permettez-moi, mon révérend père, de vous dire que je ne vous consulterois pas pour me décider. Mes injures, hélas! sont trop réelles, et maintenant je crois connoître sûrement celui à qui je puis les attribuer. Ce moniteur caché qui s'insinue dans le sein d'une famille pour en troubler le repos, le délateur, le vil calomniateur de l'innocence, sont une seule et même personne présente à mes yeux.

Vivaldi dit ces mots avec dignité et avec une énergie mêlée de modération en les adressant si directement à Schedoni, qu'il avoit l'air de vouloir l'en frapper au cœur; mais il étoit difficile de reconnoître sur la physionomie du confesseur si

les paroles de Vivaldi avoient éveillé les reproches de sa conscience, ou seulement blessé son orgueil. Vivaldi adopta la première de ces pensées. Tous les traits de Schedoni s'animèrent d'une noire malignité; et, dans ce moment, le jeune homme crut voir un scélérat que les passions pouvoient porter à commettre les plus horribles forfaits. Il s'éloigna presqu'involontairement de lui, comme celui qui vient d'appercevoir un serpent sous ses pas, et continuant à observer son visage avec une si forte attention, qu'à peine s'appercevoit-il de ce qu'il faisoit.

Schedoni ne tarda pas à se remettre de l'émotion qu'il avoit éprouvée. Ses traits se relâchèrent de l'expression à laquelle ils venoient de se porter, et le sombre effrayant dont sa physionomie étoit couverte se dissipa. Mais, avec un regard encore dur et hautain, il dit à Vivaldi:

Monsieur, quoique je ne sache rien du sujet de votre mécontentement, je ne puis me dissimuler que votre ressentiment se porte plus ou moins fortement contre moi comme l'auteur des injures dont vous vous plaignez. Je ne suppose pas, dit-il en élevant la voix avec expression ; je ne suppose pas que vous ayez voulu me flétrir des termes ignominieux dont vous vous êtes servi ; mais . . . .

Je les ai appliqués, dit Vivaldi aux auteurs des persécutions que j'éprouve, et vous pouvez me dire mieux que personne s'ils peuvent s'adresser à vous?

En ce cas, je n'ai donc point à m'en plaindre, reprit Schedoni avec une adresse et une présence d'esprit qui surprirent Vivaldi. Si vous ne dirigez vos plaintes que contre les auteurs de ce que vous souffrez,

quels qu'ils puissent être, je n'ai rien à dire.

L'air serein avec lequel le confesseur dit ces mots, renouvela tous les doutes de Vivaldi, qui regarda comme impossible qu'un homme coupable pût conserver au moment même où on lui reproche son crime, la tranquillité et la dignité que montroit Schedoni. Il commença à se condamner lui-même de l'avoir accusé avec tant de passion, et à se repentir d'avoir maltraité un homme d'un âge et d'un état respectables. Les expressions de la physionomie de Schedoni, qui l'avoient si fort choqué, lui parurent l'effet du sentiment jaloux d'un honneur sensible, et il oublia le caractère de malignité qui les accompagnoit pour réparer l'offense par laquelle il les avoit provoquées. Ainsi, non moins précipité dans son repentir
que

que dans sa colère, et se laissant transporter par la passion du moment, il se pressa d'avouer sa faute comme il s'étoit pressé de la commettre. La franchise avec laquelle il avoua son tort auroit obtenu son pardon d'un cœur généreux; mais Schedoni l'écouta avec une feinte complaisance et un secret mépris. Il regarda Vivaldi comme un jeune insensé se laissant emporter par ses passions. Il ne ressentit que les défauts du caractère de Vivaldi, sans rendre aucune justice à ce qu'il avoit de bon. Il ne fut touché ni de la sincérité, ni de la générosité, ni de l'amour de la justice qui rachetoient les foiblesses du jeune homme; mais Schedoni ne voyoit dans la nature humaine que le mal.

Si le cœur de Vivaldi avoit été moins généreux, il se fut défié de l'air satisfait que venoit de prendre le confesseur, et eut reconnu le

mépris et la malignité qui ne pouvoient se cacher assez parfaitement sous son sourire affecté. Schedoni de son côté fut désormais assuré de son ascendant, et le caractère de Vivaldi se développa tout entier à ses yeux. Il en calcula, pour ainsi dire, le fort et le foible. Il vit qu'il pouvoit tourner toutes les vertus de ce jeune homme contre lui. Au moment même où il lui sourioit encore, il triomphoit en pensant à la vengeance qu'il alloit tirer de l'outrage qu'il en avoit reçu; tandis que Vivaldi s'affligeoit ingénûment de l'avoir blessé.

Telles étoient leurs dispositions réciproques, lorsque la marquise revenant apperçut dans la contenanc de Vivaldi quelques symptômes de l'agitation qu'il venoit d'éprouver. Son visage étoit rouge et ses sourcils légèrement froncés.

La physionomie de Schedoni an-

nonçoit la satisfaction, excepté que de tems en tems il regardoit Vivaldi de côté, et avec des yeux à demi-ouverts, symptômes de trahison, ou du moins de l'art avec lequel il cachoit le sentiment d'un orgueil blessé.

La marquise demanda avec humeur à son fils d'où venoit son agitation ; mais Vivaldi, se reprochant toujours sa conduite envers le moine, ne put se déterminer à en faire lui-même l'aveu à sa mère, ni à rester en sa présence pendant une telle explication ; et en disant qu'il s'en rapportoit à la discrétion et à la justice du révérend père pour excuser sa faute, il sortit brusquement.

Lorsqu'il fut parti, Schedoni fit avec une feinte répugnance le récit que la marquise demandoit ; mais il se garda bien de parler favorablement de la conduite de Vivaldi, qu'il peignit au contraire comme

encore plus insultante qu'elle ne l'avoit été. En agravant tous les torts du jeune homme, il supprima toute mention de son repentir. Il mit cependant assez d'artifice dans son exposé pour paroître exténuer la faute de Vivaldi, en la rejetant sur la violence de son caractère, et en implorant l'indulgence de la mère irritée. Il est bien jeune, dit-il, lorsqu'il vit la marquise bien exaspérée; il est bien jeune, et la jeunesse est bien facilement emportée par ses passions et précipitée dans ses jugemens. D'ailleurs, ajoutoit-il, il peut être jaloux de l'amitié dont vous m'honorez, et ce sentiment est bien naturel dans un fils qui a une telle mère.

Vous êtes trop bon, mon père, reprit la marquise dont le ressentiment contre son fils augmentoit à mesure que Schedoni mettoit à le défendre, plus de cette fausse dou-

ceur et de cette candeur artificieuse.

Il est bien vrai, continua le confesseur, que je reconnois-là un des inconvéniens nombreux auxquels m'exposent mon attachement et mon devoir pour votre respectable famille ; mais je m'y résigne volontiers, si mes conseils peuvent vous indiquer des moyens de préserver l'honneur de votre maison, et sauver ce jeune homme inconsidéré du malheur auquel il court et d'un inutile repentir.

Dans la chaleur de la sympathie de leur ressentiment, Schedoni et la marquise oublioient également les indignes motifs par lesquels chacun d'eux savoit que l'autre étoit poussé, aussi bien que le mépris que des êtres associés pour le mal manquent rarement d'avoir l'un pour l'autre. La marquise louant l'attachement de Schedoni ne pensoit plus aux vues intéressées du moine, à qui elle

avoit promis un riche bénéfice; tandis que Schedoni imputoit l'activité inquiette de la marquise à un intérêt véritable pour son fils, et non à un orgueil jaloux de sa dignité. Après un commerce de complimens, ils entrèrent dans une longue consultation sur les moyens qu'on pourroit prendre pour sauver, disoient-ils, le jeune homme de lui-même, puisque désormais les remontrances étoient sans effet.

CHAPITRE V.

Après ces premiers mouvemens de sensibilité et de remords de la manière dont il avoit traité un homme âgé et d'une profession respectable, Vivaldi revenant avec plus de réflexion sur quelques circonstances de la conduite de Schedoni, se laissa de nouveau aller à ses premiers soupçons; mais bientôt il se les reprocha comme une foiblesse, et les repoussa comme injustes.

Le soir arrivé, il se hâta de se rendre à Villa Altieri avec un médecin, à qui il avoit donné rendez-vous hors de la ville, et sur l'honneur et la capacité duquel il pouvoit se reposer. Il avoit oublié de remettre à Ellena la clef de la petite porte, et il s'en servit, quoiqu'avec

quelque scrupule sur cette visite nocturne et secrette à Ellena, dans les circonstances où elle se trouvoit; mais il ne pouvoit autrement introduire l'homme de l'art dont la décision lui étoit nécessaire, et dont il étoit cependant indispensable de cacher la visite à Ellena, sans risquer de la rendre bien malheureuse.

Béatrix, ayant veillé pour les attendre, les introduisit dans la chambre où étoit le corps mort, et Vivaldi, quoique bien douloureusement affecté en entrant, reprit assez de courage pour se tenir à un côté du lit pendant que le médecin étoit à l'autre. Ne voulant pas avoir la femme-de-chambre pour témoin de ses observations, et desirant de s'expliquer tête-à-tête avec le médecin, il prit la lampe des mains de Béatrix, et la renvoya. A l'aspect de ce visage livide, Vivaldi eut besoin de toute sa raison pour se persuader

que

que c'étoit-là le même visage qui la veille étoit animé comme le sien, et les mêmes yeux qui l'avoient regardé avec tant d'affection en confiant Ellena à ses soins. Ces souvenirs touchèrent vivement son cœur. Il sentit de nouveau le prix de ce sacré dépôt ; et penché sur le corps inanimé de la pauvre Bianchi, il renouvela son vœu solemnel de remplir envers Ellena toutes les intentions de celle des mains de qui il la tenoit.

Avant que Vivaldi eut le courage de demander au médecin son opinion, la vue de ce visage dont le teint étoit devenu noir, ainsi que quelques autres symptômes, lui faisoient croire que Bianchi étoit morte empoisonnée. Il craignoit de rompre un silence qui lui laissoit encore quelqu'espérance, toute foible qu'elle étoit ; mais le médecin lui-même, redoutant quelque consé-

quence fâcheuse d'une déclaration entière et franche de la vérité, ne disoit point ses conjectures.

Je lis votre opinion dans vos regards, lui dit Vivaldi; elle est la même que la mienne.

Je soupçonne bien, dit le médecin, quelle est votre opinion. Il y a des apparences qui la favorisent; cependant je ne prendrois point sur moi d'en conclure comme vous. Les mêmes symptômes se retrouvent dans d'autres circonstances. Il ajouta d'autres raisons qui parurent plausibles à Vivaldi, et demanda à parler à Béatrix, parce qu'il vouloit, dit-il, savoir d'elle quel avoit été l'état de la défunte peu d'heures avant sa mort.

Après une assez longue conversation avec la femme-de-chambre, il s'en tînt à sa première assertion; et décida qu'à raison de plusieurs circonstances qui se combattoient,

il ne pouvoit prononcer qu'elle fût morte empoisonnée ou naturellement. Soit qu'il craignît de donner une décision qui pût faire élever contre quelqu'un une accusation de meurtre, soit qu'il voulût épargner à Vivaldi la peine que cette découverte lui auroit causée, il parvint à tranquilliser le jeune homme, et à lui persuader que la mort de Bianchi avoit été naturelle.

Vivaldi s'arracha enfin à ce triste spectacle, et quitta la maison sans avoir été observé de personne, au moins à ce qu'il crut. Le jour commençoit à poindre; on ne voyoit sur le rivage que quelques pêcheurs encore oisifs, ou mettant leurs petits bateaux à la mer. Il n'étoit plus tems de se livrer à la recherche qu'il s'étoit proposé de faire dans les ruines de Paluzzi. Il retourna donc à Naples, un peu calmé par le résultat de la démarche qu'il venoit

de faire. Il passa par les ruines sans aucun inconvénient; et s'étant séparé du médecin, il fut reçu dans la maison de son père par un domestique de confiance.

CHAPITRE VI.

Ellena ayant ainsi perdue par la mort inattendue sa tante, sa seule parente, sa seule amie, restoit comme seule au monde ; mais cette pensée ne fut pas la première qui se présenta à elle dans son affliction. Sa douleur et ses regrets pour la perte qu'elle venoit de faire l'occupèrent uniquement.

Bianchi fut enterrée dans le couvent della Pieta. Le corps fut porté, selon la coutume du pays, à visage découvert, accompagné de prêtres et de torches funèbres ; mais Ellena, à qui l'usage ne permettoit pas de le suivre, s'étoit rendue d'abord au couvent pour y assister à l'office qui devoit se célébrer. Sa douleur ne lui permit pas de joindre sa voix à celle

des religieuses; mais cette sainte cérémonie y apporta quelqu'adoucissement, et les larmes qu'elle versa en abondance rendirent quelque calme à son cœur.

Après le service, elle demanda à voir l'abbesse, qui mêla à ses consolations beaucoup d'instances pour qu'Ellena vînt chercher un asyle dans son couvent. C'étoit en effet l'intention d'Ellena, qui croyoit trouver-là une retraite convenable à sa situation et aux dispositions de son ame; elle crut pouvoir là, mieux que par-tout ailleurs, acquérir la résignation, et recouvrer la tranquillité dont elle avoit besoin; et avant de prendre congé de l'abbesse, elle convint qu'elle s'établiroit dans le couvent comme pensionnaire. Elle ne retourna même à Villa Altieri que pour avoir le tems d'instruire Vivaldi de cette résolution. Son attachement et son estime

pour lui s'étant formés, et ayant crû par degrés, avoient alors pris assez de force pour lui persuader qu'elle trouveroit dans son union avec lui le bonheur de sa vie. L'approbation donnée à son choix par sa tante, et le souvenir de la manière solemnelle avec laquelle la pauvre dame avoit léguée Ellena à Vivaldi, comme à un gardien et à un protecteur, le seul qui lui restât, consacroit cet engagement. En pleurant la mort de sa parente, elle devenoit encore plus tendre pour Vivaldi, et son amour pour l'un se fortifioit par les regrets même qu'elle donnoit à l'autre.

A son retour chez elle, elle y trouva Vivaldi.

Il ne s'étonna point de sa résolution, et ne s'y opposa point. Il comprit lui-même que cette retraite étoit convenable et exigée par la décence dans les premiers tems de

sa douleur, et qu'elle ne pouvoit rester dans une maison où elle n'avoit désormais la compagnie d'aucune femme. Il demanda seulement qu'il lui fût permis de venir la voir au parloir, et lorsque la décence ne s'y opposeroit plus, de réclamer la main que Bianchi lui avoit solemnellement promise.

On comprend que ce ne fut pas sans peine que Vivaldi consentit à cet arrangement; mais, assuré par Ellena que l'abbesse auprès de qui elle se retiroit étoit une personne estimable, il étouffa les secrets murmures de son cœur à l'aide des conseils de sa raison.

Cependant l'impression profonde qu'avoit faite sur lui les avertissemens du moine son persécuteur, sur-tout relativement à la mort de Bianchi, pesoit toujours sur son ame, et il résolut de nouveau de faire les plus grands efforts pour

découvrir quel étoit cet étrange moniteur, et quel intérêt il pouvoit avoir à s'attacher ainsi à ses pas et à troubler son repos. Les circonstances qui avoient accompagné les apparitions du moine, si c'étoit un moine en effet, lui imprimoient quelque terreur. La promptitude avec laquelle il paroissoit et disparoissoit ; l'accomplissement de ses prophéties, et sur-tout de la dernière, frappoient fortement son imagination, et le disposoient à voir dans cette aventure quelque chose de surnaturel et de surhumain. Il avoit assez d'instruction et un assez bon esprit pour éloigner de lui les erreurs de la superstition, si générale dans son pays ; et dans une disposition d'ame ordinaire et tranquille, il eut rejeté bien loin de pareilles idées. Mais ses passions étoient en jeu et son imagination échauffée, et peut-être se laissant

conduire par le penchant naturel à l'homme pour le merveilleux, avoit-il quelque peine à descendre de la région sublime et terrible des esprits à la terre qu'il fouloit tous les jours aux pieds, et à une explication simple et naturelle.

Il se résolut donc à visiter de nouveau sur le minuit la forteresse de Paluzzi, et de n'y pas attendre l'apparition de l'inconnu; mais d'y porter des torches, et d'en parcourir toutes les ruines pour s'assurer par qui elles étoient habitées. La difficulté principale étoit de trouver quelqu'un à qui il pût se confier, et qui voulût l'accompagner, parce que sa dernière aventure l'avertissoit qu'il n'étoit pas prudent d'y aller seul. Bonarmo persistoit dans son premier refus; et comme Vivaldi n'avoit personne à qui il voulût exposer tous les motifs de son entreprise, il se détermina enfin à

prendre avec lui Paolo, son propre domestique.

Dans la soirée qui précédoit le jour où Ellena devoit entrer au couvent de la Pieta, Vivaldi se rendit à Villa Altieri pour lui faire ses adieux. Durant toute l'entrevue, il éprouva un abattement d'esprit extraordinaire ; et quoiqu'il sût que cette retraite n'étoit que pour un tems court, et qu'il eût dans l'affection d'Ellena toute la confiance que l'amour peut inspirer, il sembloit la voir pour la dernière fois. Mille craintes vagues et terribles, qui ne s'étoient jamais présentées à son esprit, vinrent l'assaillir. Il étoit sur-tout affecté de l'idée que les religieuses pourroient tenter d'attirer Ellena parmi elles, et de l'enlever au monde et à lui-même, et en venir à bout. Dans l'état de douleur où elle étoit, ce danger pouvoit avoir quelque réalité, et toutes les

protestations d'Ellena qui, dans ces momens de leur séparation, lui parla avec plus d'abandon qu'elle n'avoit fait jusqu'alors, ne purent le rassurer.

Ma chère Ellena, lui dit-il, il me semble dans mes craintes prévoyantes que je me sépare de vous pour toujours. Je sens sur mon cœur un poids que je ne puis en ôter. Je sais que vous ne vous retirez dans ce couvent que pour un tems ; je conviens que la décence exige cette démarche de vous. Je dois croire que vous me serez bientôt rendue, et que je reviendrai vous tirer de l'enceinte de ces hauts murs, et vous emmener comme mon épouse pour ne plus vous quitter et ne plus laisser interrompre ces témoignages immédiats de ma tendresse. Je sais et je dois croire tout cela ; et cependant mes craintes sont telles que je ne puis me rassurer sur les plus

grandes vraisemblances, et que j'appréhende tout ce qui est possible. Il est possible que je vous perde, et il est seulement très-vraisemblable que vous serez à moi pour toujours. Comment en de telles circonstances puis-je consentir à me séparer de vous? Pourquoi ne vous ai-je pas pressé de nous unir ensemble sur le champ de ces indissolubles liens que les hommes ne peuvent plus rompre? Pourquoi ai-je laissé exposés à un danger seulement possible ma destinée et mon bonheur qu'il a été en mon pouvoir d'assurer? Mais, que dis je, il a été? n'est-il pas encore en mon pouvoir d'assurer ma félicité? Oh! Ellena! que la sévérité des usages ne nous arrête pas! Si vous allez à Santa Maria de la Pieta, que ce soit seulement avec moi pour nous rendre au pied de l'autel!

Vivaldi avoit parlé avec une telle

rapidité, qu'Ellena n'avoit pu rien dire. Lorsqu'il eut fini, elle lui fit de doux reproches de ses inquiétudes sur la continuation de son attachement pour lui, et s'efforça de combattre ses craintes sur l'avenir ; mais elle ne voulut pas céder à sa dernière demande. Elle lui représenta que l'état de son ame et le respect dû à la mémoire de sa tante lui rendoient cette retraite nécessaire, et ajouta avec dignité que, s'il avoit pu douter de la constance de son affection jusqu'à ce qu'elle fût liée à lui par les saints nœuds du mariage, il auroit fait un choix imprudent en la prenant pour la compagne de sa vie.

Vivaldi lui demanda pardon de sa foiblesse, et s'efforça d'appaiser des craintes que sa passion seule pouvoit lui suggérer et que la raison repoussoit ; mais il ne put recouvrer en effet ni tranquillité ni confiance ;

ni Ellena elle-même, quoique soutenue et encouragée par la justesse de son esprit, se relever d'une sorte d'abattement qu'elle éprouva durant toute cette entrevue. Ils se séparèrent en versant beaucoup de larmes. Vivaldi ayant quitté Villa Altieri, voyant qu'il étoit de trop bonne heure pour faire sa recherche dans les ruines de Paluzzi, retourna à Naples.

Ellena, demeurée seule, s'efforça de distraire sa douleur en faisant les préparatifs de son départ pour le lendemain ; ce qui la conduisit très-avant dans la nuit. La vue de cette maison qu'elle alloit quitter, après y avoir vécu depuis son enfance, lui inspiroit des pensées mélancoliques. En laissant ce lieu où elle croyoit voir errer l'ombre de sa tante, elle s'éloignoit d'un séjour où elle avoit goûté le bonheur, et où elle laissoit tous les objets qui

lui rappeloient ses premières années et pourroient encore lui fournir des consolations. Elle se voyoit entrant dans un monde nouveau et inconnu. Son affection pour sa demeure augmentoit à mesure que le moment s'approchoit de la quitter.

Elle étoit restée long-tems dans la chambre où elle avoit passé la soirée qui avoit précédé le jour de la mort de sa tante, et elle s'y livroit à des souvenirs tristes et tendres qu'elle auroit entretenu plus longtems, si elle n'en eût été arrachée par un bruit soudain qu'elle entendit près de sa fenêtre, devant laquelle elle vit plusieurs personnes passer avec beaucoup de vîtesse. Les jalousies étoient ouvertes pour donner passage à l'air frais de la mer; elle se leva avec précipitation pour les fermer. Mais à peine avoitelle pris cette précaution qu'elle entendit frapper fortement à la porte d'entrée,

d'entrée, et au même instant des cris perçans de Béatrix.

Alarmée pour elle-même, Ellena eut cependant le courage d'aller au secours de la vieille femme ; mais, en entrant dans un passage qui conduisoit à la salle d'où partoient les cris, elle apperçut trois hommes masqués, et enveloppés dans leurs manteaux, s'avançant de l'autre extrêmité. Elle s'enfuit, et ils la poursuivirent jusques dans la chambre qu'elle venoit de quitter. Sa force et son courage l'abandonnoient. Elle leur demanda cependant quel étoit leur projet. Sans lui répondre, ils lui jetèrent un voile sur le visage, et la saisissant ils la conduisirent presque sans résistance et suppliant vers le portique.

En passant dans la salle, elle apperçut Béatrix liée à un pilier, et un des coquins aussi masqués veillant sur elle, et la menaçant du

geste. Les cris d'Ellena rappelèrent à elle Béatrix, qui se mit à supplier pour sa maîtresse plus que pour elle-même ; mais ses supplications furent vaines, et Ellena fut entraînée hors de la maison dans le jardin. Elle perdit alors toute connoissance; et en revenant à elle, elle se trouva dans une voiture emportée avec une grande rapidité, et tenue par quelques personnes qu'elle crut reconnoître pour ceux qui s'étoient emparés d'elle à Villa Altieri. L'obscurité ne lui permettoit pas de distinguer leurs traits ; et à toutes ses questions et ses supplications, ils gardèrent un silence profond.

La voiture marcha toute la nuit, s'arrêtant seulement quand il falloit changer de chevaux. Ellena s'efforçoit alors en vain d'appeler à son secours la compassion des gens de la poste. Les stores étant soigneusement fermés, ses conducteurs en

imposoient sans doute à la crédulité des gens qui pouvoient la secourir, car personne ne remua en sa faveur ; et cet unique moyen de salut fut aussi perdu pour elle.

Pendant les premières heures, le trouble de la terreur et de l'étonnement avoit entièrement occupé son esprit ; mais lorsqu'elle fut entièrement revenue à elle, la douleur et le désespoir s'emparèrent de son ame. Elle se vit séparée de Vivaldi pour toujours ; car, persuadée que c'étoit la famille de son amant qui commettoit envers elle cette violence, elle demeura persuadée qu'ils ne la laisseroient sortir de leurs mains, qu'après avoir mis des obstacles insurmontables à leur union. Cette idée désespérante qu'elle ne le verroit plus, revenoit quelquefois avec une telle force qu'elle écartoit de son esprit toute autre pensée, et qu'alors elle étoit indifférente sur le

lieu de sa destination et sur sa propre sûreté.

Dans la matinée, et la chaleur augmentant, on abaissa un peu les panneaux, qui avoient jusques-là fermé la voiture, pour donner de l'air aux voyageurs, et Ellena reconnut qu'elle étoit avec deux des hommes qui l'avoient enlevée à Villa Altieri, et qu'ils étoient encore masqués et enveloppés de leurs manteaux. Elle n'avoit aucun moyen de reconnoître où elle étoit ; car la petite ouverture formée par l'abaissement du panneau, ne lui laissoit voir que la cîme des montagnes, ou les roches, ou les touffes d'arbres pendans sur le chemin.

Vers midi, autant qu'elle put en juger par l'excès de la chaleur, la voiture s'arrêta à une maison de poste pour lui donner un verre d'eau à la glace ; et comme pour cela on abaissa tout-à-fait le panneau, elle

s'apperçut qu'elle étoit dans un lieu sauvage et solitaire, environné entièrement de montagnes et de bois. Les gens qu'elle vit à la porte de cette maison lui parurent étrangers à toute compassion pour les autres, et n'en attendant eux-mêmes de personne. Un teint jaune, une maigreur hideuse attestoient leur pauvreté, et une souffrance habituelle sembloit avoir creusé avant le tems les rides de leur visage. Ils regardoient Ellena avec peu de curiosité, et la douleur qui se montroit dans toute sa physionomie paroissoit intéresser foiblement des cœurs occupés de leurs propres souffrances. Les hommes masqués n'attirèrent pas non plus de leur part une grande attention.

Ellena accepta le rafraîchissement qu'on lui offrit, et le premier qu'elle eut pris dans la route. Ses compagnons, après avoir bu aussi, levèrent

les panneaux qui fermoient la voiture, et malgré l'extrême chaleur poursuivirent leur route. Ellena accablée les conjura de lui donner un peu d'air, et ses ravisseurs, autant pour eux-mêmes que pour elle, ayant abaissé de nouveau les panneaux, elle eut le coup-d'œil d'une chaîne de montagnes fort hautes au travers desquelles elle s'avançoit; elle voyoit des pics élevés et des fonds formés par des rochers de marbre de diverses couleurs, des fentes desquels sortoient quelques pins et des chênes tortus et creux, répandant quelques teintes sombres sur les rochers voisins; elle voyoit d'autres fois dans une vallée profonde de grands bois, jetant des masses d'ombre, et semblant inviter à traverser leur obscurité pour découvrir une autre scène au-delà. Au-dessous des plus grandes hauteurs s'étendoit la verdure pâle des oliviers,

et plus bas encore les rochers plus voisins de la plaine soutenoient des terrasses plantées de vignes ; et ce sol fait de main d'homme étoit couvert de touffes de genièvres, de lauriers roses et de grenadiers.

Ellena, après avoir été tenue longtems dans les ténèbres, fixant uniquement sa pensée sur son alarmante situation, trouva quelque soulagement, quoique foible et passager, dans le spectacle de la nature qu'on lui permettoit encore de contempler. Ses esprits se ranimèrent par degrés, et son courage renaissant à la vue des grands objets dont elle étoit environnée, elle se dit à elle-même : Si je suis condamnée à vivre désormais malheureuse, je soutiendrai mon malheur avec plus de courage dans ces beaux lieux que je ne ferois dans un désert aride et sauvage. Le spectacle des beautés de la nature élève et fortifie l'ame.

Nous pouvons résister à l'infortune en conversant, pour ainsi dire, avec la divinité qui se montre dans ses plus admirables ouvrages.

Bientôt après, le souvenir de Vivaldi se représentant avec force, elle fondoit en larmes; mais cette foiblesse n'étoit que passagère, et durant le reste du voyage son courage se soutint.

La chaleur et le jour étoient sur leur déclin, lorsque la voiture entra dans une gorge formée par deux chaînes de rochers, à l'extrêmité de laquelle on voyoit comme par un télescope une vaste plaine terminée par des montagnes, que coloroit de ses rayons dorés le soleil couchant. Au-dessous du chemin pratiqué sur l'un des côtés de la gorge, un torrent descendant des hauteurs tomboit avec impétuosité, écumant d'abord entre les rochers, coulant ensuite paisiblement jusqu'aux bords d'un

d'un autre précipice ; d'où il tomboit avec un bruit horrible, en laissant dans les airs après lui un nuage d'écume. Son lit occupoit le fond de cette gorge, que quelque tremblement de terre sembloit avoir formée en cet endroit. La montagne ne laissant plus d'espace à la route qui suivoit jusques-là les bords du lit du torrent, il avoit fallu conduire le chemin sur des roches avancées et suspendues sur l'abîme. L'obscurité et la profondeur du précipice qu'on voyoit au-dessous de soi, la violence et le bruit des eaux tombant en cataracte, donnoient à ce passage un aspect plus effrayant qu'on ne peut le rendre avec le pinceau, ni l'exprimer en aucune langue. Ellena éprouva quelqu'émotion, et une sorte de plaisir dans ce terrible spectacle ; mais ces sentimens firent place à un effroi véri-

table, lorsqu'elle vit que la route menoit à un pont minće jeté d'une chaîne de montagnes à l'autre pardessus cet abîme, au fond duquel le torrent rouloit. Le pont n'avoit d'autre parapet que quelques légères pièces de bois; il étoit si élevé qu'on le voyoit se dessiner dans le ciel. De si fortes impressions firent oublier à Ellena pour un moment ses peines. Après avoir atteint l'autre côté de la gorge, le chemin descendoit toujours sur les bords du torrent environ un mille, et débouchoit sur un pays ouvert et étendu, et en vue des montagnes qu'on avoit apperçues au travers de l'étroit passage. On croyoit passer de la mort à la vie; mais ce spectacle et ces rapprochemens cessèrent bientôt d'occuper Ellena, lorsque, sur une des plus hautes montagnes qu'elle voyoit devant elle, elle distingua les clo-

chers d'un monastère qu'elle imagina devoir être le terme de son voyage.

Le chemin devenant trop roide et trop étroit pour une voiture, ses guides descendirent, et l'obligèrent de descendre; elle les suivit sans résistance comme un agneau qu'on va sacrifier, par un sentier tournant dans la montagne, ombragé de myrthes, d'amandiers, de figuiers, de jasmins, d'acacia mimosa, et d'une multitude d'autres arbustes odorans. Ces bosquets laissoient voir par intervalles une riche plaine au-dessous bornée par les montagnes de l'Abbruzze. Chaque pas de cette route eut offert un plaisir à une ame tranquille. Les marbres de différentes couleurs, des fleurs brillantes sortant des fentes des rochers brodés de mousse, des plantes buissonneuses disposées en touffes élégantes et les branches du majes-

tueux palmier balancées avec grace dans les airs; tous ces objets perdoient leurs charmes aux yeux d'Ellena, dont le cœur étoit noyé dans la douleur, comme à ceux de ses compagnons inaccessibles à tous les sentimens doux. En approchant, on entrevoyoit de tems à autre quelques parties du vaste édifice; les tours et les clochers de l'église, les toîts du cloître s'élevant en angles aigus, les murs des terrasses séparant le jardin des précipices environnans, et l'antique portail donnant entrée dans la principale cour. Chacun de ces objets se laissant voir par intervalles sur le fond obscur d'un bois de cèdres et de cyprès, sembloit annoncer à Ellena les souffrances qui l'attendoient. Après avoir passé devant plusieurs chapelles et statues de saints à moitié cachées dans des grottes et par des ronces, ses compagnons s'arrêtèrent à une petite

chapelle située à quelques pas du sentier ; et là, à son grand étonnement, après avoir examiné quelques papiers, ils s'éloignèrent un peu pour consulter ensemble. Ils parloient si bas qu'elle ne put entendre un mot de ce qu'ils disoient ; et, quand elle en auroit saisi quelque chose, elle n'auroit pu vraisemblablement savoir par-là qui ils étoient, quoique le profond silence qu'ils avoient gardé jusqu'alors augmentât sa curiosité, lorsqu'ils vinrent enfin à parler.

L'un des deux quitta bientôt après la chapelle pour s'avancer seul vers le monastère, laissant Ellena à la garde de son camarade. Elle fit une dernière et inutile tentative pour intéresser celui-ci en sa faveur. Il ne répondit à ses instances que par un geste de refus et en se détournant. Elle se résolut donc à souffrir avec patience un malheur au-

quel elle ne pouvoit se soustraire. Le lieu où elle se trouvoit étoit bien propre à exciter en elle cette espèce de mélancolie qui emprunte quelque noblesse et quelqu'élévation de la grandeur des objets qui l'inspirent. Elle voyoit de-là toute l'étendue de la plaine qui lui avoit offert une partie des scènes qu'on vient de décrire, et à quelqu'éloignement la chaîne de montagnes qui ceignoit le riche paysage déployé sous ses pieds. Leurs sommets bizarres, portant leurs pointes dans les nuages, paroissoient se confondre avec eux, et former des masses plus grandes et plus gigantesques à mesure que les lignes qui tracent le contour de chacune devenoient moins sensibles par l'affoiblissement du jour, et que les teintes douteuses et bientôt obscures venant à prévaloir leur donnoient un caractère encore plus imposant. Le silence de toute la nature autour

d'elle donnoit à ces impressions toute leur force sur Ellena, et la plongeoient dans une rêverie profonde, lorsqu'elle en fut tirée par les chants des religieux faisant l'office du soir. Ces chants n'arrivant qu'affoiblis par l'éloignement étoient à l'unisson de ses sentimens ; des sons graves et solemnels, après avoir formé une mélodie pleine et forte, finissoient par n'être plus qu'une sorte de murmure, dont l'attention poursuivoit les plus foibles accens à mesure qu'ils se perdoient dans les airs. Ellena sentoit tout le pouvoir de cette musique sainte ; et distinguant par intervalles les voix des religieuses qui s'y mêloient, elle se flatta de l'espérance qu'elle trouveroit parmi elles quelques sœurs qui ne seroient pas insensibles à ses maux, et qu'elle recevroit quelque consolation de celles dont les accens

sembloient lui annoncer des ames sensibles.

Elle étoit restée environ une demi-heure assise sur un gazon mousseux au-devant de la chapelle, lorsqu'elle apperçut dans l'obscurité deux religieux s'avançant vers le lieu où elle étoit. Lorsqu'ils furent près d'elle, elle distingua leur robe grise, leur capuchon, leur tête rase, à l'exception d'une couronne de cheveux blancs. Ils tirèrent à part celui des conducteurs d'Ellena qui étoit restée avec elle. Elle entendit pour la première fois le son de sa voix, et le remarqua avec beaucoup d'attention. L'autre ne reparut pas; mais il lui sembla évident que c'étoit sur son avis que les deux moines étoient descendus, et quelquefois, en observant le plus grand des deux, elle crut reconnoître celui qui l'avoit quittée. La ressemblance étoit très-

grande ; c'étoit la même grossièreté sous un habit différent ; sa physionomie et son regard faux et perçant, toujours attaché sur sa proie, montroient en lui sans équivoque un méchant homme. Son compagnon n'avoit rien de caractérisé dans ses manières et sa physionomie.

Après leur conversation, les deux moines dirent à Ellena qu'il falloit qu'elle les suivît ; et son conducteur l'ayant remise entre leurs mains les quitta, et descendit la montagne.

Ellena et ses nouveaux guides ne dirent pas une parole durant tout le chemin. Ils arrivèrent à une grille que leur ouvrit un frère lai, et entrèrent dans une vaste cour, dont trois côtés étoient formés par des bâtimens élevés sous lesquels régnoit un cloître. Le quatrième côté donnoit entrée sur un jardin, dans lequel une avenue de cyprès conduisoit à une église dont les vîtreaux

peints et le portail chargés d'ornemens antiques paroissoient en perspective. D'autres grands bâtimens détachés les uns des autres bordoient le jardin sur la gauche, et sur la droite un vaste terrein planté de vignes et d'oliviers s'étendoit jusqu'à des rochers formant une barrière entourant de tous côtés les possessions du monastère.

Le frère qui conduisoit Ellena ayant traversé la cour, et gagné l'aîle droite, sonna une cloche. Une religieuse ouvrit, et Ellena fut remise entre ses mains. Le frère et la religieuse se jetèrent un regard, à l'aide duquel ils parurent s'entendre sans parler. La sœur, gardant toujours le silence, conduisit Ellena par de longs et solitaires corridors, dans lesquels on n'entendoit les pas d'aucune autre créature humaine, et dont les murs étoient couverts de peintures annonçant la superstition

des habitantes de ce triste lieu et bien propres à inspirer l'effroi. Ellena perdit l'espoir de trouver quelque pitié dans des ames endurcies par la vue habituelle de ces horribles symboles, et elle se confirma dans cette affligeante pensée en observant la physionomie et les manières de la religieuse qui la conduisoit, et où se montroit une sombre malignité, disposée à faire partager aux autres le malheur de sa situation. Cette fille marchant dans ces longs cloîtres, sans faire presqu'entendre le bruit de ses pas, revêtue de sa robe flottante et blanche, éclairant de la bougie qu'elle tenoit dans sa main un visage pâle et sévère sur lequel se projetoient des coups de lumière et d'ombre qui donnoient à ses traits tout leur caractère, ressembloit à un spectre sortant du tombeau plutôt qu'à un être vivant.

Arrivées au parloir de l'abbesse, la religieuse dit à Ellena : C'est l'heure des vêpres ; attendez ici jusqu'à ce que madame revienne de l'église ; elle a à vous parler.

Ma sœur, lui demanda Ellena, sous l'invocation de quel saint est ce couvent, et qui en est l'abbesse ?

La religieuse ne fit point de réponse ; et après avoir jeté sur l'étrangère abandonnée un regard curieux en même tems et méchant, elle quitta la salle. La malheureuse Ellena ne demeura pas long-tems livrée à ses réflexions. L'abbesse parut ; elle avoit un air de dignité, et sembloit remplie de l'opinion de sa propre importance et préparée à recevoir l'étrangère avec une hauteur dédaigneuse et beaucoup de rigueur. Appartenant elle-même à une famille distinguée, elle pensoit que de tous les crimes, au sacrilège près, les moins pardonnables étoient

les offenses faites à des personnes d'un haut rang. Il n'est donc pas étonnant que, supposant qu'Ellena, fille de rien, avoit cherché à séduire et à épouser l'héritier d'une grande famille, elle ressentit contr'elle non-seulement du mépris, mais même de l'indignation, et qu'elle consentit à punir la coupable et à fournir les moyens de sauver la dignité d'une grande maison. Vous êtes, je crois, dit-elle à Ellena qui s'étoit levée toute tremblante, et qu'elle laissa debout; vous êtes la jeune personne arrivée de Naples ?

Mon nom est Ellena Rosalba, dit celle-ci reprenant un peu d'assurance.

Ce nom ne m'est point du tout connu, dit l'abbesse. Je sais seulement qu'on vous a envoyée ici pour que vous y appreniez à vous connoître vous-même, et que vous vous instruisiez de vos devoirs.

Jusqu'à ce que les intentions de ceux qui vous ont confiée à mes soins soient remplies en cela, je suivrai scrupuleusement le plan que mon dévouement à l'honneur d'une noble famille m'a fait adopter.

Ces paroles firent connoître en même tems à Ellena les auteurs de la violence qu'elle éprouvoit, et les motifs qui les y avoient portés. Elle fut quelque tems silencieuse et sans mouvement, accablée par les horribles pensées qui s'élevèrent en foule dans son esprit. La crainte, la honte, l'indignation l'agitoient tour-à-tour; blessée dans son honneur par le soupçon et l'accusation d'avoir troublé la tranquillité et recherché l'alliance d'une famille qui la dédaignoit, son cœur fut navré de la plus vive douleur, jusqu'à ce que, le juste orgueil d'une conscience pure ayant ranimé son courage et fortifié sa patience, elle de-

manda par l'ordre de qui elle avoit été enlevée de sa maison, et par quelle autorité elle étoit maintenant détenue prisonnière?

L'abbesse peu accoutumée à éprouver aucune résistance, et à s'entendre interroger, demeura un moment trop indignée pour pouvoir répondre; et Ellena observa, mais sans frayeur, la tempête qui alloit éclater sur sa tête. C'est moi seule, se dit-elle à elle-même, qui éprouve l'injure, et le criminel oppresseur triompheroit, tandis que l'innocence persécutée se laisseroit abattre sous une honte qui est le partage du coupable. Non, je n'aurai pas cette méprisable foiblesse; ma conscience soutiendra mon courage, et en me faisant apprécier le caractère de mes persécuteurs par leurs actions, elle me donnera la force de braver leur pouvoir.

Je dois vous avertir, dit à la fin

l'abbesse, que vos questions ne conviennent point à votre situation, et que le repentir et l'humilité peuvent seuls atténuer vos fautes : vous pouvez vous retirer.

Je crois, madame, dit Ellena faisant une révérence pleine de dignité, que je puis laisser ces sentimens à mes oppresseurs; mais elle ne fit point de représentations ultérieures, s'appercevant bien qu'elles seroient non-seulement inutiles, mais humiliantes pour elle, et obéit aux ordres de l'abbesse, résolue, puisqu'il falloit souffrir, de souffrir avec courage, et sans se laisser abaisser.

Elle fut conduite par la religieuse qui l'avoit reçue à son entrée au travers du réfectoire, où les religieuses étoient assemblées au sortir de vêpres. Là, elle fut l'objet des regards curieux, des sourires malins, des mots à l'oreille et des soupçons

injurieux,

injurieux, et comprit qu'elle n'avoit rien à attendre de ces cœurs qui sympathisoient si peu avec le sien, et en qui les pratiques journalières de leur dévotion n'avoient pas corrigé cette malignité envieuse qui fait qu'on cherche à s'élever soi-même en humiliant les autres.

La petite chambre où Ellena fut conduite, et où elle fut laissée seule à sa grande satisfaction, étoit une cellule de religieuse qui n'avoit qu'une petite fenêtre. Un matelas, une chaise, une table, un crucifix et un livre de prière en faisoient tous les meubles. Ellena, jetant les yeux sur cette triste habitation, retint ses soupirs; mais elle ne put éloigner les souvenirs qui lui rappeloient l'étrange changement survenu dans sa situation, ni penser à Vivaldi éloigné d'elle peut-être pour toujours, et très-vraisemblablement ignorant ce qu'elle étoit devenue,

sans verser des larmes bien amères. D'un autre côté, lorsque l'idée de la marquise se représentoit à son esprit, ses pleurs se séchoient pour faire place à d'autres sentimens. C'étoit cette femme qui la réduisoit à l'état où elle se trouvoit. Il paroissoit clairement que, non-seulement la famille Vivaldi n'approuvoit pas les projets du fils, mais s'y opposoit absolument, et que la signora Bianchi étoit tombée dans une grande erreur en imaginant qu'on pourroit vaincre un jour la résistance du marquis et de la marquise. Cette découverte du refus absolu de cette orgueilleuse famille, réveilla toute la fierté que son penchant pour Vivaldi et l'autorité de sa tante avoit tenue comme assoupie; elle fut saisie du repentir le plus cuisant en se reprochant d'avoir consenti à cette union clandestine. L'honneur imaginaire qu'elle avoit cru en retirer

s'évanouissoit à la pensée des conditions auxquelles elle l'obtenoit. Abandonnée à elle-même, la solidité de son jugement lui montroit l'industrie laborieuse qui l'avoit jusqués-là conservée dans l'indépendance comme un motif d'une bien plus juste fierté, et comme infiniment préférable à des distinctions qu'elle n'obtiendroit pour ainsi dire que par force. Le sentiment de son innocence, qui l'avoit jusques-là soutenue en présence de l'abbesse, commença à s'affoiblir. Ses reproches sont en partie justes, dit Ellena, et je mérite ce que je souffre, puisque j'ai pu me soumettre même pour un moment à l'humiliation de desirer une alliance qu'on dédaignoit de former ; mais il est encore tems pour moi de regagner ma propre estime en recouvrant mon indépendance et en renonçant à Vivaldi. Renoncer à Vivaldi ! aban-

donner celui qui m'aime ! l'abandonner à son malheur ! lui, à qui je ne puis penser sans larmes, qui a reçu ma promesse, qui a droit de réclamer la main que ma mourante amie lui a donnée ! à lui, à qui déjà mon cœur appartient ! Cruelle alternative ! de ne pouvoir suivre la voix de la raison et de l'honneur sans renoncer au bonheur de toute ma vie. Mais, quoi ! la raison et l'honneur m'ordonnent-ils d'abandonner celui qui vouloit abandonner tout pour moi, et de l'abandonner à une douleur inconsolable pour satisfaire aux vains préjugés de son orgueilleuse famille ?

La pauvre Ellena reconnoissoit alors qu'elle ne pouvoit écouter la voix d'un juste orgueil, sans éprouver une résistance de son cœur qu'elle n'avoit pas encore connue. Son affection étoit trop fortement engagée pour lui permettre un acte

de fermeté qui l'eût condamnée à de longues douleurs. Son esprit ne pouvoit s'arrêter sur l'idée de renoncer à Vivaldi pour toujours, quoiqu'en pensant au dédain qu'elle éprouvoit de la part de cette orgueilleuse famille, elle ne put consentir à y entrer jamais. Sans le tendre souvenir qu'elle gardoit de sa tante, elle se seroit plainte amèrement de l'erreur funeste qui avoit égaré le jugement de la pauvre femme, jusqu'à favoriser le projet de cette union. Il ne lui restoit plus qu'à se soumettre à des maux qu'elle ne pouvoit écarter d'elle ; car abandonner Vivaldi pour recouvrer sa liberté, si la liberté lui étoit offerte à une telle condition, ou recevoir sa main en subissant l'humiliation d'être son épouse cachée si lui-même pouvoit la tirer de sa prison, étoient deux partis qui lui sembloient également impossibles à prendre. Mais,

lorsqu'elle venoit à penser que Vivaldi ne pourroit vraisemblablement jamais découvrir le lieu de sa retraite, la douleur qu'elle ressentoit lui montroit trop clairement qu'elle craignoit beaucoup plus de le perdre que de lui être rendue à quelque condition que ce fût, et que son amour pour lui étoit la plus puissante de ses passions.

CHAPITRE VII.

VIVALDI, ignorant tout ce qui s'étoit passé à Villa Altieri, s'étoit rendu au fort de Paluzzi accompagné de son domestique Paolo. Il étoit nuit close lorsqu'ils sortirent de Naples. A leur arrivée, ils demeurèrent quelque tems sous la voûte avant d'allumer leur torche, croyant plus prudent d'attendre que l'inconnu se montrât avant de commencer leur recherche dans le fort.

Paolo étoit un vrai Napolitain, fin, curieux, insinuant, adroit, ayant l'esprit d'intrigue, et beaucoup d'originalité, qu'il déployoit moins en paroles que dans sa physionomie et ses manières, dans la gaieté de son humeur, dans son œil couvert et perçant, et dans l'expres-

sion que donnoit son geste à tout ce qu'il disoit. Il étoit le domestique favori de son maître, qui, sans avoir cette gaieté originale à laquelle les Anglais donnent le nom d'*Humour*, la goûtoit infiniment dans les autres, doué qu'il étoit en même tems d'un esprit supérieur et cultivé. Vivaldi, séduit par la gaieté et l'esprit original de Paolo, le laissoit user avec lui d'une liberté et d'une familiarité peu communes entre le maître et les domestiques ; et en chemin il avoit confié à Paolo de ses premières aventures tout ce qu'il étoit nécessaire qu'il en sût pour exciter la curiosité, et soutenir la vigilance et le zèle de celui-ci dans l'entreprise qu'ils alloient tenter. Ce récit produisit tout son effet. Paolo, naturellement courageux, avoit l'esprit dégagé de toute superstition, et reconnoissant bien vîte que son maître n'étoit pas bien

bien éloigné d'attribuer à une cause surnaturelle ce qui lui étoit arrivé dans les ruines de Paluzzi, il commença à le plaisanter à sa manière; mais Vivaldi n'étoit pas alors disposé à souffrir cette raillerie. Son maintien étoit grave presque jusqu'à la dignité. Il étoit occupé à s'armer contre une sorte de terreur qui l'assailloit par intervalles comme un charme puissant, s'encourageant à la fermeté, et s'attendant à tout ce qui pouvoit arriver. Tandis que, plein de ces idées, il ne prenoit aucune précaution contre les dangers plus réels qui pouvoient le menacer de la part des hommes, Paolo n'étoit occupé que de ceux-là, et pensoit à s'en défendre. Il faisoit à Vivaldi ses représentations sur l'imprudence qu'il y avoit à venir à Paluzzi dans la nuit. Vivaldi lui fit observer qu'ils ne pouvoient arriver à découvrir le moine que dans la

nuit. Il ajouta que la torche qui les éclaireroit pouvant en même tems avertir l'inconnu de leur présence, il ne falloit pas l'allumer d'abord. Paolo objectoit que, pendant ce tems-là, l'inconnu s'échapperoit. Enfin, ils prirent un parti mitoyen; on alluma la torche, mais on la cacha dans le creux d'une roche qui bordoit le chemin, et les aventuriers prirent poste sous la voûte dans la partie où Vivaldi et Bonarmo s'étoient déjà tenus en sentinelle. A ce moment, ils entendirent sonner minuit à l'horloge d'un couvent éloigné. Cette cloche rappela à Vivaldi ce que lui avoit dit Schedoni que le couvent des Pénitens noirs étoit dans le voisinage de Paluzzi, et il demanda à Paolo si c'étoit-là l'horloge de leur couvent. Paolo lui répondit affirmativement, et ajouta qu'un événement avoit gravé dans son esprit le souvenir de

la Santa del Pianto, dont on contoit des histoires singulières et intéressantes. Enfin, ajouta-t-il, j'ai lieu de croire que votre inconnu est un des religieux de ce couvent.

Tu me crois donc, dit Vivaldi en souriant, disposé à croire tes contes effrayans. Mais qu'as-tu entendu dire de si extraordinaire de ce couvent? Parle bas pour que nous ne soyons pas découverts.

Monsieur, reprit Paolo, l'histoire n'est connue que de peu de personnes, et j'ai promis le secret.

Ah! si tu as promis le secret, je te défends de me faire ton conte, dont il me semble d'ailleurs que ta cervelle est grosse, et ne pourra s'empêcher d'accoucher.

Véritablement, dit Paolo, ce n'est pas absolument que j'ai promis le secret, et je suis disposé à vous le communiquer.

A la bonne heure, dit Vivaldi.

Mais, encore une fois, parle bas.

Je vous obéirai, monsieur. Vous saurez donc que c'étoit la veille de la fête de Saint-Marc, il y a environ six ans......

Paix, dit Vivaldi croyant entendre quelque bruit ; et après un peu de silence, Paolo continua : c'étoit la veille de Saint-Marc, après les derniers coups de la cloche du soir, qu'une personne.....A ces mots il s'arrête, entendant un léger bruit près de lui.

Vous êtes venu trop tard, dit une voix forte et perçante, que Vivaldi reconnut sur le champ pour la voix du moine. *Il est minuit ; il y a plus d'une heure qu'elle est partie. Prenez garde à vous.*

Quoique frappé de ces paroles, et fortement tenté d'en demander l'explication, Vivaldi se portant du côté d'où venoit la voix, s'efforça de saisir l'inconnu. Paolo, dans son

trouble, tira un coup de pistolet, et courut à la torche. Vivaldi, se croyant sûr d'avoir été droit à la voix, espéroit saisir son ennemi ; mais l'obscurité trompa ses efforts.

Je vous connois, cria Vivaldi ; vous me verrez à la Santa del Pianto. Paolo, la torche, la torche.

Paolo parut bientôt. Monsieur, il est monté par ce petit escalier ; j'ai vu le bas de sa robe comme il montoit.

Suis-moi, dit Vivaldi montant. Oh ! monsieur, demeurez pour l'amour de Dieu ; ne nommez plus ce malheureux couvent de la Santa del Pianto, si vous voulez vivre.

Il suivit cependant son maître jusqu'à la terrasse au-dessus de la voûte, élevant la torche et cherchant par-tout des yeux. Ils ne virent personne, la lumière du flambeau ne leur montrant que les murailles ruinées du fort, quelques

pointes de rochers au-dessous, et les têtes de quelques pins sortant d'entre les fentes ; la torche n'éclairant d'ailleurs que d'une lumière foible et douteuse la plupart des recoins de ces ruines, et quelques bouquets d'arbustes aux environs du fort.

Ne vois-tu rien ? dit Vivaldi prenant la torche des mains de Paolo, et l'agitant en l'air pour la ranimer.

Monsieur, monsieur, dit Paolo, sous ces arches à votre gauche au-delà du fort, je crois avoir vu passer quelqu'un. Il faut que ce soit un esprit, autant que je puis m'y connoître ; mais il paroît ressembler beaucoup à nous autres mortels dans le soin qu'il prend de lui-même, car il a d'aussi bonnes jambes pour le tirer du danger qu'aucun lazaroni.

Ne parle pas tant, et observe, dit Vivaldi élevant la torche, et la dirigeant vers le lieu que Paolo lui

indiquoit. Veillons et allons à petit bruit.

Mais, monsieur, si leurs oreilles ne leur annoncent pas notre approche, leurs yeux les avertiront lorsque nous éclairons nous-mêmes nos pas.

Paix, laisse-là tes remarques, taistoi, et soyons sur nos gardes.

Paolo obéit, et ils se portèrent vers un rang d'arcades qui communiquoit à un bâtiment dont la structure singulière avoit déjà fixé l'attention de Bonarmo, le même dans lequel Vivaldi étoit entré dans sa dernière visite aux ruines de Paluzzi, et d'où il étoit sorti avec tant de précipitation et d'effroi.

En approchant, il s'arrêta tout court, et Paolo, remarquant son trouble et commençant à se dégoûter de suivre l'aventure, s'efforça de le détourner d'aller plus avant. Nous ignorons quelles gens habitent ce

triste séjour, dit-il, et leur nombre, et nous ne sommes que deux. D'ailleurs, monsieur, c'est justement par cette porte là-bas que j'ai vu passer quelqu'un.

Es-tu certain de cela, dit Vivaldi dont l'émotion croissoit toujours, et peux-tu me décrire sa figure?

Non, monsieur. Je n'ai pas pu la distinguer assez bien dans l'obscurité.

Vivaldi avoit les yeux fixés sur l'édifice, et il paroissoit combattre avec lui-même. Quelques secondes suffirent pour le décider. J'entrerai, dit-il, pour sortir à tous périls de cet état d'intolérable anxiété. Paolo, considère si tu peux répondre de ton courage qui va subir une forte épreuve. Si tu crois pouvoir me suivre, descendons cet escalier en silence et avec précaution; si tu ne réponds pas de toi, j'irai seul.

Il est trop tard, monsieur, reprit

Paolo, pour me faire cette question ; et si je n'avois pas pris d'avance la résolution de ne pas vous quitter, je ne serois pas venu jusqu'ici. Vous n'avez jamais jusqu'à présent douté de mon courage.

Viens donc, dit Vivaldi. Il tira alors son épée, et ils entrèrent tous deux par une petite porte. La torche portée par Paolo, leur montra un passage étroit entre deux murs dont ils ne voyoient pas le bout.

A mesure qu'ils avançoient, Paolo remarqua que les murs étoient en plusieurs endroits tachés de sang ; mais il s'abstînt de communiquer cette observation à son maître, obéissant en cela à l'ordre qu'il avoit de garder un profond silence.

Vivaldi marchoit avec précaution, et s'arrêtoit souvent pour écouter. Il s'avança ensuite avec plus de vîtesse, faisant signe à Paolo de le suivre et d'être attentif,

Vivaldi se rappelant que c'étoit au bout de ce passage qu'il avoit vu une lumière, lorsqu'il étoit venu la première fois en cet endroit. Le souvenir des émotions qu'il avoit éprouvées frappant son esprit, il fut ébranlé dans sa résolution.

Il s'arrêta de nouveau; mais, après avoir regardé Paolo, il marchoit en avant, lorsque son domestique le saisit par le bras. Arrêtez, monsieur, lui dit-il à voix basse; ne voyez-vous pas là-bas un homme dans l'obscurité? Vivaldi regarde, et apperçoit confusément quelque chose de semblable à une figure humaine, mais immobile et en silence. Cette figure étoit à l'extrémité du passage. Son vêtement paroissoit de couleur noire; mais l'obscurité dans laquelle il étoit ne permettant pas de discerner aucun trait, il étoit impossible à Vivaldi de s'assurer que c'étoit le moine. En

vain prenant la torche lui-même la porta-t-il en avant ; ses efforts furent vains, et la rendant à Paolo il s'avança. Arrivés à l'endroit où la figure s'étoit montrée, ils ne trouvèrent plus rien ; ils n'avoient pourtant point entendu marcher. Paolo fit remarquer l'endroit où la figure lui avoit paru arrêtée ; c'étoit le haut d'un petit escalier conduisant à des voûtes souterraines. Vivaldi appela à grands cris, et n'entendit que l'écho de ces voûtes répondre à sa voix. Enfin, après avoir hésité quelque tems, il se détermina à descendre.

Paolo le suivant étoit à peine arrivé au bas que, s'adressant à son maître : Le voilà, monsieur ; je le vois encore, il s'échappe par la porte qui est là-bas devant nous.

Vivaldi poursuivit sa marche avec tant de vîtesse, que Paolo eut peine à le suivre. Il s'arrêta enfin pour

prendre haleine, et se trouva dans une chambre qu'il reconnut pour celle où il étoit descendu. Paolo vit son visage changer. Vous vous trouvez mal, lui dit-il. Au nom de Dieu, monsieur, quittons cet horrible lieu; ses habitans ne peuvent être rien de bon, et nous ne pouvons rien gagner à rester ici.

Vivaldi ne répliqua point. Il respiroit avec difficulté, et ses yeux étoient fixés sur la terre, lorsqu'un bruit semblable à celui d'une pesante porte roulant sur ses gonds se fit entendre sous les voûtes et dans l'éloignement. Paolo se tourne vers le lieu d'où le bruit venoit, et ils apperçoivent l'un et l'autre une porte qu'on ouvroit doucement, et qu'on fermoit tout de suite comme craignant d'être découvert. Ils crurent que c'étoit la même figure qui leur avoit apparu au haut de l'escalier, et que c'étoit le moine lui-

même. Ranimé par cette pensée, Vivaldi s'avance vers la porte qui n'étoit pas fermée, et qui cède à ses efforts. Tu ne m'échapperas plus, dit-il en entrant. Paolo garde la porte.

Arrivé dans cette seconde pièce, il n'y vit personne. Il examina avec attention le lieu et les murs sans découvrir aucune issue par laquelle un homme eut pu sortir. Il n'y remarqua d'ouverture qu'une espèce de fenêtre haute, fermée d'une forte grille, la seule qui pût donner quelqu'entrée à l'air et au jour. Vivaldi demeura frappé d'un grand étonnement. N'as-tu rien vu passer? dit-il à Paolo.

Personne, répliqua Paolo.

Cela est incompréhensible. Il y a là quelque chose de surnaturel.

Mais, monsieur, dit Paolo, si cela étoit, pourquoi auroit-il peur

de nous? Pourquoi se seroit-il enfui?

Peut-être, dit Vivaldi, pour nous attirer dans un piège. Apporte la torche. Je veux examiner ce mur.

Paolo obéit. Vivaldi reconnut que ce qu'il avoit cru la baie d'une porte n'étoit que des fentes dans le mur. Cela est inexplicable! s'écria-t-il après un long silence. Quel motif peut avoir aucun être humain à me tourmenter ainsi!

Non, dit-il. Mais aucun être surhumain n'en peut avoir davantage.

On m'avertit des dangers qui m'attendent, et tout ce qu'on m'annonce m'arrive. L'être qui me donne ces avertissemens est continuellement sur mes pas; et avec un art diabolique, il m'échappe sans cesse des mains, et se joue de ma poursuite. Il m'est impossible de comprendre par quels moyens il disparoît à mes yeux, et s'évanouit, pour ainsi dire, dans les airs à mon approche. Il est sans cesse

sous ma main, et je ne puis l'atteindre.

Vous ne pouvez l'atteindre, dit Paolo; mais, puisque cela est ainsi, ne le poursuivez donc plus. Il me semble être ici au moins en purgatoire. Monsieur, allons-nous-en.

Mais quel autre qu'un être spirituel a pu sortir de cette chambre sans être apperçu!

Il avoit à peine achevé ces mots, que la porte se ferma avec un bruit qui fit retentir la voûte. Vivaldi et Paolo demeurèrent un moment immobiles, jetant l'un sur l'autre des regards effrayés, et se précipitèrent ensuite tous deux vers la porte dans le dessein de sortir de ce lieu. On peut imaginer leur consternation, lorsqu'ils eurent reconnu l'inutilité de leurs efforts pour l'ouvrir. Elle étoit d'une grande épaisseur, garnie de fortes bandes de fer comme une porte de prison, usage auquel sembloit avoir

été employé là chambre où ils se trouvoient.

Ah! monsieur, dit Paolo, si c'est un être spirituel que celui qui nous a attiré jusqu'ici, il a bien vu que nous ne le sommes guère de nous être ainsi fait prendre à son piège. Que ne pouvons-nous changer avec lui de nature; car je ne sais pas comment, en restant hommes comme nous le sommes, nous pourrons nous retirer de ses mains. Vous devez convenir au moins que, parmi les malheurs qu'il vous a annoncés, il ne vous a pas fait prévoir celui-ci, à moins que ce ne soit par ma bouche; car je vous ai bien détourné....

Laisse-là, lui dit Vivaldi, tes sottes réflexions, et aide-moi à rechercher les moyens de nous tirer d'ici.

Ils se mirent alors à examiner de nouveau la chambre où ils étoient. Dans cette recherche, Vivaldi vit dans

dans un des angles un objet qui sembla lui annoncer sa propre destinée en même tems que celle d'un malheureux qui avoit été enfermé dans ce lieu avant lui. C'étoit des vêtemens teints de sang. Paolo les apperçut au même moment, et de terribles pressentimens de leur propre destinée fixèrent leurs regards en terre. Vivaldi revint à lui le premier ; et au lieu de s'abandonner au désespoir, il mit toutes ses facultés en action pour chercher quelques moyens de salut ; mais Paolo sembloit laisser ses espérances ensevelies sous ces terribles vêtemens sur lesquels sa vue étoit attachée. A la fin il dit d'une voix entrecoupée : Qui osera les soulever ; peut-être recouvrent-ils un corps mutilé dont le sang les souille. Quelque chose remue là-dessous, s'écria-t-il, se rejetant à l'autre côté de la chambre. Vivaldi, déterminé à tout, souleva

les vêtemens avec la pointe de son épée, distingua d'autres parties d'habillement amoncelés, et vit sur le plancher même au-dessous des taches de sang.

Vivaldi reconnut que Paolo avoit été trompé par son imagination. Il fixa quelque tems cet horrible spectacle, et se convainquit qu'il n'y avoit rien autre chose que les habits du malheureux attiré comme lui-même dans ce lieu fatal. Il s'éloigna à l'autre extrêmité de la chambre, et son ame fut en proie au plus cruel désespoir. Il se crut amené dans ce piège par des voleurs, jusqu'à ce qu'en se rappelant les circonstances et tout ce qui lui étoit arrivé sous la voûte du chemin, il fut détourné de cette idée. Il n'étoit nullement vraisemblable que des voleurs eussent pris la peine de le conduire jusques-là, lorsqu'ils avoient pu le saisir bien auparavant, et après

l'avoir laissé traverser toutes les ruines sans l'arrêter. Les avertissemens du moine si répétés, et ses prédictions si exactement accomplies, n'avoient manifestement aucune liaison avec des projets de voleurs. Il avoit encore entendu sa voix sous la voûte ; il avoit reconnu ses vêtemens dans la personne qui étoit montée par le petit escalier conduisant de la voûte au fort, et enfin ils avoient, Paolo et lui, toutes sortes de raisons de croire que c'étoit lui-même qu'ils avoient poursuivi jusqu'au lieu où ils se trouvoient renfermés. Mais, après avoir bien considéré toutes ces circonstances, Vivaldi revenoit à croire que ce fantôme, lui apparoissant sous l'habit de moine, étoit autre chose qu'un être purement humain.

Si ce n'est qu'un fantôme qui m'est apparu, disoit-il, je puis croire que c'est l'ame de celui qui a été

assassiné qui m'a conduit jusqu'ici pour me faire connoître le crime, et afin que je lui fisse donner la sépulture chrétienne; mais ce fantôme après tout n'a pas dit un mot de lui, tous ses avis n'ont été que relatifs à moi-même, tant pour l'avenir que pour le passé; et ce silence, son apparition, sa manière d'échapper à toutes mes poursuites, sont cependant des choses si extraordinaires que je serois tenté, pour la première fois, d'accorder quelque croyance aux contes qu'on fait des revenans.

Dans cette perplexité, Vivaldi revint encore à examiner les vêtemens ensanglantés, et il y distingua, ce qu'il n'avoit pas observé d'abord, une robe noire qu'il reconnut pour un habillement de religieux. Cette vue le fit tressaillir comme il eut fait à l'apparition fantastique qu'il étoit si fortement tenté de croire. La longue robe, le scapulaire percés et

teints de sang ! Après avoir fixé quelque tems ces tristes restes, il les laissa tomber, et Paolo, qui l'observoit, s'écria :

Ah ! monsieur, c'est sous ce vêtement que s'est déguisé le démon qui nous a conduit ici. C'est un drap mortuaire pour nous, mon cher maître, ou il a servi pour cet usage à celui qui en a été revêtu de son vivant.

Je ne crois ni l'un ni l'autre, dit Vivaldi se détournant de ce hideux spectacle; mais tâchons de nouveau de trouver quelque moyen de sortir d'ici.

L'exécution de ce projet étoit malheureusement au-dessus de leurs forces. Ils attaquèrent inutilement la porte. Vivaldi éleva Paolo jusqu'à la fenêtre grillée qu'il ne put ébranler. Ils crièrent l'un et l'autre de toutes leurs forces; et lassés de leurs efforts, ils renoncèrent pour un tems

à de nouvelles tentatives, et, se jetant à terre, ils s'abandonnèrent au désespoir.

Paolo se remit à déplorer l'obstination de son maître à pénétrer dans ce lieu désert, et le danger inévitable pour eux d'y mourir de faim.

En supposant, monsieur, dit-il, que nous n'avons pas été conduits ici dans un piège tendu par des voleurs pour nous égorger et nous voler, et que nous n'y soyions pas sous la main des malins esprits, ce que je n'ose croire impossible, nous ne pouvons éviter d'y mourir de faim ; car nous avons beau crier, personne ne peut nous entendre du tombeau où nous sommes ensevelis.

Tu es, lui dit Vivaldi, un excellent consolateur.

Monsieur, lui répond Paolo, comme vous un excellent guide.

Vivaldi ne répliqua rien, et continua de s'abandonner aux plus désolantes pensées. Il se rappeloit les dernières paroles du moine ; et sa situation le portant à imaginer ce qu'il y avoit de pis, il y trouvoit qu'elles lui annonçoient la mort d'Ellena dans ces paroles qu'il regardoit comme figurées : Vous arrivez trop tard ; elle est partie depuis une heure. Cette idée éloigna presqu'entièrement de son esprit tout sentiment de crainte pour lui-même. Il se leva, et marchant tantôt vîte et tantôt lentement, il ne fut plus oppressé comme auparavant sous le poids du désespoir, mais bourrelé par un sentiment profond d'horreur à la pensée de la destinée qu'il croyoit avoir pu être celle d'Ellena. Plus il s'arrêtoit sur cette idée, et plus elle lui paroissoit vraisemblable. Le moine lui avoit déjà annoncé la mort de la signora Bianchi,

et les soupçons qu'avoit élevés chez lui cet évènement augmentoient ses terreurs pour la nièce. Enfin, ces sentimens prenant plus de force à mesure qu'il les combattoit moins par la réflexion, sa désolation devint une sorte de frénésie.

Paolo oublia pour un moment sa propre situation, pour tâcher d'apporter à Vivaldi quelques consolations, en lui présentant les plus légers sujets d'espoir que les circonstances pouvoient lui laisser, et en écartant celles qui sembloient les lui ôter tous; mais Vivaldi n'écoutoit et n'entendoit rien. Enfin, Paolo ayant fait mention du couvent de la Santa del Pianto, ce sujet qui avoit quelque relation avec le moine qui lui annonçoit le sort d'Ellena, attira l'attention de Vivaldi, et l'arracha un moment à ses réflexions pour entendre un récit qui pouvoit servir ses conjectures, et il demanda

à Paolo la suite du récit commencé sur ce couvent.

Paolo obéit, non sans quelque répugnance ; et après avoir parcouru la chambre souterraine des yeux comme s'il craignoit qu'il n'y eût quelqu'un de caché pour l'entendre, et prêt à lui répondre; nous sommes, dit-il, monsieur, dans un lieu assez retiré pour y dire un secret sans le moindre danger d'être découverts. Cependant, pour prendre toutes nos sûretés, si vous voulez bien venir vous asseoir près de moi, je vous dirai ce que je sais du couvent de Notre-Dame del Pianto.

Vivaldi s'étant assis à côté de son domestique, celui-ci parlant à demi-voix lui dit : C'étoit donc la veille de Saint-Marc, et justement comme sonnoit l'*angelus* du soir. — Monsieur, vous n'êtes peut-être jamais entré dans l'église de Notre-Dame del Pianto. Vous saurez donc, Mon-

sieur, que c'est une ancienne église la plus sombre que vous ayiez jamais vue. — Eh bien, il y a dans un des bas côtés de cette église un confessional. A ce confessional, justement après les derniers coups de cloche de la prière du soir, un homme tellement enveloppé dans un long vêtement qu'on ne pouvoit voir ni sa figure ni sa taille, vint se mettre à genoux dans un des côtés. Au reste, quand il eut été vêtu aussi élégamment que vous, on n'en eut rien vu ; car cette partie de l'église, n'étant éclairée que d'une seule lampe à son autre extrêmité, est presqu'aussi obscure que la chambre où nous sommes; mais cette obscurité est sans doute ménagée pour que les pénitens ne rougissent pas des péchés dont ils se confessent ; et cette commodité peut être de quelqu'utilité au tronc des pauvres

pour y faire mettre quelqu'argent, ce que les moines ne négligent point.....

Tu perds, lui dit Vivaldi, le fil de ton histoire. Vous avez raison, Monsieur, reprit Paolo; mais je ne sais plus où j'en étois. Ah! oui, au pied du confessional. L'inconnu donc, agenouillé à la petite grille, poussoit de tels gémissemens à l'oreille du confesseur qu'on les entendoit d'un bout de l'église à l'autre. Vous saurez, monsieur, que les religieux de la Santa del Pianto sont de l'ordre des Pénitens noirs, et que les gens qui ont de gros péchés à confesser vont là pour consulter le grand pénitencier, le père Ansaldo, qui y demeure. Or, c'étoit lui-même qui écoutoit le pénitent, et qui le reprit doucement de l'éclat qu'il faisoit, et s'efforça de le consoler. L'inconnu s'appaisa un peu, et reprit sa confession. J'ignore ce

qu'il dit au père Ansaldo ; car vous savez bien qu'on ne viole point le secret de la confession, si ce n'est dans quelques circonstances extraordinaires. Mais c'étoit quelque chose de si étrange et de si horrible, que le grand pénitencier quitta soudainement son confessional ; et, avant d'avoir pu arriver à sa chambre, tomba en convulsion, et se trouva mal. Après être revenu à lui, il demanda aux personnes qui se trouvoient auprès de lui, si un pénitent qui s'étoit présenté à un tel confessional étoit encore dans l'église, et déclara qu'il falloit tâcher de l'arrêter. Il le dépeignit tel qu'il l'avoit vu s'approchant du confessional, et à ce souvenir il sembla prêt de retomber en convulsion. Un des religieux, qui avoit traversé l'église pour aller au secours du père Ansaldo, se rappela qu'un homme ressemblant à celui qu'on décrivoit

avoit passé auprès de lui avec beaucoup de vîtesse ; qu'il étoit grand, vêtu d'un habit de moine blanc, et allant vers la porte de l'église qui donnoit dans la cour extérieure du couvent. Le père Ansaldo pensa que c'étoit son pénitent. On envoya chercher le portier, et on lui demanda s'il n'avoit vu passer personne de vêtu et de fait de telle et telle manière. Il assura que non ; mais il ajouta de plus que, dans toute l'après-dîner, il n'étoit entré aucun religieux vêtu de blanc.

Vêtu de blanc, dit Vivaldi ; s'il eût été en noir, j'aurois cru que c'étoit le moine mon persécuteur.

Monsieur, dit Paolo, comme je vous l'ai fait déjà observer, un homme peut bien aisément changer de vêtement, et si c'est-là votre seule raison.....

Poursuis, dit Vivaldi.

D'après le compte rendu par le

portier, tous les pères pensèrent unanimement qu'il falloit que l'inconnu fût encore dans l'enceinte du couvent; mais, après une recherche exacte, on ne trouva personne.

Oh! ce devoit être mon moine, dit Vivaldi, malgré la différence de l'habit; car il n'y a pas deux êtres au monde qui puissent échapper si miraculeusement à toute observation.

En cet endroit, leur conversation fut interrompue par des sons étouffés qui parurent, à leur imagination troublée, être les derniers soupirs d'une personne mourante. Une inquiétude mortelle les saisit tous deux.

Ah! dit Paolo après avoir écouté quelque tems, c'est le bruit du vent.

Depuis l'époque de cette étrange confession, reprit Paolo, le père Ansaldo ne se ressembla plus à lui-même.... Sa tête....

Sûrement, dit Vivaldi, le crime qu'il avoit ouï en confession le touchoit par quelque côté.

Non, monsieur, dit Paolo. Je n'ai rien entendu dire de pareil, et quelques circonstances qui suivirent semblent prouver le contraire. Environ un mois après cet évènement, un jour où il faisoit horriblement chaud, comme les moines sortoient du dernier office.....

Paix, dit Vivaldi.

J'entends parler à voix basse, dit Paolo.

Ils écoutèrent attentivement, et reconnurent des voix humaines; mais ils ne purent distinguer si elles venoient de quelque pièce voisine, ou du dessous de celle où ils étoient renfermés. Les sons revenoient par intervalles, et les personnes qui parloient sembloient retenir leurs voix dans la crainte d'être entendues. Vivaldi délibéroit s'il valoit mieux

se découvrir en appelant que de garder le silence.

Considérez, monsieur, lui dit Paolo, que nous sommes presqu'assurés de mourir de faim, si nous ne nous découvrons pas nous-mêmes à ces gens qui qu'ils soient, et à tous périls et risques.

Des périls ! ah ! quel danger me reste-t-il à craindre dans la situation où je suis ? O Ellena ! Ellena !

Ils se mirent tous deux à crier de toutes leurs forces, mais inutilement ; on ne leur répondit point, et les sons mêmes qui avoient attiré leur attention ne se firent plus entendre.

Épuisés par leurs efforts, ils se jetèrent par terre, renonçant toute tentative ultérieure jusqu'au retour du jour.

Vivaldi n'eut plus le courage de demander à Paolo le reste de son récit. N'ayant presque plus d'espoir

pour lui-même, il ne pouvoit mettre d'intérêt à des malheurs étrangers, et il avoit déjà reconnu que l'histoire de Paolo ne pouvoit avoir aucune relation avec Ellena ; et Paolo lui-même, après s'être enroué à force de crier, se trouvoit très-disposé à garder le silence.

CHAPITRE VIII.

Plusieurs jours s'étoient passés depuis l'arrivée d'Ellena au monastère de San Stephano, sans qu'il lui eut été permis de sortir de sa chambre. Elle y étoit renfermée sous la clef, et ne voyoit personne, excepté la religieuse qui lui apportoit quelque nourriture, et qui étoit la même qui l'avoit reçue à la porte du couvent et l'avoit menée à l'abbesse.

Lorsqu'on crut que son courage seroit abattu par la solitude et par l'expérience de l'inutilité de sa résistance, elle fut mandée au parloir. L'abbesse y étoit seule, et l'air de sévérité avec laquelle Ellena fut reçue la prépara à tout.

Après un exorde où l'on s'efforça de lui faire comprendre toute l'hor-

reur de son crime, et la nécessité de sauver le repos et l'honneur d'une noble famille, que sa conduite désordonnée avoit été sur le point de souiller, l'abbesse lui déclara qu'elle devoit se déterminer à prendre le voile sur le champ, ou à épouser la personne que la marquise Vivaldi avoit eu l'extrême bonté de lui destiner.

Vous ne pourrez jamais, lui dit l'abbesse, payer d'assez de reconnoissance la générosité de la marquise qui vous donne le choix entre ces deux partis. Après l'injure qu'il n'a pas tenu à vous de faire à elle-même et à sa famille, vous ne deviez guère vous attendre à tant d'indulgence de sa part; elle devoit, ce semble, vous punir avec sévérité, et elle vous permet d'entrer en religion parmi nous, ou, si vous n'avez pas assez de vertu pour renoncer à un monde pervers, elle vous permet

d'y rentrer, et vous donne dans la personne d'un mari un aide pour en supporter les peines et les travaux, et dont l'état est mieux assorti à votre naissance et à votre obscurité que celui du jeune homme auquel vous aviez osé élever vos regards.

Ellena rougit à cette atteinte grossière portée à sa fierté, et ne daigna pas répondre. Elle fut saisie d'une profonde indignation, en entendant donner ainsi à une injustice criante le nom d'indulgence; et à des actes de la plus odieuse tyrannie les couleurs de la générosité. Elle ne fut pas cependant fort troublée en apprenant les projets tramés contre elle, parce que, depuis son arrivée à San Stephano, elle s'étoit attendue à tout, et s'étoit préparée à souffrir avec courage, persuadée qu'elle lasseroit la malice de ses ennemis, et qu'elle triompheroit à la

fin de sa mauvaise fortune. Ce n'est qu'en pensant à sa séparation d'avec Vivaldi que son courage foiblissoit, et que ses maux lui paroissoient insupportables.

Vous ne répondez point, lui dit l'abbesse après un moment d'attente. Est-il possible que vous soyiez aussi insensible aux bontés et à la générosité de la marquise ? Mais je ne veux pas prendre avantage de votre insensibilité dans ce moment même ; je vous laisse encore une fois la liberté du choix. Vous pouvez vous retirer dans votre chambre pour y songer et vous décider ; mais souvenez-vous que vous allez être liée irrévocablement par la résolution que vous prendrez, et que vous n'avez à choisir qu'entre l'un ou l'autre des partis qu'on vous a proposés. Si vous ne prenez pas le voile, vous prendrez le mari qu'on vous présentera.

Madame, répondit Ellena avec une dignité tranquille, il n'est pas besoin que je prenne du tems pour délibérer et décider. Ma résolution est prise, et je rejette également l'un et l'autre des partis entre lesquels vous voulez que je choisisse. Je ne me condamnerai jamais moi-même à être renfermée dans un cloître, ni à subir la dégradation dont vous me menacez de l'autre côté. Je suis prête à supporter tous les mauvais traitemens qu'il vous plaira de m'infliger; mais je ne serai jamais malheureuse et opprimée de mon propre consentement. Le sentiment de mes droits et de ceux de la justice qui remplit mon cœur, soutiendra mon courage autant que la conscience de ce que je me dois à moi-même et à la dignité de mon caractère. Vous êtes maintenant instruite de mes résolutions; je ne vous en parlerai plus.

L'abbesse qui n'avoit pu laisser parler Ellena de ce ton et si long-tems que par la surprise où tant de hardiesse l'avoit tenue, en la fixant d'un œil sévère, lui dit : Où avez-vous appris tout ce bel héroïsme, et la témérité avec laquelle vous osez en avouer et en débiter les maximes, et l'audace qui vous rend capable d'insulter votre supérieure dont l'autorité est consacrée par votre religion et de l'insulter jusques dans le sanctuaire ?

Le sanctuaire est profané, lui dit Ellena avec douceur et avec dignité, lorsqu'il est devenu une prison ; et lorsqu'une personne consacrée à Dieu oublie elle-même les devoirs que lui impose la religion, elle cesse d'être respectable. Les mêmes motifs qui nous font aimer les douces et bienfaisantes loix de la religion, nous inspirent l'éloignement pour ceux qui les violent ; et quand vous

me rappelez au respect que je lui dois, vous me pressez vous-même de prononcer votre condamnation.

Sortez, lui dit l'abbesse se levant avec impatience de son fauteuil. Des avis si imposans et si convenables dans votre bouche ne seront pas oubliés.

Ellena obéit, et fut reconduite à sa cellule, où elle se mit à repasser sa conduite avec l'abbesse ; elle ne put se repentir de la franchise avec laquelle elle avoit défendu ses droits et combattu l'injustice d'une femme qui prétendoit être respectée de la victime même de sa cruauté et de son oppression. Elle s'applaudit de ne s'être pas oubliée un moment, soit en se laissant aller à toute son indignation, soit en se laissant abattre par la crainte. La connoissance qu'elle venoit d'acquérir du caractère méprisable de l'abbesse ne lui permettoit plus d'être humiliée

devant elle ; car elle n'étoit sensible qu'à la censure des personnes vertueuses, qui faisoit sur elle les plus profondes impressions, tandis qu'elle étoit parfaitement indifférente au blâme et à l'opinion des méchans.

Ellena, s'étant ainsi confirmée dans ses résolutions, se proposa d'éviter désormais toutes les scènes semblables à celle qu'elle venoit d'essuyer, et de ne repousser que par le silence les injures auxquelles elle pourroit être exposée. Elle s'y attendoit, et elle se résolut à les supporter. Des trois maux entre lesquels elle avoit à choisir, la prison avec toutes les incommodités et les dégoûts dont elle étoit accompagnée, lui paroissoit beaucoup plus supportable que le mariage dont on la menaçoit, ou l'obligation de se faire religieuse, l'un et l'autre de ces derniers partis devant dévouer au malheur le reste de sa vie d'après

son propre choix. Elle n'hésita donc pas. Si elle pouvoit supporter avec calme sa captivité, le poids en deviendroit plus léger ; et c'est à cette résignation qu'elle chercha à disposer son ame.

Depuis son entrevue avec l'abbesse, elle avoit été tenue enfermée dans sa chambre, lorsque le soir du cinquième jour on lui permit d'assister à vêpres. En traversant le jardin pour aller à l'église, elle éprouva une sensation voluptueuse à respirer l'air libre et frais, et à jouir de la verdure des arbres et des arbustes, ces bienfaits de la nature préparés à tous les hommes, et dont elle avoit été privée depuis son arrivée. Elle suivit les religieuses à l'office, et se trouva placée parmi les novices. La solemnité du service, et sur-tout les chants religieux, émurent son cœur, adoucirent ses douleurs et relevèrent ses esprits.

Parmi les voix qu'elle entendoit, il y en avoit une qui fixa son attention ; elle rendoit les sentimens de dévotion avec une expression plus touchante, qui sembloit inspirée par la douce mélancolie d'un cœur qui sembloit depuis long-tems dégoûté du monde. A ces accens qui tantôt s'élevoient avec l'orgue, tantôt se mêloient aux chants timides et doux des religieuses, Ellena crut comprendre tous les sentimens du cœur qui animoit cette belle voix, et elle chercha avec empressement à reconnoître parmi ses compagnes la physionomie qui seroit d'accord avec la sensibilité qu'annonçoit cet organe enchanteur. Quelques-unes des sœurs avoient levé leurs voiles, et elle n'en remarqua aucune qui remplit son espoir; mais, en examinant avec plus d'attention, elle distingua une religieuse un peu éloignée d'elle, au-dessous

lorsque les élans de la dévotion venoient élever son ame au-dessus des choses de ce monde, et la placer, pour ainsi dire, à la hauteur des intelligences célestes. Dans ce moment ses yeux bleus portés vers le ciel exprimoient cet amour tendre et fervent, cet enthousiasme divin qui respire dans les belles têtes du Guide; et cette vue renouvela dans Ellena toutes les impressions enchanteresses que la voix de l'inconnue lui avoit déjà fait éprouver.

Tandis qu'elle regardoit la religieuse avec un degré d'intérêt qui ne lui permettoit pas de s'occuper d'aucun autre objet, elle crut démêler dans sa contenance et ses traits le sentiment du désespoir plutôt que celui de la résignation; car, lorsqu'elle cessoit de prier, ses regards prenoient une fixité trop énergique et trop soutenue pour des souffrances communes, ou pour un état de l'ame

tel que celui que suppose une entière résignation ; mais cette pensée excitoit davantage la sympathie d'Ellena, en lui faisant croire à la ressemblance de leur situation et de leurs sentimens. Ellena fut soulagée et fortifiée par cette découverte, sorte d'égoïsme pardonnable à une créature privée de tout appui, et qui trouvoit dans ce lieu un être capable de sentir quelque pitié pour elle et de lui donner quelque consolation. Ellena s'efforça de rencontrer les regards de la religieuse pour lui faire entendre l'intérêt qu'elle prenoit à son sort, et lui exprimer elle-même son malheur ; mais elle n'y put parvenir, la religieuse étant absorbée dans sa dévotion.

A la sortie de l'église cependant, la religieuse passant très-près d'Ellena, celle-ci lui jeta un regard si suppliant et si expressif, que la religieuse s'arrêta, et regarda à son

tour la nouvelle venue, non-seulement avec surprise, mais avec un mélange de curiosité et de compassion. Une foible rougeur colora un moment ses joues ; elle parut troublée, et ne pouvoit détourner ses regards d'Ellena ; mais, comme elle ne pouvoit s'arrêter, obligée de suivre la procession, ses regards et un sourire exprimant la plus tendre pitié, lui dirent un adieu que les paroles n'auroient jamais pu rendre. Ellena, après l'avoir suivie des yeux jusqu'à ce qu'elle disparut en entrant par la porte qui conduisoit à l'appartement de l'abbesse, se trouva avec sa conductrice arrivée chez elle si occupée de sa nouvelle connoissance, qu'elle ne s'avisa qu'en ce moment de demander son nom.

Vous voulez parler de la sœur Olivia ? lui dit sa conductrice.

Elle est d'une figure bien agréable, dit Ellena.

Nous avons beaucoup de sœurs aussi jolies, dit la sœur Marguerite avec un air piqué.

Sans doute, reprit Ellena ; mais celle dont je parle a une physionomie touchante, ouverte, noble et pleine de sensibilité, et je trouve dans ses yeux une douce mélancolie qui ne peut manquer d'intéresser tous ceux qui la voient.

Ellena étoit si enchantée de son intéressante religieuse, qu'elle oublia qu'elle en faisoit l'éloge à une personne dont le cœur endurci étoit insensible aux charmes qu'elle louoit, et qui n'admiroit rien tant que l'air de hauteur de madame l'abbesse ; car, pour la sœur Marguerite, une description de ces traits délicats que saisissoit Ellena étoit inintelligible.

Elle n'est plus de la première jeunesse, dit Ellena s'efforçant de se faire entendre ; mais elle en a encore

core toutes les graces, et y joint une dignité.....

Si vous entendez qu'elle est de moyen âge, dit aigrement Marguerite, c'est la sœur Olivia dont vous parlez ; car nous sommes presque toutes plus jeunes qu'elle.

Ellena portant ses yeux presqu'involontairement sur la religieuse qui lui parloit ainsi, vit une face pâle, maigre, annonçant à-peu-près une fille de cinquante ans, et put à peine cacher sa surprise de voir une si misérable vanité vivre encore parmi des passions refroidies, sous une figure repoussante et à l'ombre d'un cloître. Marguerite, jalouse et mécontente des éloges donnés à Olivia, se refusa à répondre à de nouvelles questions ; et, après avoir reconduit Ellena dans sa cellule, elle l'y enferma pour la nuit.

Le jour suivant, on permit encore à Ellena d'assister aux vêpres,

et elle sentit ses esprits ranimés par l'espérance de voir sa religieuse favorite. Elle la vit en effet à genoux au même endroit, faisant sa prière en particulier avant que le service commençât.

Ellena contint avec peine son impatience de faire connoître à la religieuse le tendre intérêt qu'elle avoit conçu pour elle, et de s'en faire remarquer, jusqu'à ce que la prière fût finie. Quand la religieuse se fut levée, et qu'elle eut écarté son voile, elle fixa sur Ellena des regards aussi curieux que ceux dont elle avoit été l'objet. Ce regard fut accompagné d'un sourire si expressif et plein d'une sensibilité si touchante, qu'Ellena, oubliant le lieu où elle étoit, quitta sa place pour s'approcher d'elle, comme si l'ame qui venoit de se montrer à ses yeux dans ce sourire étoit depuis longtems connue de la sienne. A son

approche, la religieuse rabattit son voile, espèce de reproche qu'Ellena entendit, et qui la fit revenir à sa place; mais son attention demeura portée sur la religieuse durant tout le tems du service.

Après l'office, et en sortant de l'église, Olivia ayant passé devant elle sans paroître faire à elle aucune attention, Ellena put à peine retenir ses larmes, et rentra dans sa chambre très-abattue. Un regard d'Olivia étoit pour elle, non-seulement délicieux, mais nécessaire à son cœur. Elle arrêta sa pensée sur le sourire dont l'expression avoit été si éloquente, et dont le souvenir vint encore la consoler dans sa prison.

Sa rêverie fut interrompue par le bruit des pas légers d'une personne s'approchant de sa cellule. La porte s'ouvrit, et elle vit paroître Olivia elle-même. Ellena se leva avec émo-

tion pour aller au-devant d'elle. La religieuse lui tendit la main, qu'Ellena serra dans les siennes.

Vous n'êtes pas accoutumée à la retraite et à notre mauvaise chère, lui dit Olivia d'un air obligeant et affligé, en posant sur la table une petite corbeille contenant quelques rafraîchissemens.

Je vous entends, dit Ellena avec un regard exprimant sa reconnoissance. Vous avez un cœur accessible à la compassion, quoique vous habitiez dans cette enceinte; vous avez souffert vous-même, et vous connoissez le plaisir délicat d'adoucir les souffrances des autres par des attentions qui leur prouvent que vous partagez leurs maux. Oh! que ne puis-je vous exprimer combien je suis touchée des sentimens que vous me montrez !

Des larmes l'interrompirent. Olivia lui serra la main, la regarda avec

une grande attention, et éprouva une assez grande agitation ; mais, après avoir recouvré, du moins en apparence, quelque tranquillité, elle lui dit avec un sourire mêlé d'un peu de sérieux : Vous jugez bien de mes sentimens, mon enfant. Mon cœur n'est pas insensible, et je partage vos douleurs ; vous étiez destinée à des jours plus heureux que ceux que vous pouvez espérer dans ce cloître.

Elle s'arrêta comme si elle en avoit trop dit, et ajouta : Cependant tranquillisez-vous ; et puisque vous trouvez quelque consolation à savoir que vous avez près de vous une amie, croyez que je suis cette amie ; mais gardez cette pensée pour vous seule. Je viendrai vous voir toutes les fois que je le pourrai ; mais ne parlez point de moi, et si mes visites sont courtes ne me pressez pas de les prolonger.

Quelle bonté ! dit Ellena d'une voix émue, vous viendrez me voir ! vous compâtissez à mes malheurs !

Paix, dit la religieuse, je puis être observée. Bonne nuit, ma chère sœur; puissiez-vous avoir un sommeil tranquille.

Ellena profondément touchée eut à peine la force de lui rendre les mêmes souhaits ; mais ses yeux mouillés de larmes lui dirent davantage. La religieuse lui serrant la main, et détournant son visage, la quitta soudainement. Le cœur d'Ellena, ferme et tranquille aux insultes de l'abbesse, s'amollit à ces témoignages d'une compâtissante amitié. Les douces larmes qu'elle versa apportèrent quelque calme à son ame agitée; elle pensa à Vivaldi avec moins de trouble qu'elle n'avoit fait encore depuis qu'elle avoit été enlevée de Villa Altieri, et quelqu'espoir commença à revivre en

elle, quoique la réflexion n'offrit rien qui pût l'entretenir.

Le lendemain matin, elle s'apperçut que la porte de sa cellule n'avoit pas été fermée à clef; elle s'habilla avec promptitude, et, concevant quelqu'espérance de liberté, elle sortit. Sa chambre qui donnoit dans un passage communiquant avec le bâtiment principal, et fermé par une seule porte, étoit isolée de toute autre chambre; mais, la porte du passage étant fermée, Ellena se trouvoit prisonnière comme auparavant. Il lui parut seulement qu'Olivia n'avoit pas fermé la porte de sa chambre en-dehors pour lui laisser un peu plus d'espace où elle put se promener, et elle fut sensible à cette attention. En se promenant dans ce corridor, elle reconnut à l'une de ses extrêmités un petit escalier qui sembloit conduire à d'autres chambres.

Elle le monta en hâte, et trouva qu'il ne conduisoit qu'à une petite chambre qui ne lui présenta rien de remarquable d'abord; mais en s'approchant de la fenêtre, elle vit delà un horison immense, et un paysage dont l'étendue et la beauté firent sur elle une grande impression. Elle reconnut que cette chambre étoit dans une petite tourelle en saillie à l'un des angles de l'édifice, et comme suspendue en l'air au-dessus des rochers de granite qui formoient la montagne. Quelques-uns de ces rochers se projetoient au-delà de leur base, semblant menacer d'une chûte prochaine; d'autres, s'élevant à pic, soutenoient les murs du monastère. Ellena de la hauteur où elle étoit placée voyoit avec un plaisir mêlé de quelque terreur ces roches hérissées de mélèses, ombragées et noircies par d'immenses sapins, d'épais châtai-

gniers couvrant leur base, et le terrein s'abaissant insensiblement jusqu'à la plaine, et tout cet ensemble présenter une gradation intéressante depuis la cîme nue et stérile des rochers jusqu'à une terre enrichie de tous les genres de cultures. Autour de ces belles plaines étoient comme entassées d'autres montagnes de différentes formes, qu'Ellena avoit déjà admirées en arrivant à San Stephano ; quelques-unes couvertes d'oliviers et d'amandiers, mais la plus grande partie abandonnée aux troupeaux qui, dans l'été, viennent s'y nourrir de leurs herbes aromatiques, et aux approches de l'hiver viennent chercher un climat plus doux dans les plaines connues sous le nom de *il Tavogliere di Puglia*.

Sur sa gauche, Ellena découvroit le terrible pont qu'elle avoit passé, et entendoit encore le bruit du torrent sur lequel il est suspendu.

L'ensemble de toute cette perspective lui paroissoit encore plus frappant, plus étonnant qu'au moment où elle avoit vu ces grands objets pour la première fois et de plus près.

Pour Ellena, sur qui le spectacle des beautés de la nature faisoit les plus fortes et les plus douces impressions, la découverte de cette petite tourelle étoit d'une grande importance. Elle pourroit venir-là, et son ame calmée par cette vue pourroit acquérir la force nécessaire pour supporter les peines qui l'attendoient. Là, saisie d'admiration à la vue des grands objets qui l'environnoient, et qui lui laissoient voir la divinité comme au travers d'un voile religieux qui en adoucit l'éclat aux yeux des mortels, elle conversoit pour ainsi dire avec Dieu, présent dans ses sublimes ouvrages. Pour une ame élevée jusqu'à cette hau-

teur, quelle importance peuvent conserver les affaires humaines et les peines passagères de ce monde ! Combien foible lui paroît la puissance de l'homme le plus redouté, lorsqu'elle considère que la chûte d'un seul de ces rochers détachés de la montagne, et roulant dans la plaine, peut détruire des milliers de créatures humaines, à qui il ne serviroit de rien pour leur salut d'être rangés en bataille, et armés de tous les instrumens de destruction que l'industrie humaine a imaginés ! Cet homme qui la tient en captivité n'a plus qu'une puissance imaginaire semblable à celle des géants des contes de fée; il ne peut enchaîner son ame, ni se faire craindre d'elle, tant qu'elle est soutenue par sa vertu.

L'attention d'Ellena fut détournée de cette scène par un bruit dans la galerie. Elle entendit qu'on ou-

vroit la porte du passage ; et conjecturant que c'étoit la sœur Marguerite qui pourroit s'appercevoir de son absence et de la découverte qu'elle avoit faite de la tourelle, et lui ôter désormais cette consolation, elle redescendit bien vîte. La sœur Marguerite lui demanda d'un air étonné, et en même tems sévère, comment elle avoit ouvert la porte de sa chambre et où elle étoit allée.

Ellena lui répondit avec franchise qu'elle avoit trouvé la porte ouverte, et qu'elle étoit montée jusqu'à une petite tour où le passage conduisoit; mais elle ne montra aucun desir d'y retourner, jugeant fort bien que ce seroit pour Marguerite un motif de la lui fermer. Marguerite, après l'avoir grondée durement de s'être avancée hors du corridor, et avoir laissé le déjeûner qu'elle lui apportoit, quitta la chambre sans oublier de la refermer. Ellena fut

ainsi privée de la consolation qu'elle avoit trouvée dans sa petite tour.

Durant plusieurs jours, elle ne vit que sa sévère geolière, excepté à l'heure des vêpres, où elle fut observée avec tant de vigilance qu'elle n'osa dire à Olivia un seul mot, ni même lui parler des yeux. Ceux d'Olivia furent souvent fixés sur elle avec une expression qu'Ellena, lorsqu'elle se hasarda de lui rendre ses regards, ne put pas bien entendre; c'étoit non-seulement de la compassion, mais une curiosité inquiette, et quelque chose de semblable à la crainte. Elle rougissoit et pâlissoit successivement, et sembloit près de se trouver mal, excepté dans les momens où sa dévotion sembloit ranimer ses esprits abattus, et lui rendre l'espérance et le courage.

Après être sortie de l'église, Ellena ne vit pas Olivia de toute la soirée; mais le lendemain matin,

elle la vit entrer dans sa cellule lui apportant à déjeûner ; la tristesse étoit répandue sur toute sa physionomie.

Oh ! que je suis heureuse de vous voir, lui dit Ellena, et combien j'ai souffert d'une si longue séparation. J'ai été obligée de me rappeler sans cesse la défense que vous m'avez faite de m'enquérir de vous.

Je viens par l'ordre de notre abbesse, répliqua Olivia avec un sourire mêlé de tristesse, et s'asseyant sur la couchette d'Ellena.

Est-ce donc contre votre gré que vous venez me voir ? lui dit tristement Ellena.

Non certainement ; mais.....Et elle hésita.

Ah ! sans doute, dit Ellena, vous m'apportez de mauvaises nouvelles, et vous ne vouliez pas m'affliger.

Oui, ma chère enfant, c'est ce que vous dites. Je crains que vous

n'ayiez des attachemens qui ne vous laissent pas écouter sans une peine extrême ce que j'ai à vous communiquer. On m'a chargé de vous préparer à prendre le voile parmi nous, et de vous dire qu'il ne vous reste point d'autre parti, puisque vous rejetez le mari qu'on vous offre; que les délais accoutumés ne seront point observés pour vous, et qu'après avoir pris le voile blanc, vous serez obligée de prendre bientôt après le voile noir.

Olivia se taisant, Ellena lui dit: Ce n'est pas à vous que je répondrai, puisque c'est contre votre gré que vous vous êtes chargée de ce cruel message, mais seulement à madame l'abbesse. Je déclare donc que je ne veux prendre ni voile blanc ni voile noir; qu'on peut, en employant la force, me traîner à l'autel, mais que ma bouche ne prononcera jamais des vœux que mon

cœur abhorre, et que je n'y paroîtrai que pour protester contre une telle tyrannie et contre toutes les formes qu'on pourra employer pour en assurer le succès.

Olivia, loin de désapprouver cette réponse ferme, parut l'entendre avec une grande satisfaction.

Je n'ose applaudir à votre résolution, dit-elle ; mais je ne la condamne point. Vous avez sûrement dans le monde quelqu'attachement qui vous rendroit votre séparation douloureuse ; vous avez des parens, des amis dont il vous seroit dur de vous éloigner ?

Non, je n'en ai point, dit Ellena avec un soupir.

Comment ! vous n'avez ni parent ni ami, et vous avez tant d'éloignement pour la retraite ?

J'ai seulement un ami, reprit Ellena ; et c'est de lui qu'ils veulent me séparer.

Ma chère, dit Olivia, pardonnez-moi ces questions peut-être indiscrettes, et une nouvelle que je vais vous faire, au hasard de vous offenser encore. Quel est votre nom ?

Cette question ne peut m'offenser. Je m'appelle Ellena Rosalba.

Quoi! comment? dit Olivia en l'examinant attentivement. Ellena.....

Ellena Rosalba, répéta Ellena. Mais permettez-moi, ajouta-t-elle, de vous demander les motifs de votre curiosité et de votre étonnement ? Connoissez-vous quelque personne de ce nom ?

Non, répliqua tristement la religieuse ; mais vos traits ont quelque ressemblance avec ceux d'une amie que j'ai perdue.

Comme elle disoit ces mots, son agitation étoit sensible, et elle se leva pour s'en aller. Je ne veux pas prolonger ma visite, dit-elle à El-

lena, de peur qu'on ne me prive du plaisir de vous voir. Quelle réponse donnerai-je à l'abbesse ? Si vous êtes déterminée au refus que vous m'annoncez, je vous conseille d'en adoucir l'expression autant que vous pourrez ; je connois mieux son caractère que vous ne pouvez le connoître, et je ne voudrois pas vous voir, ma chère enfant, traîner une existence misérable dans cette cellule solitaire.

Combien je vous dois de reconnoissance, dit Ellena, pour la bienveillance que vous me montrez, et pour les sages avis que vous me donnez. Je soumets mon jugement au vôtre. Vous pouvez adoucir mon refus comme vous le jugerez à propos ; mais n'oubliez pas qu'il est absolu, et prenez garde que l'abbesse ne puisse prendre mes égards envers elle pour de l'irrésolution.

Reposez-vous sur mes soins pour

tout ce qui vous intéresse, dit Olivia. Adieu. Je reviendrai vous voir ce soir, si je le puis. La porte demeurera ouverte afin que vous puissiez avoir plus d'air, et une vue que votre fenêtre ne vous donne point. Ce petit escalier au bout du corridor conduit à une chambre fort agréable.

J'y suis déjà montée, et j'ai à vous remercier de m'en avoir donné l'accès. Cette distraction a soulagé mes douleurs ; je pourrois presque les oublier, si j'avois quelques livres et quelques crayons.

Je suis bien aise de savoir cela, dit la religieuse avec un sourire plein d'affection. Adieu. Je tâcherai de vous revoir ce soir. Si la sœur Marguerite revient, ne lui faites aucune question relative à moi, et sur-tout ne lui dites rien des petites attentions que j'ai pour vous.

Olivia retirée, Ellena monta à sa tourelle, où elle oublia pendant quelque tems ses chagrins à l'aspect des grandes scènes de la nature que sa fenêtre mettoit sous ses yeux.

Vers midi, Ellena quitta sa tour, avertie par les pas de Marguerite ; celle-ci ne lui fit pourtant aucun reproche de ne pas l'avoir trouvée dans sa chambre. Elle lui dit seulement que l'abbesse avoit la bonté de lui permettre de dîner avec les novices, et qu'elle venoit pour la conduire au réfectoire.

Cette permission ne fit aucun plaisir à Ellena, qui eut mieux aimé rester dans sa tour solitaire que de s'exposer aux regards curieux de ses nouvelles compagnes. Elle suivit Marguerite tristement dans les longs et silencieux corridors qui conduisoient à la salle où elles étoient rassemblées. Elle ne fut pas moins surprise qu'embarrassée en remarquant

dans les manières de ces jeunes personnes habitant un couvent, une absence totale de cette décence qui jette une ombre légère sur chacune des graces qui doit orner le caractère d'une femme, et qui, comme un voile transparent, donne de la dignité à leur maintien et de la douceur à leurs traits. Dès qu'Ellena parut, tous les yeux furent fixés sur elle ; les jeunes commencèrent à chuchotter et à sourire, et montrèrent en diverses manières que la nouvelle venue étoit l'objet d'une conversation tournée toute entière à la censure. Aucune ne s'avança au-devant d'elle pour l'introduire et l'encourager ; aucune ne l'invita à s'asseoir près d'elle à table ; enfin, aucune ne lui montra la moindre de ces attentions qui n'ont point de nom, par lesquelles une ame délicate et généreuse se plaît à encourager la modestie et le malheur.

Ellena prit un siége ; et quoiqu'elle eut éprouvé d'abord un peu d'embarras en se voyant l'objet de la critique et des manières impertinentes de ses compagnes, le sentiment de son innocence releva peu-à-peu ses esprits, et lui rendit bientôt l'air de dignité qui lui étoit naturel, et qui commença à changer pour elle les dispositions avec lesquelles on l'avoit accueillie.

Ellena, après le repas, rentra dans sa cellule pour la première fois avec empressement. Marguerite ne l'enferma pas dans la chambre, indulgence qu'elle sembloit n'avoir qu'à regret, et par un ordre supérieur ; mais elle n'oublia pas de fermer la porte d'entrée du corridor. Dès qu'elle fut partie, Ellena monta dans sa tourelle. Après avoir souffert de la grossièreté des novices, elle ressentit plus vivement les attentions délicates de sa bonne reli-

gieuse. Olivia avoit fait porter dans cette chambre une chaise, une table sur laquelle elle avoit placé quelques livres et un pot de fleurs. Ellena versa des larmes de reconnoissance pour les soins généreux d'Olivia, et s'abstint quelque tems d'ouvrir les livres pour entretenir les douces émotions qu'elle éprouvoit.

Parmi les livres, quelques-uns traitoient de sujets mystiques qu'elle mit bien vîte de côté; mais elle y trouva quelques-uns des meilleurs poëtes italiens, et l'histoire de Guichardin. Elle fut un peu surprise de voir des poëtes dans une bibliothèque de religieuse; mais, cette singularité lui étant agréable, elle ne s'arrêta pas à en chercher l'explication.

Après avoir arrangé ses livres et sa chambre, elle s'assit près de sa fenêtre; et un volume du Tasse à la main, elle s'efforça d'écarter d'elle

les douloureux souvenirs. Elle laissa errer son esprit parmi les scènes créées par l'imagination féconde et brillante de ce grand poëte, jusqu'à ce que la chûte du jour la rappela à des scènes plus réelles. Le soleil étoit couché, mais les cîmes des montagnes étoient encore éclairées de ses derniers rayons. Une teinte brillante de pourpre coloroit tout l'ouest ; le silence et le repos de la nature appeloient la douce mélancolie si familière à son cœur. Elle pensoit à Vivaldi ; elle pleuroit Vivaldi qu'elle pouvoit ne revoir jamais, quoiqu'elle ne doutât pas qu'il ne fût à sa recherche, et qu'il ne s'y dévouât tout entier. Tous les détails de leur dernière conversation se représentoient à son esprit ; elle se rappeloit les alarmes de Vivaldi au moment de leur séparation dont il reconnoissoit lui-même la convenance et la nécessité ; et quand

elle pensoit à la douleur qu'il devoit avoir éprouvée en ne la trouvant plus à Villa Altieri ; tout son courage pour supporter ses propres douleurs foiblissoit à l'idée de celles qu'avoit dû sentir son amant.

La cloche du soir l'avertissant pour l'office, elle descendit de sa tour pour se trouver dans sa chambre à l'arrivée de sa conductrice. Marguerite parut bientôt. Après le service, Olivia l'invita à passer avec elle dans le jardin. Là, se promenant dans de longues allées formées par de majestueux cyprès jetant une ombre épaisse, Olivia entama une conversation générale, où elle évita de faire aucune mention de l'abbesse et de la situation d'Ellena ; celle-ci, inquiette de savoir la manière dont son refus de prendre le voile avoit été reçu, hasarda quelques questions qu'Olivia éluda cons-

tamment, en même tems qu'elle se défendit autant qu'elle put des expressions de la reconnoissance de sa jeune amie pour ses obligeantes attentions.

Olivia reconduisit Ellena à sa cellule; et là, elle ne se fit plus de scrupule de satisfaire sa curiosité et de terminer ses incertitudes. Avec un mélange de franchise et de discrétion, elle lui rendit la plus grande partie de ce qui s'étoit passé entr'elle et l'abbesse, dont il falloit bien qu'Ellena fût instruite, et dont le résultat étoit que l'abbesse avoit autant d'obstination que sa prisonnière de fermeté.

Quelle que soit votre dernière résolution, lui dit Olivia, je vous conseille sérieusement de montrer à l'abbesse quelque complaisance, et de lui laisser quelqu'espérance que vous pourrez céder un jour, sans

quoi elle pourroit se porter envers vous aux dernières extrêmités.

Et à quelles extrêmités, dit Ellena, plus terribles que celles de l'alternative qu'elle me propose ? Pourquoi m'abaisserois-je à une lâche dissimulation ?

Pour vous soustraire, lui dit tristement Olivia, aux traitemens injustes et cruels qui vous attendent.

Ah ! dit-elle, en échappant à ceux que je ne mérite pas, j'en subirois d'autres que j'aurois mérités, et je perdrois pour toujours le repos de ma vie que mes oppresseurs eux-mêmes ne pourroient plus me rendre ! Et en parlant ainsi, elle jeta à Olivia un regard exprimant quelque reproche et son espoir trompé.

J'applaudis à la justesse de vos sentimens, répliqua Olivia avec une tendre compassion. Hélas ! quelle pitié de voir une ame si noble sou-

mise à un pouvoir injuste secondé par des agens dépravés !

Soumise ! dit Ellena. Ne dites point soumise ; je me suis familiarisée avec l'idée des traitemens qu'on me prépare. J'ai choisi ceux qui seront les moins cruels pour moi. Je les endurerai avec courage, mais je ne m'y soumettrai jamais.

Hélas ! ma chère enfant, vous ne savez pas à quoi vous vous engagez ; vous ne connoissez pas les traitemens auxquels vous pouvez vous attendre.

Et en disant ces mots, ses yeux se remplissoient de larmes, et elle s'éloignoit d'Ellena qui, surprise de l'extrême douleur que montroit son amie, la conjura de s'expliquer davantage.

Je ne pourrois moi-même vous parler sur ce sujet avec une entière

certitude, et si je le pouvois je ne l'oserois.

Vous ne l'oseriez ! dit Ellena. Quoi ! votre bonté pour moi peut-elle connoître la crainte, lorsque le courage est nécessaire pour éviter de si grands malheurs ?

Ne m'en demandez pas davantage, reprit Olivia. Il vous suffit de savoir que les conséquences d'une résistance ouverte seroient terribles pour vous, et que vous consentez à les détourner.

Mais, ma tendre amie, comment les détourner sans m'exposer à d'autres malheurs qui me semblent encore plus à craindre ? Comment les détourner sans contracter une union détestée, ou sans faire des vœux que j'abhorre ? Chacun de ces partis me paroît plus terrible qu'aucun traitement que je puisse éprouver.

Peut-être vous trompez-vous en

cela, lui dit la religieuse. Votre imagination ne peut vous peindre les horreurs du....Mais, ma chère enfant, je vous le répète, je veux vous sauver des maux qui vous attendent; que ne ferois-je pas pour vous y soustraire? eh bien, le seul moyen qui me reste d'y réussir est de vous déterminer à paroître moins éloignée de consentir à ce qu'on demande de vous.

Votre bonté me pénètre, dit Ellena, et je crains de vous paroître ingrate en me refusant à vos avis; cependant je ne puis les suivre. La dissimulation que j'emploierois pour ma défense me feroit tomber dans le piége tendu pour ma destruction.

En tenant ce discours, Ellena, les yeux fixés sur la religieuse, fut frappée d'un soupçon dont elle-même n'eut pu s'expliquer les motifs. Elle douta de la sincérité d'Olivia, et

crut un moment que cette sœur vouloit la faire tomber dans les piéges de l'abbesse : elle rejeta pourtant cette affreuse pensée, qu'Olivia qui avoit eu pour elle de si obligeantes attentions, dont les manières et la physionomie annonçoient une belle ame, et pour qui elle avoit conçu tant d'estime et d'affection, fût capable d'une si lâche trahison. Un tel soupçon étoit pour son cœur un tourment plus cruel que tous ceux qu'elle avoit éprouvés jusques-là ; et enfin, un nouveau regard jeté sur Olivia dissipa toutes ses craintes, et la convainquit que celle qui avoit été jusques-là sa bienfaitrice n'étoit pas capable de cette perfidie.

Si je puis me déterminer à tromper, dit Ellena après un long silence, quel profit m'en reviendra-t-il ? Je suis au pouvoir de l'abbesse qui mettra bientôt ma sincérité à

l'épreuve. Ma dissimulation reconnue ne fera que provoquer sa vengeance, et je serai punie même pour avoir employé ce moyen de me soustraire à son injustice.

Si la tromperie, dit Olivia, est quelquefois excusable, c'est dans celui qui l'emploie pour la défense de lui-même. Il y a en effet des situations où l'on peut y recourir sans honte, et c'est le cas où vous êtes. Cependant je ne puis vous cacher que votre seule espérance est dans le délai que vous obtiendrez à l'aide du moyen sûr que je vous propose. Si l'abbesse peut espérer d'obtenir votre consentement, elle vous accordera quelque tems pour vous préparer à recevoir le voile ; et dans cet intervalle, quelques circonstances peuvent changer votre situation.

Ah ! plût à Dieu que je pusse le

croire ! Mais, hélas ! quel pouvoir peut me tirer d'ici ? Il ne me reste personne qui puisse le tenter. Sur quoi fondez-vous donc quelqu'espérance pour moi ?

La marquise peut s'appaiser.

Quoi ! c'est sur cette possibilité que vous compterez, ma chère amie? Si cela est, je désespère tout-à-fait. Se laisser aller à une fausseté sur une telle espérance seroit une mauvaise politique.

Il y a encore d'autres ressources, dit Olivia ; mais écoutons. La cloche sonne ; on se rassemble dans l'appartement de l'abbesse pour recevoir sa bénédiction du soir. Mon absence seroit remarquée. Bon soir, ma chère sœur. Réfléchissez sur ce que je vous ai dit, et considérez, je vous en conjure, que la résolution que vous prendrez doit être décisive et peut vous être fatale.

La religieuse prononça ces mots

avec un regard et une emphase si extraordinaires, qu'Ellena desira et craignit tout à la fois de la faire expliquer davantage ; mais, avant qu'elle fut revenue de sa surprise, Olivia avoit quitté la chambre.

CHAPITRE IX.

VIVALDI et son domestique, après avoir passé dans la chambre souterraine du fort la nuit qui avoit suivi l'enlèvement d'Ellena, et avoir fait à plusieurs reprises des efforts inutiles pour en sortir, en attaquant tantôt la porte et tantôt la fenêtre grillée, cédèrent enfin à leur épuisement, et s'abandonnèrent à toute leur terreur, qui s'accrut encore lorsque leur flambeau consumé les laissa dans une profonde obscurité.

Les paroles du moine revinrent alors avec plus de force à l'esprit de Vivaldi, pour le tourmenter de la pensée qu'Ellena n'étoit plus. Paolo ne pouvant rien contre la douleur de son maître demeuroit couché à côté de lui, et non moins abattu. Il

n'avoit plus de motif d'espérance à lui offrir. Il ne put même s'empêcher de remarquer qu'ils avoient à craindre la plus cruelle des morts, celle que donnoit la faim, et de déplorer l'obstination qui les avoit conduits l'un et l'autre à une si cruelle destinée.

Il se livroit à ces tristes déclamations, dont son maître enseveli dans sa douleur n'entendoit pas un seul mot, lorsque tout-à-coup il s'arrêta. Monsieur, qu'y a-t-il là-bas? ne voyez-vous rien? Je vois un peu de jour; il faut savoir d'où il vient.

Il se leva aussi-tôt, et joie fut extrême, lorsqu'il eut reconnu que la lumière venoit par la porte même de la chambre qu'il trouva entr'ouverte. Il en croyoit à peine ses sens, la porte ayant été fermée sur eux le soir précédent, et ni l'un ni l'autre n'en ayant entendu retirer les gros verroux. Il acheva de l'ouvrir; et, après avoir parcouru des

yeux la chambre voisine où il ne vit rien, il sortit avec Vivaldi qui s'étoit élancé après lui, et montant l'escalier, ils se retrouvèrent dans la première cour de la forteresse où régnoient la solitude et le silence, et ils arrivèrent sous la grande voûte avant le lever du soleil, sans avoir vu personne, respirant à peine, et n'osant presque croire qu'ils avoient recouvré leur liberté.

Ils s'arrêtèrent un moment pour reprendre haleine. Vivaldi délibéra s'il reprendroit la route de Naples ou celle de Villa Altieri. Il étoit trop matin pour qu'il pût espérer de trouver Ellena levée. La crainte de la trouver morte s'étoit dissipée à mesure que le courage lui étoit revenu; son indécision ne dura qu'un moment. L'inquiétude qui lui restoit encore le détermina à se porter à Villa Altieri, malgré l'inconvenance de l'heure, au moins

pour se rapprocher du lieu qu'Ellena habitoit, et attendre le lever de quelqu'un de la maison.

Monsieur, lui dit Paolo tandis qu'il délibéroit, ne nous arrêtons pas davantage dans ce terrible lieu. Rapprochons-nous du grand chemin et de quelque maison où nous puissions manger un morceau ; car ma crainte de mourir de faim a été si forte qu'elle a hâté pour moi le besoin de manger.

Ils prirent leur chemin vers Villa Altieri. Paolo, tout transporté de joie qu'il étoit d'avoir recouvré sa liberté, s'embarrassoit dans la recherche des causes de leur emprisonnement et de leur délivrance, et Vivaldi ne l'aidoit pas à en trouver l'explication. Tout ce qu'il voyoit de certain, c'est qu'il n'avoit pas été dans les mains des voleurs, et il ne pouvoit imaginer que personne eût eu quelqu'intérêt à le retenir

prisonnier pendant une nuit pour le relâcher ensuite.

En entrant dans le jardin, il vit avec surprise que plusieurs des jalousies étoient ouvertes; mais son étonnement se changea en terreur, lorsqu'ayant atteint le portique, il entendit des gémissemens venant de l'intérieur, et qu'ayant appelé fortement il reconnut les cris pitoyables de Béatrix. La porte étant fermée, et Béatrix ne pouvant l'ouvrir, Vivaldi suivi de Paolo entra par une des fenêtres dont les jalousies étoient ouvertes; et arrivant à l'endroit d'où venoient les cris, il trouva la pauvre femme attachée à l'un des piliers, et apprit d'elle qu'Ellena avoit été enlevée la nuit par des hommes armés.

A cette nouvelle, il demeura frappé d'une sorte de stupeur, d'où il sortit pour faire à Béatrix cent questions sans lui donner le tems de

répondre à une seule. Cependant, lorsqu'il eut la patience d'écouter, il apprit que les ravisseurs étoient au nombre de quatre ; qu'ils étoient masqués ; que deux d'entr'eux avoient entraîné Ellena par le jardin, tandis que les autres, après avoir lié Béatrix à un pilier, la menaçant de la mort si elle osoit jeter un seul cri, et l'avoir surveillée jusqu'à ce que leurs compagnons eussent assuré leur proie, l'avoient laissée en cet état. C'est tout ce qu'elle put apprendre à Vivaldi touchant Ellena.

Vivaldi, ayant repris un peu de sang-froid, crût enfin avoir découvert les auteurs de toute cette entreprise et ceux de son emprisonnement dans la forteresse. Il fut persuadé que c'étoit sa famille qui avoit fait enlever Ellena pour empêcher son union avec elle ; qu'on l'avoit attiré et détenu dans le fort

pour

pour l'empêcher de mettre obstacle à cette violence. Il avoit parlé de ses aventures de Paluzzi, et sa famille avoit sans doute profité de la connoissance qu'il avoit donnée de son projet de faire une recherche dans ces ruines pour le faire tomber dans le piège. Le succès de ce plan tramé contre lui devoit réussir d'autant mieux, que Vivaldi ne pouvoit aller à Villa Altieri sans passer par la voûte, et sans être observé par les émissaires de la marquise, qui, par leurs manœuvres adroites, pouvoient le faire prisonnier sans y employer la violence.

En pesant ces circonstances, il demeura persuadé aussi que Schedoni étoit le moine qui l'avoit poursuivi avec tant d'obstination ; qu'il étoit le conseil de sa mère, et l'un des auteurs des malheurs qui lui avoient été prédits, accomplissant lui-même ses sinistres prédictions.

Cependant, en trouvant ces soupçons plus que vraisemblables, il étoit encore en quelqu'incertitude, lorsqu'il se rappeloit la conduite de Schedoni dans le cabinet de sa mère, l'air de dignité et d'innocence avec lequel il avoit repoussé l'accusation, la franchise au moins apparente avec laquelle il avoit indiqué lui-même à Vivaldi des circonstances relatives au personnage inconnu qui pouvoient faire porter les soupçons sur lui même.

D'un autre côté, Vivaldi se disoit: quel autre que Schedoni peut être si bien instruit de ce qui me touche, ou avoir un assez grand intérêt à me traverser avec tant de persévérance? Quel autre que celui qui peut en espérer de ma famille une récompense qui paie ses soins? Non, le moine ne peut être que Schedoni, quelqu'étrange qu'il puisse être, qu'il ait voulu se déguiser, sous

l'habit même de son ordre qu'il porte tous les jours.

Mais, quoiqu'il en put être de la complicité de Schedoni, il n'étoit plus douteux pour Vivaldi que c'étoit par l'ordre de sa famille qu'Ellena avoit été enlevée. Dans cette pensée, il retourna à Naples avec le projet d'avoir de son père ou de sa mère un éclaircissement sur ce point sans beaucoup d'espoir de l'obtenir, mais avec la persuasion qu'il tireroit d'eux quelque lumière sur cette aventure; que, s'il ne pouvoit parvenir à la connoissance du lieu où avoit été conduite Ellena, il iroit à Schedoni lui-même, lui reprocheroit sa perfidie, le presseroit d'expliquer sa conduite, et, s'il étoit possible, le forceroit de lui déclarer ce qu'il avoit un si grand desir de savoir.

Il obtint d'abord de son père une entrevue; et se jetant à ses pieds,

il le supplia de faire remettre Ellena chez elle. Mais l'étonnement naturel et vrai du père à cette prière jeta le fils dans le désespoir; les regards et le maintien du marquis ne laissoient aucun doute sur la vérité de sa déclaration. Vivaldi demeura convaincu que son père ignoroit entièrement toutes les mesures prises et exécutées contre Ellena.

Quelque choquante que soit votre conduite, lui dit le marquis, je croirois mon honneur taché si j'y opposois aucune sorte d'artifice et de fausseté. J'ai desiré vivement de vous détourner de l'union que vous avez projetée; mais pour y réussir, je dédaignerois tout autre moyen que l'emploi de mon autorité. Si vous persistez dans votre résolution, je ne la combattrai qu'en vous annonçant les conséquences fâcheuses que votre désobéissance entraînera pour vous.....De ce moment, je

ne vous reconnois plus pour mon fils.

En finissant ces mots, le marquis sortit, et Vivaldi ne fit aucune tentative pour le retenir. Son père venoit de s'exprimer plus fortement qu'il n'avoit fait jusques-là ; mais une telle menace ne pouvoit produire l'effet qu'en attendoit le marquis sur un cœur rempli de sa passion. Le moment où Vivaldi craignoit de perdre pour jamais l'objet de ses plus tendres affections, n'étoit pas celui où il pouvoit prévoir des maux encore éloignés, ni estimer ce que péseroient un jour sur lui des calamités qui l'atteindroient un jour à venir. L'intérêt le plus prochain occupoit seul son esprit, et sa seule pensée étoit la perte d'Ellena.

L'entrevue qu'il eut avec sa mère eut un caractère tout différent. Le trait aigu du soupçon aiguisé par

l'amour et le désespoir de Vivaldi, pénétra jusqu'au fond du cœur de la marquise. malgré toute sa dissimulation, et le fils démêla la profonde hypocrisie de sa mère comme il avoit reconnu la franchise de son père; mais il ne pouvoit rien de plus. Il n'avoit aucun moyen d'exciter sa compassion pour lui, ni d'en obtenir aucune justice. Il n'en put rien tirer qui pût le guider dans la recherche d'Ellena.

Restoit Schedoni à examiner. Vivaldi ne doutoit plus qu'il n'eût complotté avec la marquise, et qu'il n'eût été l'un des agens dans l'enlèvement d'Ellena. Il n'étoit pas aussi assuré qu'il fût le moine des ruines de Paluzzi; car, si quelques circonstances le lui faisoient croire, d'autres écartoient ce soupçon.

En sortant de chez sa mère, Vivaldi se rendit au couvent du Spirito Santo, et demanda le père

Schedoni. Le frère qui ouvroit la porte lui dit que ce religieux étoit dans sa cellule, et Vivaldi pressa le portier de le conduire.

Je ne puis quitter ma porte, lui dit celui-ci ; mais en traversant la cour, et montant l'escalier que vous voyez sur votre droite, vous arriverez au dortoir où la troisième porte est celle du père Schedoni.

Vivaldi suivit l'instruction qu'on lui donnoit, et arriva au dortoir sans avoir rencontré un être vivant, et sans avoir ouï un son qui troubla la paix de ce sanctuaire ; mais, en entrant dans ce dortoir, il entendit une voix plaintive.

Il s'arrêta à la troisième porte où il heurta doucement, et la voix cessa, et le même silence se rétablit. Vivaldi frappa de nouveau, et personne ne répondant il se hasarda à ouvrir la porte. Dans la cellule, où n'entroit qu'un jour sombre, et qu'il

parcourut des yeux, il ne vit personne. La chambre n'avoit guère d'autres meubles qu'un matelas, une chaise, une table, un crucifix, quelques livres de dévotion, parmi lesquels un ou deux étoient écrits en caractères inconnus, et divers instrumens de pénitence. Vivaldi frémit en les voyant, quoiqu'il n'en connût pas l'usage, et redescendit dans la cour. Le portier lui dit que, puisque le père Schedoni n'étoit pas dans sa chambre, il étoit probablement dans l'église ou dans le jardin ; car il n'étoit pas sorti de la maison de toute la matinée.

Le vîtes-vous rentrer hier le soir ? demanda Vivaldi vivement.

Oui, répondit le frère avec quelque surprise. Il est revenu pour les vêpres.

Êtes - vous assuré de cela, mon ami ; êtes vous certain qu'il a couché dans la maison la nuit dernière ?

Et

Et qui êtes-vous, lui dit le frère avec humeur, pour me faire une pareille question, et de quel droit?

Vous ignorez sans doute les règles de notre maison, monsieur; car, si elles vous étoient connues, vous verriez que vos questions sont au moins déplacées. Un religieux ne peut passer la nuit hors du couvent sans être puni sévèrement, et le père Schedoni est plus que tout autre incapable de violer ainsi la règle; c'est un de nos plus fervens religieux. Il en est peu qui puissent marcher sur ses traces dans les voies de la pénitence; c'est un saint. Lui! passer la nuit dehors! Allez, monsieur, vous le trouverez peut-être dans l'église.

Vivaldi ne s'arrêta pas à répliquer; mais, en traversant la cour, il se disoit à lui-même: l'hypocrite! je le démasquerai.

L'église étoit déserte comme la

cour, et il y régnoit un profond silence. Je ne sais, se disoit-il, si les habitans de cette triste demeure fuient à mon approche ; mais partout où je me porte, je n'entends que le bruit de mes pas répété par l'écho de ces voûtes. C'est l'empire de la mort : peut-être est-ce l'heure de la méditation, et tous les religieux sont retirés dans leurs cellules.

Comme il marchoit le long d'un des bas côtés, il s'arrêta au bruit d'une porte qu'il entendit se fermer dans l'éloignement, et qui résonna dans toute l'église. Il porta ses regards sur le lieu d'où venoit le bruit, et dans le demi-jour que laissoient passer les vîtres peintes, il distingua un religieux debout, immobile, vers lequel il s'avança.

Le moine ne l'évita point, ne détourna pas les yeux pour observer qui s'approchoit, et resta dans la

même attitude n'ayant pas plus de mouvement qu'une statue. Sa taille haute et sa figure maigre rappeloient Schedoni, et Vivaldi regardant avec attention son visage à demi-caché par le capuchon, reconnut la physionomie pâle et dure du confesseur.

Enfin, mon père, je vous trouve. Je voudrois vous dire un mot en particulier, et ce lieu n'est pas convenable pour l'entretien que j'ai besoin d'avoir avec vous.

Schedoni ne répondit rien, et Vivaldi le regardant de nouveau observa que ses traits étoient sans mouvement et ses yeux fixés en terre. Les paroles que Vivaldi venoit de lui adresser sembloient n'être pas arrivées jusqu'à son esprit, et n'avoir fait même aucune impression sur ses sens.

Vivaldi élevant la voix répéta ce qu'il venoit de dire, sans apperce-

voir le plus léger changement dans la physionomie de Schedoni. Que signifie cette momerie, dit le jeune homme impatient et indigné ? Ce misérable subterfuge ne vous sauvera pas ; vous êtes découvert ; vos artifices sont connus ; faites ramener Ellena Rosalba chez elle, ou déclarez l'endroit où vous l'avez fait transporter.

Schedoni garde le même silence et la même immobilité. Le respect pour l'âge et pour l'état religieux pouvoit seul empêcher Vivaldi de porter la main sur le moine pour le forcer de répondre, et les transports de son impatience et de son indignation faisoient un contraste frappant avec l'insensibilité du moine qui ressembloit à celle de la mort. Je vous connois maintenant, continua Vivaldi, pour mon persécuteur à Paluzzi ; c'est vous qui m'avez annoncé d'avance des malheurs que

vous savez trop bien réaliser ; c'est vous qui m'avez prédit la mort de la signora Bianchi.... Ici Schedoni fronça les sourcils. C'est vous qui m'avez appris le départ d'Ellena, qui m'avez attiré dans la prison du fort Paluzzi, vous qui êtes le prophète et l'auteur de tous mes maux.

Le moine alors leva les yeux, et jeta à Vivaldi un regard terrible et d'une grande expression ; mais toujours sans proférer une parole.

Oui, mon père, poursuivit Vivaldi avec la même véhémence, je vous connois et je vous ferai connoître au monde. Je vous arracherai ce masque d'hypocrisie que vous ne quittez point ; je ferai connoître à tout votre ordre les odieuses manœuvres que vous avez employées et les maux dont elles ont été la source. Votre caractère sera mis au grand jour.

Tandis que Vivaldi exhaloit ainsi

son indignation, le moine avoit de nouveau baissé les yeux, et repris sa physionomie et son maintien accoutumé.

Malheureux, rends-moi Ellena ! s'écria Vivaldi dont le désespoir alloit croissant. Dis-moi au moins où elle est, ou je t'y forcerai bien? Où l'as-tu fait conduire ? Où?

Comme il s'exprimoit ainsi en élevant la voix et avec des accens passionnés, plusieurs religieux qui passoient par les cloîtres furent attirés dans l'église par le bruit qu'ils y entendoient. En voyant la tranquillité et le maintien singulier de Schedoni d'une part, et de l'autre la violence et l'agitation frénétique de Vivaldi, l'un d'eux s'avançant, et retenant Vivaldi par son habit, lui dit : Que faites-vous ? ne voyez-vous pas ?.....

Je vois, dit Vivaldi se dégageant et reculant ; je vois un vil hypo-

crite, l'ennemi de mon repos, qu'il étoit de son devoir de protéger.

Calmez cette violence, lui dit le religieux, de peur qu'elle n'attire sur vous la vengeance du ciel. Ne voyez-vous pas la sainte méditation dans laquelle il est plongé ? Sortez de l'église, tandis que vous le pouvez encore ; vous ne savez pas le traitement auquel vous vous exposez ?

Je ne sortirai point d'ici, dit Vivaldi s'adressant toujours à Schedoni, et ne daignant pas regarder celui qui venoit de le menacer, que vous n'ayiez répondu à mes questions. Je vous le répète : où est Ellena Rosalba ?

Le confesseur conservant toujours le même maintien, cela passe toute croyance, s'écrie le jeune homme, et il n'y a point de patience qui puisse y tenir. Parle, réponds-moi, ou crains que je ne dévoile tout ?

Connois tu le couvent de la Santa del Pianto ? Connois-tu le confessional des Pénitens noirs ?

Ici, Vivaldi crut voir quelqu'altération sur le visage de Schedoni. Te souviens-tu de cette terrible soirée où, aux pieds du confesseur, un crime fut avoué qui.....

Schedoni leva les yeux, et les fixant sur Vivaldi avec un regard qui sembloit vouloir lui porter la mort, loin d'ici, dit-il d'une voix terrible ; loin d'ici, sacrilége jeune homme ; tremble des suites funestes de ton impiété.

En disant ces paroles, il s'éloigna brusquement, et se glissant avec la vîtesse d'une ombre, il gagna le cloître où il disparut. Vivaldi, voulant le suivre, fut arrêté par les moines qui l'environnoient. Insensibles à ses maux et irrités par ses discours, ils le menacèrent, s'il ne sortoit tout de suite du couvent, de

l'y retenir, de l'y emprisonner, et de lui faire subir les châtimens qu'il méritoit pour avoir troublé et insulté un religieux dans l'exercice de ses pratiques de pénitence.

Il a besoin en effet, dit Vivaldi, de faire pénitence. Mais comment me rendra-t-il le bonheur qu'il m'a fait perdre pour jamais? Un tel homme est une honte pour votre ordre, mes révérends pères.

Taisez-vous, reprit un moine. Il est la gloire de notre maison. Sa piété est sévère pour les autres, et il est encore plus dur à lui-même.... Mais, quoi! je parle un langage inconnu à un homme qui ne peut ni comprendre nos sacrés mystères, ni respecter les saintes pratiques de notre religion.

Conduisons-le au père abbé, crioit un autre moine furieux; jetons le dans la prison.

Emmenons-le, emmenons-le, dirent tous les autres en s'efforçant

d'entraîner Vivaldi ; mais sa fierté et son indignation lui donnant des forces, il se tira de leurs mains, et sortant de l'église il s'élança dans la rue.

Vivaldi arriva chez lui dans un état digne de pitié aux yeux de toute personne dont le cœur n'eut pas été endurci par l'intérêt ou le préjugé. Il évita son père ; mais il vit sa mère qui, triomphante du succès de ses projets, se montra parfaitement insensible à la tristesse de son fils.

La marquise ayant été instruite des dispositions qu'on faisoit pour le mariage avoit consulté son confesseur sur les moyens de l'empêcher. Celui-ci lui avoit communiqué le plan qu'elle avoit adopté, et qui pouvoit lui être d'autant plus facile à exécuter, qu'elle étoit liée avec l'abbesse de San Stephano, dont elle connoissoit assez le caractère et la disposition pour lui confier sans

crainte la conduite de cette affaire. La réponse de l'abbesse aux premières ouvertures annonça, non-seulement de la complaisance, mais du zèle à seconder les vues de la marquise. Il n'y avoit pas d'apparence à ce que la marquise, touchée par les larmes et les souffrances de son fils, renonçât à un plan si bien conçu, et dont l'exécution étoit déjà commencée. Vivaldi se reprocha de l'avoir espéré un moment, et quitta sa mère avec un abattement voisin du désespoir.

Paolo ayant rendu compte à son maître des recherches inutiles qu'il avoit faites pour avoir quelques renseignemens sur Ellena, Vivaldi passa le reste du jour dans une extrême agitation.

Le soir, son inquiétude ne lui permettant pas de rester en place, il sortit sans savoir où il porteroit ses pas, et se rendit aux bords de la

mer sur le chemin de Villa Altieri. Quelques pêcheurs et quelques lazaroni se tenoient oisifs sur le rivage en attendant le retour des barques venant de Santa Lucia; Vivaldi les bras croisés, son chapeau rabattu sur ses yeux pour n'être pas observé, suivoit les bords de la baie, écoutant le murmure du flot qui venoit se briser à ses pieds, et les yeux attachés sur leur mouvement onduleux, sans avoir presque la conscience de ces douces sensations, perdu qu'il étoit dans une revêrie mélancolique portée toute entière sur Ellèna. Il appercevoit le lieu où il l'avoit vu pour la dernière fois. Il se rappeloit combien souvent il avoit joui avec elle du même spectacle qui étoit encore sous ses yeux; mais cette charmante scène n'avoit plus pour lui de charmes. Les mêmes objets étoient décolorés pour lui, ne lui inspiroient plus d'intérêt, et ne lui

apportoient que des idées tristes. La surface des eaux éclairée par le soleil couchant, le môle et son fanal dorés par ses derniers rayons, quelques pêcheurs couchés sur le rivage, de petits bateaux glissans sur la mer tranquille, et ne faisant qu'effleurer sa surface de leurs rames ; toutes ces images lui rappeloient cette soirée où de Villa Altieri il avoit contemplé la même scène ; et où assise dans l'orangerie avec lui-même et Bianchi la veille de la mort de celle-ci, Ellena avoit été solemnellement confiée à ses soins, et avoit confirmé elle-même ce vœu de Bianchi mourante. Ce souvenir empruntant plus de force du contraste avec sa situation présente le jetoit dans toutes les angoisses du désespoir. Il marchoit à grands pas, et de longs gémissemens lui échappoient. Il s'accusoit d'indifférence et d'inaction pour avoir été si long-tems sans parvenir à connoître

aucune circonstance qui pût le diriger dans sa recherche ; et quoiqu'il ne sut quelle route prendre pour arriver à elle, il résolut de quitter Naples, et de ne plus retourner à la maison de son père, jusqu'à ce qu'il eut tiré Ellena des mains de ses ravisseurs.

Il demanda à des pêcheurs, causant ensemble sur le rivage, si quelqu'un d'eux vouloit lui louer un bateau pour côtoyer la baie ; car il lui paroissoit probable qu'Ellena, enlevée de Villa Altieri, avoit été conduite par eau à quelque ville ou couvent situé sur la baie, cette manière de la transporter étant assez secrette et assez facile, et par-là favorable aux desseins de ses ravisseurs.

Je n'ai qu'un bateau, dit un des pêcheurs, et il est retenu ; mais mon camarade peut faire votre affaire. Eh ! Carlo, peux-tu prendre mon-

sieur dans ton petit bateau ; ton grand bateau est assez occupé ailleurs ?

Son camarade Carlo ne répondoit point. Il parloit à un grouppe d'hommes qui l'écoutoient avec une grande attention. Vivaldi s'avançant fut frappé par la véhémence de son récit et de ses gestes. L'un des écoutans sembloit douter. Je te dis, reprit le conteur, que je connois fort bien la maison ; j'y portois du poisson deux ou trois fois la semaine ; c'étoient de fort bonnes gens. J'en ai eu quelques bons ducats ; mais, comme je vous disois, lorsque je fus à la porte et que j'eus frappé, j'entendis de grands gémissemens, et je distinguai la voix de la vieille femme de charge criant et appelant à son secours ; mais je ne pouvois rien la porte étant fermée, et pendant que j'allois appeler le vieux Bartoli pour m'aider, voilà qu'un

jeune homme bien mis arrive, et, entrant par la fenêtre, met la vieille en liberté. Alors, j'ai appris toute l'histoire.

Quelle histoire, dit Vivaldi, et de qui parlez-vous ?

Vous allez le savoir, dit le pêcheur, qui le regardant ajouta : Quoi ! monsieur, c'est vous-même que j'ai vu-là ; c'est vous qui avez délié Béatrix !

Vivaldi, qui s'étoit apperçu dès l'abord que ces gens parloient de l'aventure de Villa Altieri, leur fit cent questions sur la route que pouvoient avoir prise les ravisseurs d'Ellena sans en tirer rien de satisfaisant.

Je ne m'étonnerois pas, dit un lazaron qui avoit écouté jusques-là en silence, que le carrosse qui a passé à Bracelli dans la même matinée, et qui étoit entièrement fermé malgré le chaud qu'il faisoit, fût celui-là

celui-là même où étoit la jeune dame qu'on a enlevée.

Cette ouverture ranima Vivaldi, qui recueillit toutes les informations que ces gens purent lui donner, et qui se bornèrent cependant à lui faire savoir qu'une voiture allant très-vîte avoit passé par Bracelli dans la matinée du jour où Ellena étoit disparue. Il se détermina donc à se rendre en cet endroit, espérant tirer du maître de poste quelques éclaircissemens sur la route que les ravisseurs avoient prise.

Dans ce dessein, il revint à la maison de son père, non pour lui faire part de son projet ni pour lui faire ses adieux, mais pour attendre le retour de Paolo qu'il vouloit prendre avec lui pour l'accompagner dans cette recherche. Vivaldi ranimé par l'espérance, quelque foibles que fussent ses raisons d'es-

pérer, et croyant son projet bien ignoré de ceux qui pouvoient avoir intérêt à le traverser, ne prit aucune précaution contre les mesures qui pouvoient l'empêcher de sortir de Naples, ou l'arrêter dans le cours de son voyage et de son entreprise.

CHAPITRE X.

LA marquise alarmée de quelques mots échappés à Vivaldi dans leur dernier entretien, et par quelques autres circonstances, envoya chercher son conseiller Schedoni. Encore ému de l'insulte qu'il avoit essuyée dans l'église du Spirito Santo, il obéit avec quelque peine et quelque résistance, mais avec une espérance maligne de trouver quelque moyen de se venger de Vivaldi.

Cette dénonciation de son hypocrisie, et le ridicule jeté sur l'air de méditation et de contemplation dévote qu'il se donnoit, étoient profondément gravés dans son cœur ; et, ce souvenir mettant en mouvement toutes les odieuses passions de son ame, il méditoit la plus ter-

rible vengeance. Cet homme avoit éprouvé dans sa vie des dégoûts de plus d'un genre. On a déjà vu que l'ambition étoit un des plus puissans mobiles de ses actions, et que c'étoit sur-tout pour la satisfaire qu'il avoit affecté depuis long-tems une piété sévère. Il n'étoit pas aimé de ses confrères. Plusieurs d'entr'eux qui l'avoient traversé dans ses vues et avoient relevé ses fautes, qui le haïssoient pour son orgueil, et l'envioient pour la réputation de sainteté qu'il s'étoit faite, étoient charmés de la mortification qu'il venoit d'essuyer, et en tiroient avantage contre lui. Ils ne se faisoient pas de scrupule d'annoncer leur triomphe, et d'attaquer sa réputation par des insinuations défavorables et des sourires amers ou méprisans; et Schedoni, quoique bien digne de ces traitemens, n'étoit pas homme à les supporter.

Il étoit sur-tout alarmé de quelques traits des interpellations de Vivaldi relatifs à sa vie passée. C'étoit-là ce qui l'avoit forcé à quitter brusquement l'église; et d'après l'effroi qu'il en avoit conçu, il est vraisemblable qu'il eut cherché à ensevelir ce fatal secret avec Vivaldi dans le même tombeau, s'il n'eût craint le ressentiment de la famille. Depuis ce moment, il n'avoit pas eu un moment de repos d'esprit, ni même de sommeil. Il n'avoit presque pas pris de nourriture, et il s'étoit tenu presque toujours prosterné au pied du grand autel. Les personnes dévotes qui le voyoient s'arrêtoient et admiroient sa ferveur. Ceux de ses confrères qui ne l'aimoient pas sourioient dédaigneusement et passoient outre. Schedoni, en apparence insensible à cette admiration et à ce dédain, sembloit

oublier ce monde, et se préparer pour un meilleur.

Les tourmens de son ame et ses mortifications avoient fait en lui un tel changement, qu'il ressembloit plus à un spectre qu'à un homme. Son visage étoit blême et tous ses traits décomposés; ses yeux enfoncés et presque sans mouvement. Cependant son air et son maintien avoient encore une énergie extraordinaire qui sembloit tenir à quelque chose de non humain.

Lorsqu'il se vit mandé par la marquise, sa conscience lui fit craindre les suites de la découverte de quelques faits révélés par Vivaldi, et d'abord il avoit résolu de n'y pas aller; mais considérant que ses refus fortifieroient les soupçons, il se détermina à subir cette épreuve, d'où il espéra se tirer avec son adresse ordinaire.

Dans cette espérance mêlée de crainte, il entra dans le cabinet de la marquise. Elle tressaillit en le voyant, et ne pouvoit ôter ses yeux de dessus le visage du père, frappée de l'altération qui s'y montroit.

Son étonnement causa à Schedoni un trouble que lui-même ne put cacher. La paix soit avec vous, ma chère fille, lui dit-il sans lever les yeux, et il s'assit.

J'ai voulu vous entretenir, mon père, lui dit la marquise, pour une affaire importante, et qui ne vous est pas sans doute inconnue. Elle s'arrêta, et Schedoni se contenta de répondre par un signe de tête, inquiet de ce qui alloit suivre.

Vous vous taisez, mon père. Que dois-je conclure de ce silence?

Que vous avez été mal informée, madame, dit Schedoni, se trahissant lui-même par une justification anticipée.

Pardonnez-moi, mon père, j'ai été fort bien instruite, et je ne vous aurois pas envoyé chercher s'il étoit resté quelque doute dans mon esprit.

Madame, défiez-vous de ce qu'on vous dit. Vous n'ignorez pas les conséquences d'une crédulité précipitée, dit imprudemment Schedoni.

Quoi ! mon père, me supposez-vous assez inconsidérée ?.....Nous sommes trahis.

Nous! dit le confesseur commençant à se rassurer. Qu'est-il donc arrivé ?

Alors la marquise l'instruisit de l'absence de Vivaldi, et en conclut que, puisqu'il étoit éloigné depuis plusieurs jours, il avoit certainement découvert le lieu de la retraite d'Ellena et les auteurs de son enlèvement.

Schedoni ne pensa pas comme elle ; mais il lui annonça qu'il ne falloit

falloit plus attendre aucune soumission du jeune homme, et qu'il falloit prendre des mesures plus sévères.

Plus sévères, mon père! s'écria la marquise. N'est-ce pas assez de la renfermer pour sa vie?

J'entends, madame, des mesures plus sévères pour votre fils. Quand un jeune homme a oublié tous les principes de la religion au point d'en insulter les ministres jusques dans l'exercice de leurs devoirs de piété, il est tems de réprimer avec fermeté sa coupable audace. Je ne suis pas porté plus qu'un autre à de telles mesures; mais la conduite de monsieur votre fils les rend nécessaires. Vous les devez à l'opinion publique. S'il n'étoit question que de moi-même, j'aurois souffert patiemment les insultes qui m'ont été faites, comme une mortification salutaire servant à purifier l'ame des

sentimens d'orgueil que les hommes les plus vertueux conservent sans le savoir ; mais il ne m'est plus permis de ne voir ici que moi seul. Le bien public demande un exemple de punition sévère de l'horrible impiété dont votre fils, je le dis à regret, ma chère fille, fils indigne d'une telle mère ! s'est rendu coupable.

Le style seul de cette accusation montroit assez que le ressentiment de Schedoni lui faisoit oublier et abandonner son adresse ordinaire, et son insinuante et profonde politique.

Mon père, dit la marquise étonnée, de quelle impiété mon fils s'est-il donc rendu coupable ? Je vous prie de vous expliquer, et je vous ferai voir que je puis oublier ma qualité de mère pour revêtir celle d'un juge sévère.

C'est parler, ma fille, avec cette



grandeur de sentimens qui vous distingue. Un esprit ferme conçoit que la justice est la première des vertus morales, et que la miséricorde est celle des ames foibles.

Schedoni, en confirmant la marquise dans la résolution qu'elle annonçoit, avoit encore des vues ultérieures. Il vouloit la disposer à adopter les mesures qu'il vouloit prendre pour satisfaire sa vengeance, et il n'ignoroit pas que le meilleur moyen pour la conduire à ce but étoit de flatter sa vanité. Il la loua donc des qualités qui pouvaient en elle servir à ses propres projets, l'encouragea à s'affranchir des opinions communes, et à regarder comme digne d'un génie supérieur la morale, conforme à ses intérêts, qu'elle se faisoit pour les circonstances, en donnant à la dureté le nom de justice, et en appelant force d'esprit une rigide insensibilité.

Le père raconta alors la conduite de Vivaldi dans l'église du Spirito Santo, exagéra les circonstances les plus défavorables au jeune homme, en inventa d'autres, et fit du tout un tableau d'impiété monstrueuse et d'insulte sans provocation.

La marquise écouta ce récit avec autant de surprise que d'indignation; et la facilité avec laquelle elle se détermina à suivre les nouveaux conseils du confesseur, ranima dans celui-ci l'espérance d'obtenir bientôt une éclatante vengeance.

Cependant le marquis demeuroit dans l'ignorance de tout ce qui s'étoit passé dans la conférence de son épouse avec Schedoni. On avoit sondé ses sentimens; et, comme on l'avoit trouvé entièrement opposé aux mesures en même tems artificieuses et violentes qu'on se proposoit de prendre, on s'étoit abstenu de le consulter davantage. L'amour

paternel commençoit à revivre dans son cœur, et l'absence prolongée de son fils fit naître des inquiétudes qu'on remarqua. Quoique jaloux de sa noblesse et de son rang, il aimoit Vivaldi, et bien qu'il ne crut pas que son fils s'engageât jamais dans le mariage avec une personne d'un état aussi inférieur au sien que l'étoit celui d'Ellena, la possibilité de cet évènement lui donnoit des craintes et des inquiétudes assez vives, que l'absence de Vivaldi augmentoit beaucoup. Il appréhendoit que, si son fils venoit à découvrir le lieu de la retraite d'Ellena dans ce moment où la crainte de la perdre pour toujours et l'opposition qu'il trouvoit avoient irrité ses passions, ce jeune homme inconsidéré ne se déterminât à s'assurer la possession de celle qu'il aimoit en s'attachant à elle par des liens qu'il ne seroit plus possible de rompre. Il craignoit

aussi, d'un autre côté, les effets du désespoir de Vivaldi s'il ne retrouvoit pas Ellena ; et dans ce combat de ses craintes et de ses desirs, il éprouvoit des peines et une agitation qui ne le cédoient guère qu'à celles de son fils.

Les instructions que le marquis donna à ceux de ses gens qu'il envoya à la poursuite de Vivaldi se ressentirent du trouble où il étoit, de sorte qu'aucun n'entendit bien sa commission ; et comme la marquise lui avoit caché soigneusement le lieu de la retraite d'Ellena, ses gens ne se dirigèrent point sur la route de San Stephano.

Tandis que le marquis s'agitoit ainsi, et que Schedoni et la marquise formoient de nouveaux plans, Vivaldi étoit errant de village en village et de ville en ville, recherchant les traces d'Ellena.

Les gens de la poste de Bracelli

lui ayant appris qu'une voiture semblable à celle qu'il leur avoit décrite avec les stores abaissés avoit changé de chevaux tel jour, à telle heure, et avoit pris la route de Morgagni, Vivaldi se dirigea vers cette ville ; mais il n'y trouva plus aucune trace d'Ellena. Le maître de poste ne se rappeloit aucune circonstance qui pût le guider, et la route se partageant en cet endroit en diverses branches, Vivaldi n'avoit plus qu'à en prendre une au hasard ; mais, comme il étoit probable qu'Ellena avoit été conduite dans quelque couvent, il se détermina à faire des recherches dans les environs de tous ceux qu'il trouveroit sur sa route.

Il avoit parcouru quelques-unes des parties les plus sauvages des Appennins, qui sembloient abandonnées aux bandits par les hommes civilisés. Cependant, au milieu de déserts presqu'inaccessibles, il avoit

trouvé des maisons religieuses répandues çà et là, accompagnées de petits hameaux, dérobées pour ainsi dire aux yeux des hommes par les montagnes et les bois dont elles étoient environnées, ayant beaucoup de jouissances, de luxe des gens du monde, et quelque chose de leur élégance qu'on ne soupçonneroit pas pouvoir se trouver dans une telle solitude. Vivaldi, en visitant quelques-unes de ces retraites, dans l'espoir d'y trouver Ellena, avoit été étonné de l'accueil hospitalier et de la politesse aisée avec lesquels il y avoit été reçu.

Il étoit à la septième journée de son voyage, lorsqu'il s'égara dans les bois de Ruggieri. On lui avoit dit quel chemin il lui falloit prendre, lorsqu'il seroit arrivé à un village situé à quelques lieues, et il avoit suivi cette direction avec confiance, jusqu'à un endroit où la

route se divisoit en plusieurs sentiers percés dans les bois. Le jour tomboit, et Vivaldi commençoit à se décourager, lorsque Paolo, toujours gai, se mit à vanter l'ombre et la fraîcheur agréable des bois, et observa qu'après tout, s'ils s'égaroient et étoient obligés de passer la nuit, ils pourroient grimper sur un châtaigner, et entre les branches qui s'élevoient du tronc trouver un logement plus propre et plus sain que celui qu'ils auroient dans une auberge.

Tandis que Paolo étoit ainsi occupé à tirer le meilleur parti possible de sa situation, et que Vivaldi étoit plongé dans sa rêverie accoutumée, ils entendirent le son de quelques instrumens et de quelques voix dans l'éloignement. L'obscurité que répandoient les arbres les empêchant de distinguer les objets un peu éloignés, et nulle trace d'hommes

et de leurs travaux ne se montrant autour d'eux, ils ne purent que prêter une oreille attentive aux sons qu'ils entendoient pour reconnoître d'où ils venoient; et, en s'en rapprochant, ils distinguèrent des chants d'église et l'office du soir.

Nous sommes, dit Paolo, près d'un couvent. Ecoutons, c'est le service.

Oui, dit Vivaldi. Avançons.

Eh bien, monsieur, dit Paolo, si nous sommes-là aussi bien reçus que chez les capucins, nous ne regretterons pas nos lits entre les branches d'un châtaignier.

Ne vois-tu pas quelque muraille ou quelque pointe de clocher?

Non, monsieur. Cependant nous approchons du bruit. Ah! entendez-vous ce son prolongé comme il s'affoiblit par degrés, et que ces voix sont bien d'accord? Ce n'est pas-là une musique de campagne. Nous

sommes sûrement dans le voisinage d'un couvent.

En s'avançant encore, ils ne virent ni murs ni clochers, et la musique ayant cessé, ils n'entendirent plus rien, jusqu'à ce que d'autres sons les attirèrent vers une clarière où ils trouvèrent une troupe de pélerins couchés sur le gazon, causant et riant, tandis que chacun d'eux tiroit de sa besacé son souper, et l'étaloit devant lui. L'un d'eux, qui paroissoit le père directeur de la troupe, assis au milieu d'elle, distribuoit les plaisanteries et les contes joyeux, et recevoit de chacun en tribut quelque partie de ce qu'on avoit tiré des sacs. Plusieurs bouteilles de vin étoient rangées devant lui; il en buvoit amplement, et ne refusoit rien de ce qu'on lui offroit.

Vivaldi, dont les craintes étoient dissipées, s'arrêta pour observer la troupe aux restes du jour foible qui

éclairoit encore la bordure des bois; elle étoit livrée à l'esprit de gaîté qui caractérise une partie de plaisir plutôt qu'aux dispositions pieuses qu'on suppose devoir accompagner un saint pélerinage. Le père directeur et les pélerins sembloient s'entendre parfaitement. Le supérieur se relâchoit de la sévérité de son office pour les rendre aussi heureux qu'il se pouvoit, en considération de leur attention à lui offrir les meilleurs morceaux ; mais sa condescendance avoit quelque dignité, et ils sembloient recevoir ses plaisanteries avec déférence ; et peut-être les trouvoient-ils bonnes, non qu'elles fussent spirituelles, mais parce qu'elles étoient pour eux autant de faveurs.

Vivaldi tout-à-fait rassuré s'avança alors, et s'adressant au chef de cette troupe, lui demanda par où il pourroit regagner son chemin. Le su-

périeur, après l'avoir examiné un moment, voyant qu'il étoit vêtu proprement, qu'il avoit un air distingué et un domestique, lui offrit ses services, l'invita à prendre place à sa droite et à souper avec la caravanne.

Vivaldi accepta l'invitation, et Paolo ayant attaché les chevaux à des arbres s'occupa sérieusement de souper. Pendant que son maître s'entretenoit avec le chef, il attira bientôt l'attention de toute la troupe, et les pélerins convinrent tous que c'étoit un des meilleurs compagnons et des plus drôles de corps qu'ils eussent jamais vus. Ils lui témoignèrent un grand desir de l'emmener avec eux visiter les chapelles d'un couvent de carmelites qui étoit le but de leur pélerinage. Quand Vivaldi entendit dire qu'il y avoit dans le voisinage un couvent de re-

ligieuses éloigné seulement d'une lieue et demie, il se détermina à y accompagner les pélerins; car il étoit aussi possible qu'Ellena fût enfermée dans ce couvent qu'en aucun autre; et Vivaldi ne doutoit pas, d'après la connoissance qu'il avoit de sa mère, qu'elle n'eût pris ce moyen d'empêcher son union avec Ellena. Il se mit donc en marche à pied avec les pélerins, ayant donné son cheval au père directeur.

Il étoit nuit close long-tems avant qu'ils eussent atteint le village où ils devoient se reposer; mais ils adoucirent la fatigue du chemin par des contes et des chansons, s'arrêtant quelquefois aux ordres du chef pour faire quelque prière ou chanter quelqu'hymne. Lorsqu'ils arrivèrent au pied de la montagne sainte, ils s'arrêtèrent pour se ranger en procession; et le supérieur, descendant de son cheval au milieu

de son conte, se mit à leur tête, et entonnant un cantique fut suivi en chœur par toute sa troupe.

Les paysans, avertis par cette musique bruyante, vinrent au devant d'eux et les conduisirent dans leurs chaumières. Le village étoit déjà rempli de dévots pélerins ; mais les pauvres villageois, les recevant avec beaucoup de bienveillance et de respect, prirent d'eux le plus grand soin, ce qui n'empêcha pas Paolo, quand il se vit couché sur la paille, de regretter son lit de feuilles de châtaignier.

Vivaldi eut une nuit fort agitée, attendant avec impatience le retour du jour qui pouvoit lui rendre Ellena. Considérant qu'un habit de pélerin pourroit non-seulement le dérober aux soupçons, mais lui donner une facilité d'observer, que son vêtement ordinaire ne lui laisseroit pas, il chargea Paolo de lui en procurer un

qu'on eut pour un seul ducat, et, dès le grand matin, il se mit en route.

Il n'y avoit encore qu'un petit nombre de pélerins montant la montagne, et Vivaldi s'écartoit d'eux, suivant des sentiers détournés, pour y être seul avec ses pensées. Le vent frais du matin agitant le feuillage à l'ombre duquel il marchoit, et le bruit éloigné de quelques chûtes d'eaux, adoucissoient en même-tems et augmentoient sa mélancolie, et les scènes champêtres dont il étoit environné, étoient en harmonie avec l'état de son ame. L'inutilité des tentatives qu'il avoit faites jusque-là avoit abattu beaucoup de la violence de ses premiers mouvemens, et avoit donné à ses sentimens de la gravité et de l'élévation : il éprouvoit une tristesse mêlée de quelque charme à la vue des rochers et des précipices, des montagnes couvertes

de bois sombres, et des vastes solitudes au milieu desquelles il se trouvoit transporté..La vue du couvent lui-même, de ses vieux murs et de leurs créneaux, paroissant et disparoissant tour à tour au travers des arbres, l'intéressoit. « Ah! disoit-il, si elle étoit là; mais, vaine espérance! Je ne veux plus me livrer à ces illusions ni m'exposer à la douleur mortelle de les voir de nouveau s'évanouir. Je ne négligerai rien dans mes recherches; mais je n'en espérerai rien: cependant, si elle étoit là »!

Ayant passé les premières grilles du couvent, il arriva dans la cour, où son émotion s'accrut comme il jetoit les yeux sur ce cloître silentieux et désert. Le portier ayant paru, Vivaldi craignant que cet homme ne reconnût qu'il n'étoit pas un véritable pélerin, et abaissant son capuchon sur son visage, passa devant lui sans rien dire, quoiqu'il

ne sût point quel étoit le chemin qui conduisoit à la chapelle qui attiroit les pélerins. Il s'avança vers l'église, édifice majestueux détaché et à quelque distance des autres parties du couvent. Sa nef immense, surmontée d'une voûte élevée, éclairée par un foible jour ; un religieux ou un pélerin la traversant sans bruit et passant comme des ombres ; un calme profond, la lumière foible des cierges du grand autel, et des lampes éclairant les chapelles ; toutes ces circonstances frappoient le cœur de Vivaldi d'une sainte terreur.

Il suivoit quelques pélerins allant par un des bas-côtés de l'église à une espèce de cour couverte en partie par un énorme rocher sous lequel étoit pratiqué un souterrain ou chapelle consacrée à Notre-Dame du Mont Carmel. L'enceinte de la cour étoit formée par le roc et par les derrières du chœur de l'église ; seulement

il y avoit au sud une petite ouverture qui laissoit voir le paysage situé au-dessous, dont le spectacle brillant contrastoit avec l'obscurité de la grotte et dont les diverses parties sembloient peintes sur le fonds des montagnes environnantes.

Vivaldi, entré sous la grotte, y vit l'image de la Madona enfermée sous un treillis en filigrane d'or, ornée de fleurs, éclairée par un grand nombre de lampes et de cierges. Les marches de l'autel étoient couvertes de pélerins prosternés. Vivaldi les imita. Bientôt on entendit dans l'éloignement une orgue et des voix mâles des choristes annonçant que la première messe alloit commencer. Vivaldi quitta la grotte et retourna dans l'église : il s'arrêta à quelque distance pour entendre cette harmonie pleine et forte se prolongeant le long des voûtes et s'adoucissant par l'éloignement. C'étoit cette mu-

sique solemnelle et pathétique qu'on entend aux grandes fêtes dans les églises de Sicile, et qui inspire le même enthousiasme dont le maître a été saisi en la composant. Vivaldi, ne pouvant soutenir plus long-tems les impressions qu'il en recevoit, alloit quitter l'église, lorsque la musique cessa et laissa entendre une cloche qu'on sonnoit comme on fait à l'agonie d'un mourant ; mais il distingua bientôt une multitude de voix de femmes se mêlant aux sons graves des religieux et aux tristes sons de la cloche frappée par intervalles. Cette harmonie douce et plaintive portoit également la mélancolie et la tristesse dans ceux qui l'exécutoient et dans ceux qui l'entendoient, et les uns et les autres sembloient également pleurer un ami.

Vivaldi se hâta de s'approcher du chœur dont le pavé étoit jonché de branches de palmiers et de fleurs.

Un tapis de vélours noir couvroit les marches de l'autel, où plusieurs prêtres se tenoient, attendant en silence. On voyoit par-tout les apprêts d'une cérémonie, et dans chaque assistant le silence et le regard qui accompagnent l'attente. Cependant le bruit des chants se rapprochoit, et Vivaldi vit une multitude de religieuses s'avançant en procession.

Il distingua bientôt la dame abbesse, vêtue de ses habits de cérémonie, la crosse en main; il remarqua la noblesse de sa démarche d'accord avec la lenteur des chants des religieuses, et la dignité orgueilleuse, accompagnée cependant de quelque grace qui la caractérisoit. Elle étoit suivie des religieuses, selon l'ordre de leur ancienneté; après elles, venoient les novices portant des cierges et environnées d'autres religieuses vêtues d'un habit différent.

Les religieuses étant parvenues à la partie de l'église destinée à les recevoir, prirent leurs places. Vivaldi, le cœur palpitant, demanda à un religieux qui étoit près de lui quelle cérémonie se préparoit. C'est, lui répondit-on, une profession : vous savez sans doute que c'est le jour de Notre-Dame, la patrone du couvent, que celles qui veulent se consacrer à Dieu prononcent leurs vœux.

Quel est le nom de la novice qui va prendre le voile noir, dit Vivaldi d'une voix tremblante qui trahissoit son émotion ?

Le moine l'observant avec curiosité, lui dit, j'ignore son nom ; mais je vous la montrerai.

C'est celle qui est à la droite de madame l'abbesse, qui s'appuie sur le bras d'une autre religieuse : elle a un voile blanc, et elle est plus grande que ses compagnes.

Vivaldi fixoit sur la novice des regards craintifs ; quoiqu'il ne reconnût pas Ellena, soit que son imagination qui la lui rendoit toujours présente lui fît illusion, soit qu'il y eût quelque fondement réel dans ses conjectures, il crut la voir. Il s'enquit encore depuis quand cette novice étoit au couvent, ainsi que de quelques autres particularités sur lesquelles le moine ne voulut pas ou ne put pas lui répondre.

Rempli de crainte et d'inquiétude, Vivaldi s'efforça de percer au travers des voiles de plusieurs de ces religieuses, en cherchant à reconnoître Ellena qu'il croyoit dévouée par sa mère à contracter ce terrible engagement. Mais, quoique leurs voiles fussent à moitié relevés, ils étoient arrangés de manière qu'on ne pouvoit pas voir leurs traits plus aisément que s'ils fussent demeurés entièrement abattus.

La cérémonie commença par une exhortation pathétique du père abbé. La novice, agenouillée devant lui, prononça ses vœux. Vivaldi y prêta la plus forte attention; mais ils furent proférés d'une voix basse et tremblante dont il ne put distinguer le caractère. Pendant le reste du service, il crut reconnoître cette voix si touchante qui, dans l'église de San Lorenzo, avoit, pour la première fois, captivé son attention. Il écouta de nouveau, osant à peine respirer, de peur d'en perdre un son, et il se confirma dans la pensée qu'Ellena étoit parmi les religieuses. Il s'efforça cependant de contenir son émotion, et résolut d'attendre patiemment quelque évènement qui dissipât ses doutes. Mais, quand le père abbé fut près d'ôter le voile blanc à la novice pour y substituer le voile noir, le jeune

homme

homme fut saisi d'une crainte terrible que ce ne fût-là Ellena elle-même, et il eut beaucoup de peine à s'empêcher de s'avancer et de se découvrir.

Le voile blanc étant enfin ôté, il vit un fort joli visage ; mais ce n'étoit pas celui d'Ellena. Il reprit assez de sang-froid pour suivre le reste de la cérémonie, et entendit encore la même voix qui l'avoit frappé déjà, et demeura convaincu que c'étoit celle d'Ellena. Ses accens étoient foibles, tristes et tremblans; mais Vivaldi n'en sentit pas moins leur prompte et magique influence.

Cette cérémonie achevée, une autre commença, et on lui dit qu'on alloit recevoir une novice. Une jeune personne, soutenue par deux religieuses, s'avança vers l'autel, et Vivaldi crut voir encore Ellena. Le prêtre alloit commencer l'exhortation accoutumée, lorsque la jeune

fille souleva son voile, et laissant voir un visage où la douleur étoit mêlée à une douceur céleste, éleva au ciel des yeux bleus mouillés de larmes, et fit signe de la main qu'elle vouloit parler : c'étoit Ellena elle-même.

Le prêtre alloit parler, lorsqu'élevant la voix, elle dit d'un ton imposant : Je proteste, en présence de tous les assistans, que j'ai été conduite ici malgré moi pour prononcer des vœux que mon cœur repousse ; je proteste. . . .

Une foule de voix l'interrompit, et au même instant elle vit Vivaldi se précipitant vers l'autel. Ellena fixa les yeux sur lui un moment, et lui tendant des mains suppliantes, elle tomba évanouie dans les bras des religieuses qui l'entouroient et qui ne purent empêcher Vivaldi d'arriver jusqu'à elle. Les angoisses qu'il sentit en la voyant presque

sans vie, l'accent tendre et douloureux avec lequel il l'appella par son nom, émurent de compassion les religieuses elles-mêmes, mais sur-tout Olivia, qui s'empressoit plus qu'aucune autre de rappeler à la vie sa jeune amie.

Ellena revenue à elle-même, et voyant encore Vivaldi, lui jeta un regard dont l'expression touchante signifioit qu'elle n'étoit point changée pour lui, et qu'en le voyant elle alloit jusqu'à oublier sa captivité. Elle demanda à se retirer; et assistée d'Olivia et de Vivaldi, elle alloit quitter l'église et se retirer dans sa chambre, lorsque l'abbesse donna ordre qu'on lui envoyât le jeune étranger à son parloir.

Vivaldi n'étoit pas disposé à obéir à un tel ordre; mais il céda aux prières d'Olivia et aux douces remontrances d'Ellena, et faisant à

Ellena un adieu qu'il croyoit ne devoir pas le séparer long-tems d'elle, il se rendit au parloir. Il n'étoit pas sans espérance d'éveiller dans le cœur de l'abbesse le sentiment de la justice, ou celui de la compassion ; mais il trouva en elle des notions de morale qui la rendoient inexorable pour lui. Son orgueil et son indignation de la résistance d'Ellena étouffoient en elle tout autre sentiment. Elle commença son sermon en déclarant l'amitié qui la lioit depuis long-tems avec la marquise ; elle exprima sa douleur de voir le fils d'une personne qu'elle chérissoit, et qui étoit si estimable, oublier ses devoirs et l'honneur de sa maison, jusqu'à vouloir s'allier à une fille de l'état et de la condition d'Ellena Rosalba ; et conclut par lui faire une sévère réprimande de la hardiesse qu'il avoit eue de trou-

bler la tranquillité d'une maison religieuse, et d'apporter le scandale jusques dans le sanctuaire.

Vivaldi eut la patience d'entendre ces mots de morale et de religion, sortant de la bouche d'une personne qui, au moment même, violoit non-seulement sans scrupule, mais en s'en applaudissant, les loix les plus claires de la justice et de l'humanité; qui avoit concouru à arracher une orpheline de sa demeure, et à tenter de la priver pour le reste de sa vie de la liberté et des biens qui l'accompagnent; mais, quand elle alla jusqu'à parler d'Ellena comme d'une criminelle et de la punition sévère qu'elle avoit méritée en se refusant publiquement aux vœux qu'on lui demandoit, Vivaldi ne put plus contenir son indignation et son mépris pour la supérieure, et lui fit un portrait d'elle-même tracé avec toutes les couleurs de la vérité. Mais celui

que l'humanité ne persuade point ne se laisse point subjuguer par la raison, la personnalité le rend également inaccessible à ces deux genres d'attaques. Vivaldi ne fit que blesser l'orgueil de l'abbesse, et elle ne répondit à ses reproches que par des menaces.

Vivaldi en quittant l'abbesse crut trouver une autre ressource dans l'abbé, supérieur de la communauté d'hommes voisine du couvent des religieuses. Il espéroit que son crédit, si ce n'étoit son autorité, pourroit adoucir la sévérité de l'abbesse ; mais dans l'abbé la douceur et la facilité étoient des qualités moins estimables et d'un moindre usage qu'elles ne peuvent l'être, quelquefois, et qu'on ne croit communément qu'elles le sont. Elles tenoient chez lui à la foiblesse ; et par-là ces qualités agréables dans les circonstances communes et ordinaires ne

pouvoient dans des occasions difficiles, prendre le caractère de vertus, ni servir ceux pour qui il auroit été juste de les employer. Ainsi, avec des dispositions et un caractère tout opposé à celui de l'abbesse, qui étoit la violence et la sévérité, il étoit également personnel et presqu'aussi coupable, puisqu'on pouvoit lui attribuer le mal qu'il laissoit faire avec autant de justice qu'à ceux qui l'avoient projeté. L'indolence et une timidité qui résultoit du défaut de vues ôtoit à son caractère toute énergie. Il étoit prudent, et non pas sage ; et craignoit si fort qu'on ne pensât qu'il avoit fait le mal, qu'il faisoit très-rarement le bien, pour lequel il n'avoit pourtant aucune opposition.

Cet homme écouta patiemment les représentations mésurées et les sollicitations pressantes de Vivaldi,

pour l'engager à employer son autorité à la délivrance d'Ellena. Il plaignit la situation de la jeune personne ; il déplora la malheureuse division qui s'élevoit entre Vivaldi et ses parens, et se défendit de se mêler d'une affaire si délicate. La signora Rosalba, lui dit-il, a été confiée aux soins de l'abbesse, sur laquelle je n'ai aucune autorité dans les matières qui touchent à son administration intérieure. Vivaldi le supplia alors, s'il ne pouvoit employer son autorité, d'user au moins de son crédit en intercédant pour lui, et en faisant à l'abbesse des représentations sur un procédé aussi injuste que celui de retenir Ellena prisonnière, et en l'engageant à renvoyer cette jeune personne dans la maison d'où elle avoit été enlevée.

Ce que vous me demandez-là, lui dit l'abbé, n'est pas non plus

dans les limites de ma jurisdiction; et je me suis fait une règle de n'empiéter sur celle de personne.

Eh quoi ! mon révérend père, lui dit Vivaldi, vous pouvez voir se commettre sous vos yeux une injustice criante et manifeste, et ne pas faire tous vos efforts pour l'empêcher ? Vous ne ferez pas un pas pour arracher la victime innocente au coup qui va la frapper ?

Je vous le répète, monsieur, je ne traverse point dans les autres l'exercice de leur autorité; je les laisse agir dans leur sphère, et s'y faire obéir comme je fais dans la mienne.

Le pouvoir est donc à vos yeux, dit Vivaldi, l'unique règle de la justice. Quelle morale est donc celle qui laisse commettre le crime qu'on peut empêcher ? Le monde entier a droit de demander à un homme qui occupe une place importante comme

la vôtre un courage actif, et vous n'avez pas l'alternative de laisser faire le mal, ou de le prévenir par votre résistance. Voudriez-vous, mon père, que les dispositions et les principes contraires que vous venez d'énoncer fussent connus du monde?

Et vous, répliqua l'abbé, voulez-vous que le monde entier ait tort pour avoir la gloire de le remettre dans la bonne voie? Jeune homme! vous vous laissez égarer par un enthousiasme insensé. Je ne puis voir en vous qu'un chevalier errant qui parcourt la terre, offrant le combat à tout venant pour redresser les torts. C'est dommage que vous soyez venu au monde un peu tard.

L'enthousiasme dans la cause de l'humanité, dit Vivaldi....Mais il s'arrêta, désespérant de toucher un cœur endurci par la prudence de l'égoïsme; et indigné de voir une

indifférence si coupable dans ses conséquences, il laissa l'abbé sans tenter de nouveaux efforts. Il reconnut la nécessité d'employer d'autres moyens et des artifices que son ame élevée avoit en horreur, mais auxquels il falloit bien qu'il eut recours, puisqu'il ne lui restoit aucune autre voie pour sauver la victime innocente de l'orgueil et des préjugés de sa famille.

Ellena s'étoit retirée dans sa cellule livrée, comme on peut le penser, à beaucoup de sentimens divers et d'émotions contraires, parmi lesquelles dominèrent long-tems la joie et la tendresse ; mais bientôt l'inquiétude, les craintes, la fierté, les doutes revinrent tourmenter son cœur. Vivaldi avoit heureusement découvert le lieu de sa prison ; mais s'il pouvoit l'en tirer, elle devoit donc consentir à se remettre entre ses mains en en sortant, démarche

que son scrupuleux attachement à toutes les loix d'une rigoureuse décence ne lui permettoit d'envisager qu'avec effroi, quoiqu'elle dût lui rendre sa liberté. En considérant l'orgueilleuse hauteur du marquis, le caractère vindicatif de la marquise et l'opposition que mettoient l'un et l'autre à son mariage avec leur fils, elle ne pouvoit soutenir l'idée de s'introduire malgré eux dans leur famille. Sa fierté, la délicatesse de ses sentimens, sa raison, tout la détournoit d'une conduite humiliante et dangereuse dans ses suites, et la portoit à conserver sa dignité en même tems que son indépendance; mais, d'un autre côté, l'estime, l'amitié, la tendre affection qu'elle avoit conçues pour Vivaldi, lui faisoit voir avec une crainte qui alloit presque jusqu'à l'horreur, un renoncement éternel à un objet si digne de son choix. L'encourage-

ment donné par sa tante mourante à son attachement affoiblissoit ses scrupules, mais ne suffisoit pas pour résoudre à ses yeux les objections qu'elle se faisoit. Elle eut blâmé ce dernier témoignage de la tendresse de la signora Bianchi, si elle eût eu moins de respect pour sa mémoire et moins de tendresse pour Vivaldi; mais ces scrupules en troublant un peu la joie que lui avoit causée la présence de son amant, et l'assurance qu'il étoit près d'elle, lui laissoient encore de bien douces jouissances; elle recueilloit avec soin les souvenirs de chaque regard, de chaque mot qui l'avoient assurée des sentimens de Vivaldi, et demeura convaincue de nouveau de la constance d'un attachement auquel un moment auparavant elle déploroit d'avoir cédé et croyoit nécessaire de renoncer.

Elle attendit avec une extrême

impatience le retour d'Olivia, qui seroit instruite du résultat de la conférence de Vivaldi avec l'abbesse, et pourroit lui apprendre s'il étoit encore dans le couvent.

Le soir, Olivia vint la voir, lui apportant de tristes nouvelles ; elle l'instruisit des refus de l'abbesse et du départ de Vivaldi. Ellena fut livrée toute entière à sa douleur et à son désespoir; elle connut pour la première fois toute la violence de son amour et toute l'horreur de sa situation. L'injustice exercée envers elle par cette orgueilleuse famille la dispensoit désormais de tout égard ; mais cette conviction ne pouvoit lui être d'aucun usage dans l'état où elle se trouvoit.

Olivia lui montra le plus tendre intérêt, et soit que quelque ressemblance de ses malheurs avec ceux d'Ellena, ou quelqu'autre cause l'affectassent plus profondément, ses

yeux se remplissoient souvent de larmes lorsqu'elle les portoit sur sa jeune amie, et elle éprouvoit une si grande émotion qu'Ellena ne pouvoit l'observer sans surprise. Elle avoit cependant trop de délicatesse, et elle étoit trop occupée d'un intérêt encore plus cher pour demander à Olivia aucune explication.

Olivia retirée, Ellena se rendit dans sa tourelle, espérant adoucir ses peines par le spectacle des beautés de la nature, scène majestueuse et tranquille qui manque rarement d'élever l'ame et de calmer ses douleurs. C'étoit pour elle une sorte de musique douce et solemnelle semblable à celle de l'ange de Milton qui appaise les tempêtes, et fait cesser l'agitation des forêts ébranlées par la fureur des vents.

Tandis qu'elle étoit assise à sa fenêtre, observant les derniers rayons du soleil qui éclairoient la vallée,

et doroient les montagnes qui la bordoient d'un pourpre foncé, les sons d'une flûte se firent entendre d'entre les rochers au-dessous de la tour. L'instrument et l'air ne ressembloient point à ce qu'elle avoit entendu jusqu'alors à San Stephano. Elle en reçut une impression de douce mélancolie qui s'empara de son ame. Des sons affoiblis par degrés sembloient peindre l'abattement d'une ame sensible à l'excès, et le goût exquis avec lequel le chant ranimé exprimoit la plainte douloureuse la convainquirent presque que le musicien étoit Vivaldi lui-même.

En regardant avec plus d'attention, elle distingua une personne comme perchée sur la pointe d'un rocher, où il paroissoit presqu'impossible qu'on eut pu parvenir, et qui ne sembloit garantie de tomber dans le précipice ouvert sous elle que par quelques arbrisseaux croissans

sans sur les bords. L'obscurité ne permit pas d'abord à Ellena de distinguer Vivaldi, et le danger de la situation lui faisoit desirer que ce ne fût pas lui; mais l'incertitude fut dissipée, lorsque, regardant lui-même avec plus d'attention, il apperçut Ellena, et qu'elle entendit sa voix.

Vivaldi avoit appris d'un frère lai que Paolo avoit gagné, et qui en travaillant au jardin avoit vu Ellena à cette fenêtre, qu'elle alloit souvent à cette tour, et au péril de sa vie il s'étoit hasardé dans ces rochers, dans l'espérance de pouvoir l'entretenir.

Ellena, alarmée du danger où elle le voyoit exposé, refusoit de l'écouter; mais il ne voulut pas s'éloigner avant de lui avoir communiqué un plan qu'il avoit formé pour la délivrer; et en la pressant de se confier à ses soins, il l'assura qu'il la conduiroit où elle voudroit. Le

frère avoit consenti à l'aider dans cette entreprise moyennant une ample récompense, et devoit le faire entrer dans le couvent sous l'habit de pélerin à la première occasion favorable qui se présenteroit de lui faire revoir Ellena. Vivaldi la conjura de se rendre, s'il lui étoit possible, au parloir à l'heure du souper, et lui expliqua en peu de mots les motifs de la démarche qu'il lui demandoit, et qui étoient fondés sur les circonstances suivantes.

L'abbesse, selon la coutume observée dans les grandes fêtes, donnoit une collation au père abbé et à ceux des religieux qui l'avoient assisté dans la célébration de l'office. Quelques étrangers de distinction et plusieurs pélerins devoient y être admis. Il devoit y avoir un concert exécuté par les religieuses et une collation.

Toute la communauté devoit être

occupée de plaisir ou d'affaires, et il seroit aisé à Vivaldi, instruit de tous ces détails par le frère, d'être admis lui-même, et de se mêler parmi les spectateurs dans son habit de pélerin. Il pressa donc Ellena de faire en sorte de se rendre dans l'appartement de l'abbesse, où il pourroit l'instruire des moyens imaginés pour favoriser sa fuite. Il lui dit qu'il y auroit des mules au pied de la montagne, avec lesquelles il la conduiroit à Villa Altieri, ou au couvent de la Santa della Pieta. Vivaldi espéroit bien qu'au sortir du couvent elle lui donneroit sa main; mais il évita de lui montrer cette espérance, de peur qu'Ellena n'imaginât qu'il en faisoit une condition, et qu'elle n'eût par cette raison même quelque peine à accepter son secours, ou qu'en l'acceptant elle ne pût se regarder comme liée par un consentement précipité.

Cet espoir de liberté causa à Ellena divers genres d'émotion. D'un côté, l'espérance et la joie de s'affranchir d'une captivité à laquelle elle étoit destinée par ses oppresseurs pour le reste de sa vie, et de se réunir à Vivaldi; de l'autre, l'idée de s'abandonner à lui sans être sûre qu'on pourroit surmonter l'opposition que mettoit la famille Vivaldi à leur union; incapable de prendre sur le champ une résolution, et pressant Vivaldi de quitter le lieu dangereux où il étoit placé avant que l'obscurité rendît la descente plus périlleuse, elle lui promit de faire tous ses efforts pour obtenir la permission de se rendre au parloir de l'abbesse, où elle lui feroit part de sa dernière détermination. Vivaldi comprenoit très-bien les motifs de ces scrupules, et, en s'en affligeant, il admiroit le bon sens et la noble fierté qui les suggéroient.

Il resta sur son rocher jusqu'au moment où disparoissoient les derniers rayons du jour ; et alors, le cœur agité d'espérances et de craintes, après un dernier adieu, il descendit. Ellena suivit sa marche des yeux, autant que le lui permettoient l'éloignement et l'obscurité. Elle le distinguoit à grande peine marchant le long des bords des précipices, et sautant quelquefois d'un roc à l'autre, jusqu'à ce que les bois qui couvroient le fond l'eussent dérobé à sa vue : encore inquiette, elle demeura à sa fenêtre long-tems après qu'il eut disparu ; mais comme elle n'entendit rien qui pût lui annoncer un malheur, elle retourna à sa cellule pour y réfléchir encore sur les projets de Vivaldi.

Ses réflexions furent interrompues par l'arrivée d'Olivia, dont l'air lui annonça quelque chose d'extraordinaire. Le calme de sa phy-

sionomie avoit fait place à la douleur et à la crainte. Avant de parler, elle parcourut des yeux le corridor et la cellule même.

Mes craintes pour vous, ma chère enfant, sont malheureusement justifiées. Vous êtes sacrifiée, si vous ne venez pas à bout de vous échapper du couvent cette nuit. Je viens d'apprendre que votre conduite de ce matin étant regardée comme une insulte préméditée faite à l'abbesse, va être punie de ce qu'on appelle ici l'*in pace*. Hélas! pourquoi vous dissimulerois-je la vérité? Pourquoi vous cacherois-je que c'est la mort même que je vous annonce? Car, qui est jamais sorti vivant de cette odieuse demeure?

La mort! dit Ellena saisie d'horreur. O ciel! comment ai-je donc mérité la mort?

Hélas! ma fille, votre question est bien inutile. Il s'agit de cher-

cher les moyens d'échapper à cette horrible destinée. Dans la partie la plus retirée du couvent, il y a une chambre souterraine taillée dans le roc, fermée de portes de fer, où les sœurs coupables de quelque grande faute sont jetées. Cette condamnation est pour la vie ; la malheureuse languit dans les fers et dans l'obscurité ; elle ne reçoit que la nourriture nécessaire pour soutenir sa vie et prolonger ses souffrances ; du pain et de l'eau, jusqu'à ce que succombant à ses peines, elle trouve un asyle dans les bras de la mort. Nos registres conservent des exemples de cette horrible punition, infligée le plus souvent à des religieuses qui, lassées du genre de vie auquel les avoient portées les illusions d'une imagination superstitieuse, ou la rigueur ou l'avarice de leurs parens, ont été surprises voulant s'échapper du couvent.

J'ai vu moi-même un exemple de cette sévérité. J'ai vu la malheureuse victime entrer dans cette prison, d'où elle ne devoit pas sortir vivante; j'ai vu ses tristes restes déposés dans le jardin. Pendant près de deux ans, elle a langui sur la paille, privée même de la foible consolation de converser quelquefois au travers de la porte avec celles de nos sœurs qui avoient pitié d'elle; et qui d'entre nous n'en eut pas eu pitié ! Une punition sévère étoit réservée à celles qui approchoient de sa prison avec quelques sentimens de compassion. Je m'y suis exposée, et je l'ai subie, graces à Dieu! avec une secrette satisfaction.

Cette satisfaction se montra sur la physionomie d'Olivia lorsqu'elle parloit, et ses traits prirent une douceur qu'Ellena n'y avoit pas encore remarquée. Ellena se jeta dans son sein, et la mouilla de ses larmes.

Après

Après un peu de silence, Olivia lui dit: Ne doutez pas, mon enfant, que l'abbesse offensée, et voulant servir la marquise, ne saisisse cette circonstance de votre désobéissance comme un prétexte de vous jeter dans cette horrible prison. Les vues de la marquise se trouveront ainsi remplies sans qu'on soit obligé de vous forcer à faire vos vœux. Hélas! je ne puis douter que demain ne soit le jour de votre sacrifice, qui n'a été retardé que par la fête d'aujourd'hui.

Ellena ne répliqua qu'avec un soupir, et le visage caché dans le sein de son amie; elle n'hésitoit plus à accepter les secours de Vivaldi; elle craignoit seulement qu'il ne pût faire pour la délivrer que d'inutiles efforts.

Olivia, qui ne démêloit pas bien la cause de son silence, lui dit:

J'aurois bien d'autres choses à vous dire, mais le tems nous presse. Dites-moi comment je puis vous secourir? je suis déterminée à m'exposer à une seconde punition, si je puis servir encore une infortunée.

Les pleurs d'Ellena coulèrent plus abondamment à ce nouveau trait de générosité d'Olivia ; mais, dit-elle d'une voix entrecoupée, si l'on vous surprend.

Je serai cruellement punie, dit Olivia ; mais cette crainte ne m'arrêtera pas.

Quelle générosité ! dit Ellena ; mais je ne dois pas souffrir que vous vous oubliez ainsi vous-même.

Ma conduite, dit modestement la religieuse, n'est pas tout-à-fait désintéressée ; car je puis supporter plutôt la peine à laquelle je m'expose, que l'angoisse horrible que j'éprouve au spectacle des souffran-

ces dont j'ai été témoin. Que sont les peines corporelles en comparaison des tourmens recherchés qui déchirent l'ame dans une telle situation ! Le ciel m'est témoin que je puis supporter mes maux, mais non ceux d'autrui, lorsqu'ils sont excessifs. Je puis soutenir les tortures, si mon ame est fortifiée par la conscience d'une action généreuse ; mais la compassion pour les douleurs qui sont sous mes yeux met en mouvement toutes les fibres de mon cœur et subjugue tout mon courage. Oui, mon enfant, l'agonie de la pitié pour les maux de nos semblables est plus cruelle qu'aucune autre, excepté celle du remords, encore le remords est-il peut-être aiguisé par le souvenir d'avoir résisté, en commettant le crime, au sentiment de compassion qui en détournoit ; mais, pendant que je vous parle,

j'accroîs peut-être votre danger.

Ellena, encouragée ainsi par la généreuse compassion d'Olivia, lui confia le projet d'entrevue avec Vivaldi pour le soir, et la consulta sur la possibilité de se faire admettre dans le parloir. Ranimée par cette pensée, Olivia lui dit qu'il falloit, non-seulement qu'elle se trouvât dans le parloir à l'heure du souper, mais qu'elle assistât au concert où seroient admis plusieurs étrangers, parmi lesquels se glisseroit sans doute Vivaldi. Ellena lui objecta la crainte que l'abbesse ne la reconnût et ne la fît renfermer sur-le-champ. Olivia la rassura en lui promettant de lui procurer un habit de religieuse qui lui seroit utile, non-seulement pour se faire admettre au parloir de l'abbesse, mais pour favoriser sa fuite.

Dans la foule des religieuses qui remplira l'appartement, lui dit Olivia, il n'est pas vraisemblable qu'on vous distingue, les sœurs étant occupées de leur fête et l'abbesse n'ayant pas le tems de faire un tel examen. Vous courez donc peu de risque d'être découverte. Si la supérieure pense à vous, elle vous croira confinée dans votre cellule ; mais cette soirée donne trop d'occupation à sa vanité pour qu'aucune autre considération attire son attention. Que l'espérance vous soutienne, mon enfant! Préparez un billet qui puisse instruire Vivaldi de votre consentement à ses projets, et de la nécessité urgente de ne pas perdre un instant pour l'exécution. Vous trouverez peut-être un moment pour le lui remettre au travers de la grille.

A ce moment une cloche sonna,

qui avertissoit les religieuses pour le concert. Olivia sortit pour aller chercher un habit et un voile pour Ellena, tandis que celle-ci écrivit à Vivaldi le billet qni devoit l'instruire de ses dispositions.

Fin du Tome premier.

